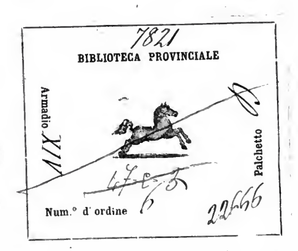
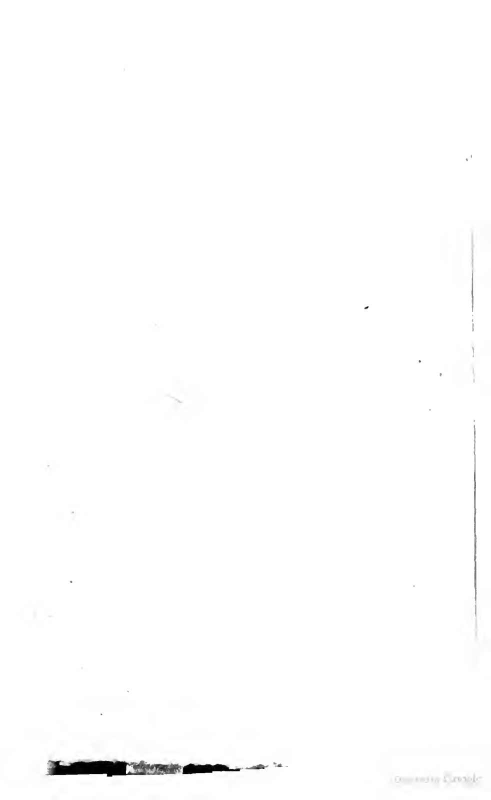

NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI




7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIX
Palchetto
Num.° d' ordine 6
22666



COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS

ÉDITION PUBLIÉE

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

TOME TROIS.





A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, Nº 6.

M DCCCXXIV.

L'ÉCOLE
DES FEMMES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1662.

A MADAME[1].

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur, qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, sur ce titre de *l'École des Femmes*, et l'offre qu'il

[1] MADAME, première femme de MONSIEUR, frère de Louis XIV, étoit cette Henriette d'Angleterre, petite-fille de Henri IV, dont toute la France chérissoit la bonté, l'esprit, et les graces; dont la mort soudaine et prématurée fit naître des soupçons d'empoisonnement qui sont loin d'être encore détruits, et dont l'oraison funèbre, prononcée par Bossuet, est un des chefs-d'œuvre de ce grand orateur. Elle mourut à Saint-Cloud, le 30 juin 1670, à l'âge de vingt-six ans. L'histoire confirme toutes les louanges que Molière lui donne dans cette épître dédicatoire. (A.)

vous en feroit. Mais, pour moi, MADAME, je vous avoue mon foible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, MADAME, ne saute que trop aux yeux; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, MADAME, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, et de l'esprit, et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous: je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que

vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une épître, et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,

J.-B. P. MOLIÈRE.

PRÉFACE.

Bien des gens ont frondé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage ; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres ; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie [1], me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir ; et d'abord une personne de qualité,

[1] *La Critique de l'École des Femmes*, jouée le 1[er] juin 1663.

dont l'esprit est assez connu dans le monde[1], et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à la vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma

[1] Cette *personne de qualité* étoit l'abbé Dubuisson, *grand introducteur des Ruelles*. Il est probable que sa pièce est la même qui fut imprimée sous le titre de *Panégyrique de l'École des Femmes*, etc. (Voyez les notes de la *Critique de l'École des Femmes*.)

comédie; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste suive de même.

PERSONNAGES.

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE [1].
AGNÈS* jeune fille innocente, élevée par Arnolphe [2].
HORACE, amant d'Agnès [3].
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe [4].
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe [5].
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe [6].
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace, et grand ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE [7].

ACTEURS.

[1] Molière. — [2] Mademoiselle De Brie. — [3] La Grange. — [4] Brécourt. — [5] Madeleine Béjart. — [6] L'Espy. — [7] De Brie.

* Le nom d'*Agnès* est devenu le synonyme d'innocence et d'ingénuité : il représente un caractère comme ceux de *Tartuffe*, d'*Harpagon*, et de *Sganarelle*.

La scène est dans une place de ville.

L'ÉCOLE
DES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

[1] *L'École des Femmes* fut jouée le 26 décembre 1662. Jamais pièce ne fut plus admirée, jamais pièce n'eut un plus grand nombre de détracteurs; on la portoit aux nues, ou on la déchiroit impitoyablement; et depuis *le Cid* du grand Corneille, qui excita l'admiration de la France, la jalousie de Richelieu, et la haine de Scudéri, aucune pièce de théâtre n'avoit obtenu un succès pareil; enfin la cour et la ville furent divisées:

> Le commandeur vouloit la scène plus exacte;
> Le vicomte indigné sortoit au second acte.

Et l'on vit un certain Plapisson, qui passoit pour un grand philosophe, et dont les jugements n'étoient pas sans influence, « écouter

CHRYSALDE.

Nous sommes ici seuls; et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur;

« toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde; et tout « ce qui égayoit les autres ridoit son front: à tous les éclats de « rire il haussoit les épaules, et regardoit le parterre en pitié; et « quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut, « *Ris donc, parterre, ris donc*. Ce fut une seconde comédie que le « chagrin de ce philosophe. Il la donna en galant homme à toute « l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas « mieux jouer qu'il fit. » C'est Molière lui-même qui nous a conservé ce trait dans la *Critique de l'École des Femmes*. Mais pendant que Plapisson se donnoit en spectacle à tout Paris, la pièce obtenoit à Versailles les suffrages de la cour. Voici comment Loret en parle dans sa *Muse historique*:

Le roi fêtoya l'autre jour
La plus fine fleur de sa cour;
Savoir, sa mère et son épouse...
Pour divertir seigneurs et dames,
On joua *l'École des Femmes*,
Qui fit rire leurs majestés
Jusqu'à s'en tenir les côtés.

Ainsi Louis XIV fut du parti de Molière; et Boileau, tout couvert encore de la poussière du greffe, annonça à la France qu'il devoit éclairer son siècle en rendant un hommage public au bon goût dans les stances qui commencent par ces vers:

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton si bel ouvrage;
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la postérité.

De tels suffrages durent rassurer Molière, et lui faire oublier et

Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;

les cris de la cabale, et les efforts de la sottise. Aussi avoue-t-il, dans sa préface, que *tout le mal qu'on a dit de sa pièce n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont il se contente*. En effet, il y eut dans son triomphe quelque chose de particulier, et dont l'histoire littéraire n'offre peut-être pas deux exemples; c'est qu'il arracha des éloges même à ses détracteurs les plus acharnés. C'est ainsi que de Visé, après avoir dit que la pièce étoit mal conduite, que chaque scène fourmilloit de fautes, que jamais on ne vit tant de méchantes choses ensemble, ajoute aussitôt, comme pressé par sa conscience, « mais il y en a de si naturelles, qu'il semble que la nature ait « elle-même travaillé à les faire : il y a des endroits qui sont inimi- « tables, et qui sont si bien exprimés, que je manque de termes « assez forts et assez significatifs pour les bien faire concevoir. Il « n'y a personne au monde qui les pût si bien exprimer, à moins « qu'il n'eût son génie, *quand il seroit un siècle à les tourner*. Ce « sont des portraits de la nature qui peuvent passer pour des ori- « ginaux : il semble qu'elle y parle elle-même; et ces endroits ne « se rencontrent pas seulement dans ce que dit Agnès, mais dans « tous les rôles de la pièce. » Quel hommage involontaire rendu à la vérité et au génie! Certes, si quelque chose peut ajouter au prix de ces éloges, c'est de les trouver dans la bouche des ennemis de Molière. Le même de Visé a remarqué que le fond de la pièce étoit emprunté à différents conteurs italiens et espagnols; mais ces emprunts ajoutent à la gloire de l'auteur : lui seul pouvoit emprunter ainsi. En examinant les sources où il a puisé, nous avons vu que le premier et le second actes sont imités de *la Précaution inutile* de Scarron, et du *Jaloux* de Michel Cervantès. La quatrième *Nuit* de Straparole a fourni le sujet des deux actes suivants. On y trouve toutes les confidences d'Horace à Arnolphe. Mais le cinquième acte n'a pas d'autre modèle que Molière lui-même. C'est un tableau vi-

Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient par-tout l'infaillible apanage [1].

CHRYSALDE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie:
Car enfin vous savez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par-tout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi [2],

vant de la folle passion qu'il éprouvoit pour Armande Béjart, et de ses tourments pendant la première année de son mariage. Quelques commentateurs ont écrit que le conte du *Maître en droit*, de La Fontaine, avoit fourni à Molière plusieurs traits du caractère d'Arnolphe. Ce conte ne fut imprimé que treize ans après *l'École des Femmes;* mais La Fontaine l'avoit imité de Boccace et de Straparole.

[1] Arnolphe ne parle d'une manière si outrageante du malheur de certains maris que parcequ'il se croit sûr de n'être pas trompé par sa femme. Ce seul trait le met en scène d'une manière d'autant plus heureuse, qu'il est en contraste avec le reste de la pièce. Bientôt on verra l'orgueil d'Arnolphe humilié par cette même jeune fille dont la simplicité lui inspire en ce moment tant de confiance. Avant Molière, l'art de ces contrastes étoit inconnu. Personne n'avoit imaginé qu'il fût possible de renfermer l'exposition d'un sujet dans la peinture d'un personnage. Il a souvent usé de ce moyen, mais en le variant sans cesse; et c'est un des secrets de son génie qu'on ne sauroit trop étudier.

[2] L'auteur inconnu des *Quinze joies du mariage*, livre composé à la fin du quatorzième siècle, met en action, de la manière la

Où l'on ait des maris si patients qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard:
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parcequ'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas [1]:
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin, ce sont par-tout des sujets de satire,
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots?...

plus naïve, toutes les ruses qu'Arnolphe signale ici. Ce petit ouvrage est plein de verve et de comique, et plus d'une fois Molière y a trouvé des inspirations. (Voyez la cinquième et la septième joie.)

[1] L'auteur a résumé dans ces quatre vers tout le sujet de *l'École des Maris*. (L. B.)

CHRYSALDE.

Oui : mais qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui [1].
J'entends parler le monde ; et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent ;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste ; et bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main :
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront, que c'est dommage !
Mais de vous, cher compère, il en est autrement ;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.

[1] On croiroit que Molière n'a fait que commenter ici un passage des *Quinze joies du mariage*. « Ils voient ce qui advient aux autres, « et s'en sçavent très bien mocquer et en faire leurs farces ; mais « quand ils sont mariez, je les regarde embridez mieux que les au- « tres. Si donc chacun se garde de soy mocquer des autres : mais « chacun croit le contraire, et qu'il est preservé et bien heuré entre « les autres : qui mieux le croit, mieux est embridé. » (*Quinze joies du mariage*, p. 202.)

Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance [1],
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise [2],
Et...

ARNOLPHE.

Mon dieu! notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dextérités [3].
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE.

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Épouser une sotte, est pour n'être point sot.

[1] *Dauber* est un vieux mot qui signifioit autrefois *battre sur le dos*. Il ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le sens figuré, et se prend pour médire de quelqu'un, le railler, parcequ'alors *on le frappe à coups de langue*. (MÉN.) — Ce mot si expressif a été employé heureusement par Rulhières, dans sa satire sur les disputes.

[2] *Gare*, par corruption pour *gardez*. Le peuple dit également se garer pour se garder. Cette expression *gare* s'est glissée dans le style familier, et n'y figure point mal. (L. B.)

[3] Ce mot, qui vient du latin *dextra*, main droite, ne s'emploie pas au pluriel.

Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi; j'irois me charger d'une spirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle;
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de madame,
Je serois comme un saint que pas un ne réclame!
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour: Qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde: Une tarte à la crême [1];

[1] Voltaire signale ce trait comme indigne de Molière, parcequ'il fut généralement désapprouvé aux premières représentations de la pièce. Mais comment l'autorité de ce premier jugement, qui paroit suffisante à Voltaire pour condamner Molière, ne put-elle décider celui-ci à faire le plus léger changement à ce passage? Osons le dire, c'est que Molière en savoit plus que ses juges, et que seul il connoissoit tous les secrets de son art. En effet, quel est le but d'Arnolphe? C'est de prouver qu'il a réussi dans son éducation, et qu'Agnès *est ignorante* au point de ne pas savoir ce que *c'est qu'une rime*. Ainsi il est conséquent avec lui-même, lorsqu'il suppose qu'elle répondra, non d'après les règles d'un jeu qu'elle ignore, mais en se rappelant l'usage auquel on emploie un *corbillon*, meuble de ménage qu'elle connoit fort bien. Plus Arnolphe croit Agnès idiote, plus il triomphe, plus il est comique. Ainsi l'auteur a eu l'art de mettre sous les yeux des spectateurs, par ce seul

En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sotte,
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit [1].

CHRYSALDE.

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?

trait, et la simplicité d'Agnès, et la folie d'Arnolphe, qui sont les véritables ressorts de la pièce.

[1] Ce trait est emprunté de *la Précaution inutile*, nouvelle de Scarron. *J'aimerois mieux*, dit un des personnages, *une femme laide fort sotte, qu'une belle qui ne le seroit pas.* Au reste, l'idée de cette nouvelle n'appartient pas à Scarron. Michel Cervantès est le premier qui ait peint, et d'une manière charmante, le singulier travers d'un homme déja sur le retour, qui s'imagine qu'une jeune fille aura beaucoup de sagesse par cela seul qu'elle sera fort sotte. Le génie burlesque de Scarron s'est joué fort agréablement de ce sujet, que Molière a développé plus tard avec cette supériorité de talent qui le place au-dessus de ses deux modèles.

Une femme d'esprit peut trahir son devoir;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir:
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire[1].

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond:

[1] « Je n'ai jamais vu d'homme raisonnable qui ne s'ennuie cruel« lement s'il est seulement un quart d'heure avec une idiote. Com« ment une sotte sera-t-elle honnête femme? Si elle ne sait ce que « c'est que l'honnêteté, et n'est pas même capable de l'apprendre, « elle manquera à son devoir, sans savoir ce qu'elle fait; au lieu « qu'une femme d'esprit, quand même elle se défieroit de sa vertu, « saura éviter les occasions où elle sera en danger de la perdre. » En comparant ce passage de *la Précaution inutile* de Scarron avec les vers de Molière, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement singulier; c'est que Molière et Scarron épousèrent tous deux, à l'âge de quarante-deux ans, des filles qui n'en avoient que seize ou dix-sept, et que c'est dans les premiers temps de leur mariage que l'un composa *la Précaution inutile*, et l'autre *l'École des Femmes*. Tous deux avoient le dessein de prouver qu'une femme doit savoir se garder elle-même, et que, pour faire le bonheur d'un mari, ce n'est point assez de la beauté, de l'esprit, de l'innocence, il faut encore les lumières d'une bonne éducation. Ces principes, qui ressortent naturellement de la *nouvelle* et de la *comédie*, sont encore appuyés par les résultats si différents du mariage de Scarron et de Molière. Le premier trouva dans Françoise d'Aubigné une jeune personne instruite par le malheur et par les soins d'une mère vertueuse; et il fut heureux, malgré son goût pour le monde, son âge, et ses infirmités. Le second choisit, au contraire, une jeune fille, spirituelle il est vrai, mais qui, n'ayant reçu que de mauvais exemples, se hâta de les suivre; et il fut malheureux, malgré l'amour le plus tendre, l'indulgence la plus complète, et les sacrifices les plus généreux.

Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte[1];
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode:
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans;
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique;
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploieroit

[1] *Patrociner*, du latin *patrocinari*, protéger, prendre la défense: on en a fait patrociner, plaider, parler longuement. Dans le passage de Rabelais, auquel Molière fait allusion, Panurge soutient qu'il est bon qu'il y ait des débiteurs et des créanciers, et cela parcequ'il veut emprunter de l'argent. « J'entends; répond Pantagruel, et me semblez bon topicqueur et affecté à votre cause. « Mais preschez et patrocinez d'ici à la Pentecoste, enfin, vous serez « esbahi comment rien ne m'aurez persuadé. » (P.)

Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit[1].
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; et, comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir[2];
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle[3].

[1] Ce récit nous explique le titre de la pièce, si mal-à-propos critiqué par quelques commentateurs. Il est évident que Molière a voulu avertir les femmes qu'elles doivent sur-tout éviter d'unir leur sort à celui d'un égoïste. Arnolphe n'a qu'un but; il veut asservir l'innocence, la jeunesse, la beauté, aux caprices de sa bizarre humeur : peu lui importe de rendre sa femme heureuse, son propre bonheur lui suffit : voilà justement ce qui doit causer sa perte; et l'on verra tous ses efforts, tous ses soins, toutes les ruses de son égoïsme, tomber devant le simple bon sens d'une jeune fille. Molière est plein de ces combinaisons souvent inaperçues des commentateurs, bien qu'elles fassent rire le vulgaire, et penser les bons esprits.

[2] Cette pièce de mœurs, de caractère, et d'intrigue, appartient au genre mixte dont Molière est le créateur. La machine en est fort simple; elle repose tout entière sur le double logement et sur le double nom d'Arnolphe. Les caractères seuls donnent le mouvement à l'intrigue; et l'on ne sauroit trop admirer l'art avec lequel l'auteur, en les opposant les uns aux autres, sait en faire ressortir les situations les plus comiques de sa pièce. Sous ce point de vue, *l'École des Femmes* appelle l'attention de tous ceux qui veulent faire une étude approfondie du génie de Molière.

[3] « Don Pèdre cherche des valets les plus sots qu'il put trouver,

Vous me direz, pourquoi cette narration?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution [1].
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
Ce soir je vous invite à souper avec elle;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour, (pourroit-on se le persuader?)

« et tâcha de trouver des servantes aussi sottes que Laure; et il eut « bien de la peine. » (SCARRON, *Précaution inutile.*)

[1] « Chrysalde est un personnage entièrement inutile: il vient sans « nécessité dire une centaine de vers à la louange des cocus, et s'en « retourne jusques à l'heure du souper, où il revient en dire encore « autant, pour s'en retourner encore, sans que ses discours avan- « cent ou reculent les affaires de la scène. » On voit par ce passage tiré de *Zélinde*, comédie, acte Ier, scène III, que les ennemis de Molière s'empressoient de relever ses plus légères fautes; mais, pour être justes, ils auroient dû remarquer que si le personnage de Chrysalde ne sert pas à l'intrigue de la pièce, il sert au moins au développement du caractère d'Arnolphe.

Elle étoit fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisoient par l'oreille[1].

CHRYSALDE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRYSALDE.

Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît[2].

[1] Ici Molière se commente lui-même. Pour ce qui est des *Enfants par l'oreille*, dit-il, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable. (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, scène VII.)

[2] On cherche vainement dans les commentaires une explication de cette boutade; et comme toute la pièce est fondée sur le double nom d'Arnolphe et de la Souche, il en résulte qu'on peut accuser Molière d'avoir établi son intrigue sur un changement de nom sans vraisemblance, parcequ'il est sans motif. Ce motif existe cependant, et même il est un trait de caractère. Dans les fabliaux du

CHRYSALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!
De la plupart des gens c'est la démangeaison;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux [1].

douzième et du treizième siècles, on rencontre souvent des plaisanteries sur le nom d'Arnolphe; et toutes ces plaisanteries prouvent que nos aïeux avoient fait de saint Arnolphe le patron des maris trompés : on disoit même proverbialement d'un mari dont la femme avoit un galant, qu'*il devoit une chandelle à saint Arnolphe*. La répugnance d'un homme déja mûr, et prêt à se marier, pour un nom de si mauvais présage, n'a donc rien que de très naturel. Si Molière n'a point indiqué la cause de cette répugnance, c'est que de son temps le proverbe qui servoit à l'intelligence de la pièce en faisoit ressortir les intentions comiques. Nos pères rioient lorsqu'Arnolphe s'écrie :

La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît...
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

Car ce nom réveilloit dans les esprits des idées que nous n'y attachons plus. Ainsi, à mesure que les mœurs changent, ou que les traditions s'effacent, l'étude des meilleurs auteurs devient plus difficile, et il arrive souvent que leurs plaisanteries ne sont plus entendues.

[1] L'abbé d'Aubignac a cru voir dans ce vers une allusion à Thomas Corneille, qui changea son nom contre celui de De l'Isle. Mais les relations amicales qui existèrent toujours entre Molière et les deux frères Corneille rendent cette anecdote au moins douteuse. (B.) — Suivant le P. Niceron, ce n'est pas Thomas Corneille, mais Charles Sorel, dont Molière a voulu se moquer. Sorel est

Un chacun est chaussé de son opinion [1] !

(*Il frappe à sa porte.*)

Holà!

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE, *dans la maison.*

ALAIN.

Qui heurte?

[1] Un jour Boileau lisoit à Molière sa satire qui commence par ces vers :

> D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage
> Croit toujours seul avoir la raison en partage,
> Et qu'il n'est point de fou qui, pour bonnes raisons,
> Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?

Molière lui fit entendre qu'il avoit eu dessein de traiter ce sujet-là, mais qu'il demandoit d'être traité avec la dernière délicatesse; qu'il ne falloit point sur-tout faire comme Desmarets, dans ses *Visionnaires*, qui a justement mis sur le théâtre des fous dignes des Petites-Maisons; car qu'un homme s'imagine être Alexandre, et autres caractères de pareille nature, cela ne peut arriver que la cervelle ne soit tout-à-fait altérée : mais le dessein du poëte comique étoit de dépeindre plusieurs fous de société, qui tous auroient des manies pour lesquelles on ne renferme point, et qui ne laisseroient point de se faire le procès les uns aux autres, comme s'ils étoient moins fous pour avoir de différentes folies. Molière avoit peut-être en vue cette idée quand, à la fin de sa première scène de *l'École des Femmes*, il fait dire d'Arnolphe par Chrysalde :

> Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

Arnolphe dit de son côté de Chrysalde :

> Il est un peu blessé sur certaines matières. (*Bolæana*, p. 38.)

Les réflexions de Molière sont si judicieuses, que nous avons

ARNOLPHE.

(*à part.*)

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence [1].

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette!

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Va-s-y, toi.

ALAIN.

Va-s-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

cru utile de les rapporter. Cependant l'auteur du *Bolæana* en a fait une fausse application, puisque l'*École des Femmes* précéda de deux ans la satire de Boileau, qui ne parut qu'en 1664. (B.)

[1] Molière auroit dû motiver l'absence d'Arnolphe. Pourquoi a-t-il été si long-temps éloigné d'une jeune fille dont il est si jaloux? Il étoit facile de prévenir cette objection. (L. B.)

Pour me laisser dehors! Holà! ho! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain!

ALAIN.

Quoi?

GEORGETTE.

C'est monsieu.

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah!

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant strodagême!

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'ame bien patiente [1] !

ALAIN, *en entrant.*

Au moins, c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, *en entrant.*

Je suis votre servante,

C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de monsieur que voilà,

Je te...

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain.*

Peste!

[1] Ce petit dialogue nous apprend que ce n'est ni la joie, ni l'amour, ni la reconnoissance, qui vont accueillir Arnolphe. Le peu d'empressement d'Alain et de Georgette à le revoir, montre assez qu'ils n'ont aucun attachement pour lui. Voilà ce que Molière apprend aux spectateurs dans une scène que des critiques superficiels ont blâmée comme n'ayant d'autre but que de faire rire. Remarquez sur-tout qu'Arnolphe ne s'occupe que de sa patience à supporter la sottise de ses gens : leur indifférence ne le frappe pas, car il n'a jamais songé à leur inspirer de l'affection.

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là!

ALAIN.

C'est elle aussi, monsieur...

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise.
Hé bien! Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous...

(*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*)

Monsieur, nous nous por...

(*Arnolphe l'ôte encore.*)

Dieu merci,
Nous nous...

ARNOLPHE, *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi, le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort[1].

[1] Pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et de même qu'Arnolphe sera attrapé pendant son voyage par pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-temps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par-tout puni par les choses dont il a cru faire la sûreté de ses précautions. (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, sc. VII.)

ARNOLPHE, *à Alain.*

Faites descendre Agnès[1].

SCÈNE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non!

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?...

GEORGETTE.

Oui, je meure.

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous[2].

[1] Comment Arnolphe, à peine de retour d'un voyage qui a duré dix jours, ne s'empresse-t-il pas de rentrer dans sa maison? Comment peut-il faire descendre sur une place publique cette Agnès qu'il a pris tant de soin de faire *élever à l'écart?* Cette double invraisemblance, qui tient au lieu de la scène, fut encore reprochée à Molière par l'auteur de la *Zélinde*, acte Ier, scène III.

[2] Cette plaisanterie est imitée de J. Bouchet, épître IV, d'une fiancée à son fiancé absent:

Il m'est avis, quand j'ois quelque cheval

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main! c'est un bon témoignage.
Hé bien! Agnès, je suis de retour du voyage:
En êtes-vous bien aise?

AGNÈS.

Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée [1].

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

Qui marche fier, qui fait les saults et rue,
Que c'est le vôtre; alors je sors en rue,
Hâtivement, cuidant que ce soit vous. (B.)

[1] Ce trait de simplicité, digne *des enfants par l'oreille*, et de *tarte à la crème*, montre tout d'un coup cette jeune fille telle qu'Arnolphe vient de la peindre à Chrysalde. La mise en scène des personnages est une des parties les plus étonnantes du talent de Molière; tout y est si naturel, que rien n'y semble le résultat des combinaisons de l'art.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah! voilà qui va bien! Allez, montez là-haut:
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,
Je défie à-la-fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui;
Et pourvu que l'honneur soit... [1].

[1] Rien de plus comique que cet essor du contentement d'Arnolphe. Il se félicite de la simplicité d'Agnès au moment même où il va apprendre combien cette simplicité lui a été funeste. Ce contraste doit ajouter à l'intérêt de la scène suivante. (L. B.)

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je? Est-ce?... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joie extrême,
Et depuis quand ici?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh! comme les enfants croissent en peu d'années!

J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte votre père,
Mon bon et cher ami, que j'estime et révère,
Que fait-il? que dit-il? Est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche, il sait que je prends part:
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous:
Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre

Pour un fait important que ne dit point sa lettre[1].
(*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*)

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.
(*après avoir lu la lettre.*)
Il faut pour des amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce style.
Hé bien! comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments;
Et j'en crois merveilleux les divertissements[2].

[1] Plusieurs des dénouements de Molière ont été blâmés justement. Celui de *l'École des Femmes* est du nombre. Il faut cependant admirer l'art avec lequel Molière le prépare de loin dans cette scène.

[2] Nous avons déja remarqué que la scène se passe sur une

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter:
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde;
C'est un plaisir de prince [1]; et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déja féru quelqu'une [2].
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus [3].

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,

place publique, ce qui nuit à la vraisemblance. Les deux vers que l'auteur met ici dans la bouche d'Horace, et qui semblent désigner Paris, rendent encore ce défaut plus sensible.

[1] *C'est un plaisir de prince*, dit Arnolphe, et il travaille à se couvrir de confusion, lorsqu'il ne songe qu'à se divertir malicieusement du malheur de ses voisins. Rien de plus comique que cette situation; et cette manière de rajeunir les choses par la force des choses même, est le trait qui caractérise le mieux et le génie de Molière, et celui de la véritable comédie.

[2] *Féru*, du vieux verbe *férir*, frapper, du latin *ferire*. *Féru* n'est en usage que dans le style familier et badin. On dit qu'un homme est *féru* d'une femme pour exprimer la passion qu'il a pour elle. (Mén.)

[3] Ce personnage, dont les plus grands plaisirs, comme le dit Chrysalde, étoient de faire cent éclats des intrigues d'autrui, meurt d'envie d'apprendre quelque nouveau conte gaillard qu'il puisse mettre sur ses tablettes. Avec quelle satisfaction ne voit-on pas cette démangeaison d'apprendre le mal du prochain punie dans la personne d'Arnolphe! (B.)

J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE, *à part.*

Bon! Voici de nouveau quelque conte gaillard;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès;
Et, sans trop me vanter ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture [1].

[1] Molière a su préparer et motiver, par le caractère même des deux interlocuteurs, la confiance qu'Horace fait paroître ici pour Arnolphe. On a vu ce dernier prêter galamment sa bourse au fils de son vieil ami, flatter son amour-propre, louer sa bonne mine, et, dans son humeur grivoise, l'exciter à lui faire le récit de ses intrigues amoureuses. D'un autre côté, la différence des âges exclut naturellement toute idée de rivalité dans l'esprit d'un jeune étourdi fier de ses avantages. Arnolphe doit donc lui paroître le plus sûr, le plus indulgent, et le plus utile des confidents. C'est ainsi que sans aucune machine théâtrale, et sans s'écarter en rien des convenances, Molière a su préparer l'esprit des spectateurs aux nombreux récits qu'Horace doit faire à son rival: confidences imitées de celles que Nérin fait à Raymond dans la quatrième *Nuit de Straparole*, mais qui forment ici une transition d'autant plus heureuse,

ARNOLPHE, *en riant.*

Et c'est?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis [1],
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu:
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! je crève!

HORACE.

Pour l'homme,

que l'auteur a pris soin de nous faire connoître le goût d'Arnolphe pour toutes les aventures qui intéressent l'honneur des maris.

[1] Veut-on, dès le premier acte, juger un acteur dans le rôle d'Arnolphe, il suffit de l'observer au moment où Horace lui dit:

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis

S'il n'est pas tout-à-coup l'opposé de ce qu'il étoit, s'il ne devient pas un autre homme, n'attendez rien de lui. (C.)—L'effet le plus piquant de l'intrigue de cette admirable pièce, c'est qu'il y a une dupe qui ne l'est cependant d'aucun stratagème caché. Arnolphe se trouve le confident de son heureux rival, et rit à ses propres dépens, jusqu'au moment où il se reconnoit pour le héros de l'aventure.

C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom:
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non[1];
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point?

ARNOLPHE, *à part*.

La fâcheuse pilule!

HORACE.

Hé! vous ne dites mot?

ARNOLPHE.

Eh! oui, je le connoi.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE.

Hé....

HORACE.

Qu'en dites-vous? Quoi?
Hé! c'est-à-dire, oui? Jaloux à faire rire?
Sot? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir;
Et ce seroit péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux

[1] Ce tour a quelque chose d'aisé qui plaît à l'oreille. Mettez: *mais non des plus sensés*, vous ôterez une certaine grace qu'on ne peut définir. J.-B. Rousseau a senti le naturel piquant de ce tour, et il l'a employé plusieurs fois dans ses épîtres, entre autres dans la première du deuxième livre, au sujet de la licence dans les rimes:

« Un sage auteur qui veut se faire un nom
« Peut en user, mais en abuser, non. »

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin! Seroit-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non; c'est que je songeois...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Ah! faut-il!...

HORACE, *revenant.*

Derechef, veuillez être discret;
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Que je sens dans mon ame!...

HORACE, *revenant*

Et sur-tout à mon père,
Qui s'en feroit peut-être un sujet de colère.

ARNOLPHE, *croyant qu'Horace revient encore.*

Oh [1]!...

[1] Arnolphe frappera également les spectateurs par l'énergie de sa passion, et par le ridicule inséparable d'un amour qui n'est pas partagé. Pour bien comprendre les difficultés de ce rôle, il faut se placer dans la situation où se trouvoit Molière lorsqu'il le joua pour

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Oh! que j'ai souffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret[1].

la première fois. Qu'on se représente ce grand homme à quarante-deux ans (c'est aussi l'âge d'Arnolphe), devenu lui-même le jouet d'une jeune coquette, qui ne voit dans un mari jaloux qu'un tyran incommode et bizarre, et l'on aura une idée de l'effet que Molière dut produire sur le public. Tous ses contemporains lui ont rendu cette justice que jamais rôle ne fut joué d'une manière plus parfaite. Plein de ses propres malheurs, il s'élevoit, par l'énergie de ses sentiments, à la hauteur de la tragédie, et redescendoit, par la foiblesse de la passion et la tournure de son esprit, à tout ce que la comédie a de plus risible, et l'amour de plus digne de pitié. Un acteur qui de nos jours ne laisseroit rien à desirer dans le rôle d'Arnolphe, auroit atteint la perfection de son art.

[1] Comme tous les mouvements d'Arnolphe montrent bien l'oppression de son ame, l'incertitude de son esprit, le désordre de ses idées! Il voudroit savoir la vérité, et il craint de la découvrir; chacune de ses paroles exprime la douleur, la passion, la jalousie, et cependant il fait rire, il est comique: effets inimitables d'un art dont Molière a emporté le secret. Ce premier acte est bien rempli: l'intérêt commence, la curiosité est excitée, les caractères sont.

Tâchons à le rejoindre; il n'est pas loin, je pense :
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver[1].

connus, et ils promettent une action vive et intéressante, que cependant rien ne fait prévoir.

[1] Cette pensée est rendue d'une manière moins précise et plus sentencieuse, dans *Amphitryon*, acte II, scène III :

> La foiblesse humaine est d'avoir
> Des curiosités d'apprendre
> Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARNOLPHE.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux, sans doute,
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route:
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il sût ce qu'il ignore[1]:
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau.
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre:
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme aux termes qu'elle en est;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,

[1] Qu'Arnolphe, au lieu de se montrer bizarre, insensé, égoïste, eût laissé voir pour Agnès quelques sentiments tendres et généreux, on le plaindroit, on seroit touché de son trouble, et soudain toutes les scènes d'inquiétudes et de désespoir, qui vont exciter la gaieté, prendroient la teinte plus ou moins triste du drame: voilà à quoi tient le comique; voilà ce qu'il est sur-tout important d'étudier dans Molière, si l'on veut approfondir quelques uns des secrets de son art. Dans ses ouvrages, non seulement le vice produit le ridicule, mais le ridicule devient aussitôt la punition naturelle du vice.

Et tout ce qu'elle a fait enfin est sur mon compte.
Éloignement fatal! voyage malheureux!
(*Il frappe à sa porte.*)

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah! monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez çà, tous deux.
Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, et tout mon sang se fige[1].

[1] L'obligation que Molière eut aux Italiens, et qui est véritablement fort grande, est d'avoir pris chez eux seuls l'idée du jeu muet dont il a enrichi son théâtre, et qu'il a porté, sur le modèle des grands acteurs qui vivoient de son temps, à ce degré de vivacité où aucun acteur n'atteindra jamais. (J.-B. R.) — La terreur qu'éprouve ici Georgette est un exemple frappant de ce jeu muet qui excitoit l'admiration de tous les contemporains de Molière. En effet, l'agitation qui transporte Arnolphe doit bien moins être exprimée par des paroles que par l'attitude, le regard, et l'émotion de la voix. Molière avoit porté cette partie essentielle de son art au plus haut degré. Ses ennemis mêmes lui rendoient cette justice « qu'il « étoit comédien depuis les pieds jusqu'à la tête; qu'il sembloit « qu'il eût plusieurs voix; que tout parloit en lui; et que d'un pas, « d'un sourire, d'un clin d'œil, d'un remuement de tête, il faisoit « plus concevoir de choses que le plus grand parleur n'eu auroit pu « dire en une heure. » (*Merc. gal.*, t. IV, p. 302). Voyez aussi, pour le talent de Molière comme acteur, Cizeron-Rival, p. 17; le *Bolæana; Zelinde*, comédie, sc. VII, p. 91; et les *Mémoires sur sa vie.*

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE, *à part.*

Ouf! je ne puis parler, tant je suis prévenu;
Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre nu.
(*à Alain et à Georgette.*)
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite!
(*à Alain qui veut s'enfuir.*)
Qu'un homme soit venu?... Tu veux prendre la fuite!
(*à Georgette.*)
Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges... Je veux
(*à Alain.*)
Que vous me disiez... Euh! oui, je veux que tous deux...
(*Alain et Georgette se lèvent et veulent encore s'enfuir.*)
Quiconque remuera, par la mort! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme[1]?
Hé! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire?

ALAIN ET GEORGETTE.

Ah! ah!

[1] Arnolphe ne peut tirer aucun éclaircissement d'Alain et de Georgette; leur silence est un effet naturel de leur effroi. Tout autre que Molière auroit probablement mis dans leur bouche le récit de l'aventure d'Horace, récit qui a tant de grace dans la bouche d'Agnès, et qui a fourni à l'auteur une scène dont il n'y avoit pas de modèle, et qui est restée unique au théâtre.

GEORGETTE, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut[1].

ALAIN, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE, *à part.*

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine;
Il faut que je m'évente et que je me promène.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtroit pour cela[2]? Ciel! que mon cœur pâtit!
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment.
Patience, mon cœur, doucement, doucement.

[1] Le verbe *faillir* ne s'emploie pas au présent de l'indicatif; cependant Thomas Corneille le trouvoit *tolérable* dans cette phrase toute faite : *le cœur me faut.* Le savant Huet a remarqué que du latin *fallere* on a fait les verbes *faillir* et *falloir*, qui, dans quelques uns de leurs temps, ont une même signification. Il appuie cette observation de cet exemple singulier : *il me faut*, c'est la même chose que *il me manque; il me faut du pain*, c'est la même chose que *il me manque du pain.* La signification de ces deux verbes est cependant tout-à-fait différente.

[2] Cette exclamation est une de ces saillies si frappantes de vérité, qu'elles paroissent très faciles à trouver, et en même temps si originales et si gaies, qu'on félicite l'auteur de les avoir rencontrées. Assurément tout autre qu'Arnolphe trouveroit fort simple ce qui lui paroit si extraordinaire, et c'est ce qui rend ce mot si comique. Arnolphe est vivement affecté, et ce qu'il y a de plus commun lui paroit monstrueux. C'est la nature prise sur le fait; et cette expression si naïve, *qu'il croîtroit pour cela?...* est d'un bonheur! Qu'on juge ce que c'est qu'un écrivain dont presque tous les vers (dans ses bonnes pièces) analysés ainsi, occasioneroient les mêmes exclamations! (L.)

(*à Alain et à Georgette.*)
Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.
(*à part.*)
Arrêtez. Sa surprise en deviendroit moins grande:
Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir[1].
(*à Alain et à Georgette.*)
Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.
Mon dieu! qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible;
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.
Ce monsieur l'a fâché; je te le disois bien.

GEORGETTE.
Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher?

ALAIN.
C'est que cette action le met en jalousie.

[1] La sortie d'Arnolphe n'est vraiment nécessaire que pour laisser à Alain et à Georgette la liberté de s'expliquer à leur façon sur les étranges procédés de leur maître; mais Arnolphe lui-même en donne un motif fort plausible, pris dans son propre intérêt. (A.)

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'est-il? Et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison [1].
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colère, et voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme [2];

[1] Le pauvre Alain ne doit pas être bien fort sur les définitions morales; cependant la jalousie ne lui est pas inconnue; et, n'en sachant pas assez pour en expliquer le principe, il se jette au moins sur les effets qu'il en a vus, et, comme le plus sensible de tous, c'est qu'un jaloux écarte tout le monde autant qu'il peut; ce qui lui vient d'abord à l'esprit, après qu'il a bien cherché, c'est cette idée dont on ne peut s'empêcher de rire par réflexion, que la jalousie est *une chose qui chasse les gens d'autour d'une maison*, ce qui est très vrai en soi-même, pas mal trouvé pour Alain, et fort bien exprimé à sa manière. (L.)

[2] Paurge, ayant consulté sur son mariage les sorts virgiliens,

Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieux?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

dit: « Ce sort dénote que ma femme sera preude, pudicque, et « loyalle, non mie armée, rebousse, n'écervelée, et extraicte de « cervelle comme Pallas, et ne me sera eorrival ce beau Jupin, et « *jà ne saulcera son pain en ma souppe*, quand ensemble serions à « table. » (*Pantagruel*, liv. III, ch. XII.) Il est possible que ce passage d'un livre souvent feuilleté par Molière lui ait inspiré l'idée de cette comparaison qui fut blâmée par les précieuses, et applaudie du public. Nous ne justifierons point Molière de cette saillie si plaisante, ce seroit le justifier d'avoir donné à Alain le langage de sa condition; langage franc, comique, et qui peint ce personnage idiot et grossier pour qui l'amour n'est qu'un appétit, et la jalousie *une amitié goulue qui n'en veut que pour soi.*

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à part.*

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire[1].
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

[1] « Athenodorus le philosophe estant fort vieil luy demanda « congé (à Auguste) de se pouvoir retirer en sa maison pour sa vieil- « lesse. Il luy donna; mais en luy disant adieu, Athenodorus luy dit: « Quand tu te sentiras courroucé, sire, ne dy ni ne fais rien, que « premièrement tu n'ayes récité les vingt et quatre lettres de l'al- « phabet en toy mesme. Cæsar ayant ouy cest advertissement, le « prit par la main et luy dit : J'ay encore affaire de ta présence : et « le reteint encore tout un an, en luy disant:

« Sans péril est le loyer de silence. »

(PLUTARQUE, *Apophthegmes des Romains.*)

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnès.
(*à Alain et Georgette.*)
Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNÈS.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage; mais quoi!
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.

Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médisance, et comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Étoit en mon absence à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement...

AGNÈS.

Mon dieu! ne gagez pas, vous perdriez vraiment[1].

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme...?

AGNÈS.

Chose sûre.

[1] Ce trait est au-dessus de tout éloge. Les naïvetés répandues dans cette pièce, et dans toutes celles du même auteur, doivent faire observer qu'après La Fontaine personne n'a mieux attrapé le style naïf que Molière. C'est un des traits qui distinguent ces deux poëtes originaux, et qui caractérisent leur génie. (L. B.)

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure [1].

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.

(*haut.*)

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui; mais, quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi;
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante, et difficile à croire [2].
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue:
Moi, pour ne point manquer à la civilité,

[1] L'adresse avec laquelle Arnolphe cherche d'abord à surprendre la simplicité d'Agnès, et la candeur de celle-ci, qui ne songe jamais à cacher la vérité, font de cette scène un tableau à-la-fois plein de grace et de verve comique. Le contraste est parfait: c'est une figure de l'Albane opposée à un grotesque de Calot; et pourtant rien ne grimace, tout est naturel et vrai; c'est à-la-fois une peinture admirable et une admirable étude du cœur humain.

[2] Ce vers, qui n'a rien de saillant, mérite cependant d'être remarqué. Il prouve que l'auteur songe toujours à donner de la vérité à ses caractères: en effet, ce qui seroit une aventure toute simple pour une personne habituée aux manèges de la galanterie, doit paroître à la naïve Agnès *une chose étonnante* et difficile à croire. Cette aventure est pour elle un songe flatteur, mais inconcevable.

Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois:
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien [1].

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte:
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir [2],

[1] La situation d'Arnolphe, forcé d'écouter d'un air tranquille un récit dont chaque mot l'irrite et le fait trembler, est en même temps une des plus naturelles et des plus fortes qui soient au théâtre. Il est remarquable que le comique de cette scène repose tout entier sur la parfaite innocence d'Agnès, qui ne se doute nullement de l'horrible contrainte d'Arnolphe. La plus légère intention, la moindre finesse de sa part, gâteroit tout. Les spectateurs ne pourroient la surprendre jouissant de l'affliction d'Arnolphe, sans que leur intérêt ne se reportât aussitôt sur ce dernier. Il est aisé de voir, par ce seul exemple, avec quel art on doit ménager les nuances délicates qui font naître le ridicule: ce sont elles qui séparent la véritable comédie du drame.

[2] Ce vers est imité de Régnier. Dans sa seizième satire, la vieille

« Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir!
« Il ne vous a pas faite une belle personne
« Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
« Et vous devez savoir que vous avez blessé
« Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! suppôt de Satan! exécrable damnée!

AGNÈS.

Moi, j'ai blessé quelqu'un! fis-je tout étonnée[1].
« Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
« Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon. »
Hélas! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?
« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
« Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal. »
Hé! mon dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde;
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde?
« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
« Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
« En un mot, il languit le pauvre misérable;
« Et, s'il faut, poursuivit la vieille charitable,

Macette, qui veut corrompre la maitresse du poëte, débute ainsi:

Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir!

Il y a dans le discours de Macette un autre trait imité par Molière, dix-sept vers plus loin :

Vous ne pouvez savoir tous les coups que vous faites,
Et les traits de vos yeux, haut et bas élancés,
Belle, ne voient pas tous ceux que vous blessez. (B.)

[1] *Fis-je* a quelque chose de plus naïf que *dis-je*. Molière ne néglige rien de ce qui peut donner de la vérité à ses caractères. (L. B.)

« Que votre cruauté lui refuse un secours,
« C'est un homme à porter en terre dans deux jours[1]. »
Mon dieu! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande?
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
« Que le bien de vous voir et vous entretenir;

[1] Le passage suivant de Scarron a fourni à Molière tout le commencement de cette scène. « La vieille damnée ne perdit pas de « temps; elle se fit introduire par les sottes servantes auprès de leur « sotte maîtresse, et, lui parlant du beau gentilhomme qui passoit « si souvent devant ses fenêtres, elle lui dit qu'il l'aimoit plus que « sa vie, et qu'il avoit une forte passion de la servir si elle le trou- « voit bon. En vérité, je lui en suis fort obligée, répondit Laure, et « j'aurois son service pour agréable; mais la maison est pleine de « valets; et jusqu'à tant que quelqu'un d'eux s'en aille, je n'oserois « le recevoir en l'absence de mon mari. Je lui en écrirai si ce gen- « tilhomme le souhaite, et je ne doute point que je n'en obtienne « tout ce que je lui demanderai... La vieille, ayant fait entendre à « Laure le mieux qu'il lui fut possible de quelle manière ce gentil- « homme vouloit la servir, lui dit qu'il étoit aussi riche que son mari, « et si elle en vouloit voir des preuves, qu'elle lui apporteroit de sa « part des pierreries de grand prix. — Ah! madame, lui dit Laure, « j'ai tout ce que vous dites, que je ne sais où le mettre. — Puisque « cela est, répondit l'ambassadrice de Satan, et que vous ne vous « souciez pas qu'il vous régale, souffrez au moins qu'il vous visite. « *Qu'il le fasse, à la bonne heure*, dit Laure, *personne ne l'en em- « pêche*. Alors la vieille lui prit les mains, et les lui baisa cent fois, « lui disant qu'elle alloit donner la vie à ce pauvre gentilhomme « qu'elle avoit laissé demi-mort. Et pourquoi? s'écria Laure tout « effrayée. C'est vous qui l'avez tué, lui dit alors la vieille. Laure « devint pâle comme si on l'eût convaincue d'un meurtre, et alloit « protester de son innocence, si la méchante femme, qui ne jugea « pas à propos d'éprouver davantage son ignorance, ne se fût sé- « parée d'elle, lui jetant les bras au cou, et l'assurant que le ma- « lade n'en mourroit pas. » (SCARRON, *Précaution inutile*, p. 83.)

« Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
« Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
Hélas! volontiers, dis-je; et, puisqu'il est ainsi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici [1].

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! sorcière maudite, empoisonneuse d'ames,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir!

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit [2]?
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

[1] Molière mérite des éloges pour s'être servi de la matrone sans la faire paroître sur le théâtre. Les propos corrupteurs qu'elle tient à la jeune Agnès seroient révoltants dans sa bouche; ils deviennent plaisants dans celle de l'innocente. (C.)

[2] *Un petit*, c'est-à-dire *un peu*. Il est dommage que nous ayons laissé perdre un mot si agréable dans le style familier. (L. B.)

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas! si vous saviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous [1]...

ARNOLPHE.

Oui. Mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNÈS.

Il juroit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,

[1] Ce trait est encore imité de Scarron : « Ah! vraiment, lui dit-« elle, je sais bien une autre façon de passer la nuit avec son mari, « que m'a enseignée un autre mari que vous. Vous avez un autre « mari! lui répliqua don Pèdre. Oui, lui dit-elle, si beau et si bien « fait, que vous serez ravi de le voir. » (*Précaution inutile*, p. 90.) Dans cette nouvelle, don Pèdre, à peine marié, couvre sa femme d'une armure, lui met une lance à la main, et lui dit que le devoir des femmes est de veiller ainsi leur mari pendant leur sommeil. C'est pendant une absence de ce singulier mari que, la stupidité naturelle de Léonore l'empêchant de distinguer le mal du bien, elle consent à recevoir le beau gentilhomme, qui lui fait quitter ses armes. Dorimon a exprimé tout cela dans son *École des Cocus*, ou *la Précaution inutile*, qui précéda d'un an l'*École des Femmes* de Molière. La pièce de Dorimon semble avoir été faite exprès pour montrer combien il étoit difficile, sans blesser les mœurs, de mettre au théâtre la nouvelle de Scarron. Mais ce n'étoit point assez pour Molière de vaincre cette difficulté; et, en donnant un but moral à sa pièce, il a rempli toutes les conditions de la comédie.

Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue[1].

ARNOLPHE, *bas, à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!
(*haut.*)
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS.

Oh tant! il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?
(*la voyant interdite.*)
Ouf!

AGNÈS.

Hé! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNÈS.

Pris...

[1] Ces vers sont la peinture la plus naive et la plus énergique de l'effet que produit sur un cœur innocent le langage enchanteur de la galanterie et de la passion. (G.) Ce langage, qui est d'un effet si dramatique, manque peut-être un peu de cette vérité de mœurs et de caractère dont Molière s'éloigne si rarement. Il y a dans toutes les jeunes filles une pudeur native qui arrête les aveux de ce genre. Leur naiveté n'avoue rien, mais elle laisse tout deviner. Il faut le dire, cependant, Molière peint ici avec un charme inimitable leurs pensées les plus secrètes : en un mot, c'est le fond du cœur de l'innocence, si ce n'est son langage.

ARNOLPHE.

Euh!

AGNÈS.

Le...

ARNOLPHE.

Plaît-il?

AGNÈS.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon dieu! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi[1].

[1] Dans le *Jaloux d'Estramadure*, nouvelle de Cervantès imitée par Scarron, la jeune Léonore consent à recevoir un joueur d'instrument, à condition qu'il jurera *de ne prétendre à rien de ce qui pourroit déplaire; car*, dit-elle, *quand il aura juré, nous le tiendrons.* Cette naïveté a peut-être inspiré à Molière l'idée du serment qu'Agnès exige d'Arnolphe. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour tracer ce charmant caractère, Molière a pris alternativement ses couleurs sur la palette de Cervantès et sur celle de Scarron. Agnès est aussi touchante que la jeune épouse du *Jaloux*, et aussi simple que celle de don Pèdre. Seulement Molière, en la plaçant dans une autre situation, a su la rendre plus intéressante que la première, et plus comique que la seconde. Les deux héroïnes espagnoles étant mariées ne peuvent guère intéresser que par leurs fautes ou par leur repentir, au lieu qu'Agnès déploie d'une manière tout innocente, dans une défense légitime, les ressources d'un esprit na-

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre! que de mystère!
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné[1].

turel, éclairé soudain par l'amour. En suivant les développements et les nuances de ce caractère, on ne peut se lasser d'admirer le rare bonheur avec lequel Molière sait reprendre, comme il le dit lui-même, son bien par-tout où il le trouve.

[1] « Je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur « qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux « plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Il y « avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge « où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant « toute la pièce, leurs détournements de tête, et leur cachement « de visage, firent dire de tous les côtés cent sottises de leur con- « duite que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même « des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles « que de tout le reste du corps. » (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, scène III.) — Quoique Molière se défende ici par une cri-

A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS.

Comment! est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas[1].

Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé[2].

tique très juste, et qui, en pareille circonstance, pourroit servir de règle de conduite aux femmes les plus scrupuleuses, il nous semble que le sens suspendu du monosyllabe qui inspire tant d'inquiétude à Arnolphe peut blesser avec apparence de justice, je ne dis pas les personnes innocentes, pour qui tout est innocent, mais les personnes délicates, auxquelles on doit aussi des égards. Au reste, Molière, qui avoit vu déserter son théâtre pour les farces grossières des Italiens, avoit peut-être le droit de s'étonner qu'on se scandalisât chez lui de ce qu'on alloit applaudir chez les autres.

[1] Voici la troisième fois qu'Arnolphe répond par un mensonge aux questions ingénues d'Agnès. Il n'ose s'expliquer franchement ni sur les choses dont il enrage, ni sur celles qu'il redoute, de peur d'éclairer en quoi que ce soit cette précieuse ignorance qu'il regarde comme le palladium de son honneur, et qui doit en causer la ruine: situation vraiment comique, et fertile en leçons morales. (A.)

[2] Ce dernier trait est le plus fort de vérité et de morale; car, quoique Agnès dise la chose la plus étrange dans la bouche d'une jeune fille, on sent qu'il est impossible qu'elle réponde autrement. Tout ce rôle d'Agnès est soutenu d'un bout à l'autre avec la même

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Grace aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte:
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
(*haut.*)
Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne desire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi[1].

ARNOLPHE.

Ah! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes;
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous? Et la raison, de grace?

perfection. Il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande ingénuité, et en même temps de l'effet le plus saillant; tout est à-la-fois de caractère et de situation, et cette réunion est le comble de l'art. (L.)—Cette réponse d'Agnès montre la vérité de cette maxime de Chrysalde au premier acte:

La sotte à son devoir peut manquer d'ordinaire
Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire.

[1] La défiance ne vient qu'avec l'expérience, et une crédulité aveugle est presque toujours le fruit d'une ignorance absolue. Arnolphe apprend ici combien il s'est trompé en élevant Agnès comme il l'a fait; aussi se hâte-t-il de l'instruire d'une multitude de choses qu'il vouloit lui laisser ignorer.

ARNOLPHE.

La raison? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas! si plaisante et si douce[1].
J'admire quelle joie on goûte à tout cela;
Et je ne savois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, et ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant, le crime en soit ôté.

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

[1] *Plaisant* est pris ici dans une acception qui s'est perdue. On disoit autrefois d'une chose agréable, séduisante, voluptueuse, que c'étoit *chose plaisante*, *res voluptuosa*.

Ainsi advint que de toy feis départ
Et m'en allay passer tems quelque part
En un tournoy en région loingtaine,
Prenant congé de ton *plaisant* regard[*].

Cette ancienne acception s'est conservée dans le mot *déplaisant*, par lequel on entend qu'une chose ne plaît pas.

[*] GRINGORE, *Menus Propos de Mère sotte*; Paris, Gille Couteau, 1521.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez, nous deux [1]...

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNÈS.

Que, si cela se fait, je vous caresserai!

ARNOLPHE.

Hé! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés?

[1] Quelle précision! quelle naïveté! quelle imitation de la nature dans ce charmant dialogue! *nous deux*, qui exprime si bien la pensée d'Agnès, ranime l'espérance d'Arnolphe, et le public n'est pas fâché de voir durer ce quiproquo, qui flatte si doucement les passions des deux interlocuteurs.

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNÈS, *riant.*

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je desire.

AGNÈS.

Hélas! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNÈS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... Là n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt.
Et quant au monsieur là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce;
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement;

Et, lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnès? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las! il est si bien fait! C'est...

ARNOLPHE.

Ah! que de langage!

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNÈS.

Mais quoi! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.
Je suis maître, je parle; allez, obéissez[1].

[1] Jusqu'ici Arnolphe a été trompé par ses propres précautions. L'imbécillité d'Alain et de Georgette, l'inexpérience d'Agnès, ont concouru à faire réussir les entreprises d'Horace. Arnolphe doit l'arrêter dans ses poursuites: comment pourra-t-il y réussir? voilà ce qui soutiendra la curiosité jusqu'à la fin de la pièce.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille:
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur;
Et voilà de quoi sert un sage directeur [1].
Votre innocence, Agnès, avoit été surprise:
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction [2],

[1] Il y a quelques instants, Arnolphe étoit agité des plus vives inquiétudes; le voilà redevenu tranquille. Qui peut lui avoir rendu sa sécurité? S'est-il assuré de la tendresse d'Agnès? A-t-il sollicité son consentement pour leur mariage? C'est à quoi il n'a pas même songé. Fort de son expérience et de la simplicité de ceux qui l'entourent, il croit déja aux apparences, il se repose sur des précautions aussi folles qu'inutiles; at c'est au moment où Agnès vient de le tromper jusque sous ses yeux qu'il s'écrie:

Ainsi que je voudrai je tournerai cette ame;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.

Voilà comment sa confiance en lui-même, qui est un trait de vérité, devient une source de bon comique.

[2] Du vivant de Molière, on supprimoit huit vers de cette scène, en commençant par celui-ci: *Vous enfiliez tout droit*, etc. (B.)

Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes [1],
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous;
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée;
Mais, encore une fois, grace au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.

(*à Georgette et à Alain.*)

Un siége au frais ici. Vous, si jamais en rien [2]...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisoit accroire;
Mais...

[1] Les canons étoient un cercle d'étoffe large et souvent orné de dentelles, qu'on attachoit au-dessus du genou, et qui couvroit la moitié de la jambe. (B.)

[2] Le choix d'une place publique pour le lieu de la scène a déja occasioné plusieurs invraisemblances; celle du long sermon qu'Arnolphe va adresser à Agnès sur les devoirs du mariage, au milieu de la rue, est la plus choquante de toutes; mais ce sermon est d'un sérieux si plaisant, d'une tournure si originale, qu'il importe peu où il se fasse, pourvu qu'on l'entende. (L.)

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot; il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *assis.*

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage[1]:
Levez un peu la tête, et tournez le visage:

[1] « Don Pèdre se mit dans une chaise, fit tenir sa femme debout, « et lui dit ces paroles, ou d'autres encore plus impertinentes: Vous « êtes ma femme, dont j'espère que j'aurai sujet de louer Dieu, tant « que nous vivrons ensemble. Mettez-vous bien dans l'esprit ce que « je m'en vais vous dire, et l'observez exactement tant que vous « vivrez, et de peur d'offenser Dieu, et de peur de me déplaire. A « toutes ces paroles dorées, l'innocente Laure faisoit de grandes « révérences à propos ou non, et regardoit son mari entre deux « yeux, aussi timidement qu'un écolier nouveau fait un pédant im- « périeux. Savez-vous, continua don Pèdre, la vie que doivent me- « ner les personnes mariées? Je ne la sais pas, lui répondit Laure, « faisant une révérence plus basse que toutes les autres; mais ap- « prenez-la-moi, et je la retiendrai comme *Ave Maria;* et puis, autre « révérence. » (SCARRON.)

(*mettant le doigt sur son front.*)
Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée [1],
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise;
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyoit tous ces engagements,
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il veut vous faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connoître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais [2].

[1] *Heur* pour *bonheur*. *Heur*, dit La Bruyère, se plaçoit où *bonheur* ne pouvoit entrer; il a fait *heureux*, qui est si françois, et il a cessé de l'être. Si quelques poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. Molière est, je crois, le dernier qui ait fait usage de ce mot, que son exemple et les regrets de La Bruyère n'ont pu nous conserver.

[2] Arnolphe, en humiliant Agnès par la dureté de ce discours, oublie qu'Horace la charmoit tout-à-l'heure, en lui disant *les mots les plus gentils du monde*. C'est ainsi que l'auteur prépare d'une manière admirable la scène IV du cinquième acte, dans laquelle la jeune fille déclarera naïvement qu'elle a été frappée de ce contraste. Arnolphe paroîtra d'autant plus ridicule alors, que son caractère aura été mieux établi ici. Le comique de ce rôle ne résulte pas,

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage:
A d'austères devoirs le rang de femme engage;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance:
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;

comme les commentateurs l'out cru, de l'amour et de l'âge d'Arnolphe. Jamais l'amour seul n'a pu rendre ridicule un homme de quarante-deux ans, et c'est l'âge d'Arnolphe. Cette observation est si juste, que Molière nous a montré, dans l'Ariste de l'*École des maris*, un personnage beaucoup plus âgé, et cependant aimé de Léonor, qui lui dit, dans une effusion de tendresse:

Si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux;

tandis que Sganarelle, trompé par Isabelle, est un personnage fort ridicule, quoique âgé de vingt ans de moins qu'Ariste. Le comique du rôle d'Arnolphe ne résulte donc ni de son amour, ni de son âge; il naît tout naturellement du faux système qui l'égare, et qui le fait agir sans cesse contre ses plus chers intérêts. Préoccupé des précautions qu'il a prises, il croit sans examen qu'Agnès est aussi stupide qu'il le souhaite, et tous ses discours tendent à entretenir cette stupidité. C'est ainsi qu'en humiliant l'esprit de celle qu'il aime, en opprimant son cœur sous le poids d'une triste reconnoissance, il marche directement contre le but qu'il se propose. Il songe à inspirer de la crainte, du respect; il oublie d'inspirer de l'amour; il veut intimider l'esprit, et ne sait pas gagner le cœur. En un mot, l'opposition qui existe entre son véritable intérêt et l'intérêt de calcul et de système, fait tout le brillant, tout le comique de ce rôle, plein de verve et d'énergie. On sait que Le Kain disoit que le rôle d'Arnolphe devoit lui appartenir.

Et ce que le soldat, dans son devoir instruit [1],
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître [2].
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on vante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu;

[1] Tout ce discours est supérieurement écrit. Ceux qui ont dit que les vers de Molière étoient inférieurs à sa prose, ne se sont pas montrés justes appréciateurs de son génie. A commencer du *Cocu imaginaire*, ses vers peuvent être regardés comme un modèle de style comique. On a dit encore que Boileau préféroit la prose de Molière à ses vers, et l'on a oublié qu'il l'a loué comme grand poëte dans la satire qu'il lui a adressée.

[2] Charron, *de la Sagesse*, liv. III, ch. XII du *devoir des mariés*, dit : « Les devoirs de la femme sont de rendre honneur, révérence « et respect à son mari, comme à son maître et bon seigneur. » (B.)

Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes [1].
Ce que je vous dis là ne sont point des chansons;
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon;
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité [2],
Dont veuille vous garder la céleste bonté!
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant;
Et voici dans ma poche un écrit important,
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur: mais c'est quelque bonne ame;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.

[1] Molière a pris la peine de répondre lui-même, dans la *Critique de l'École des Femmes*, à ceux qui l'accusoient de tourner, dans ce discours, la religion en ridicule. « Pour le discours moral, « dit-il, que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais « dévôts, qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous « dites; et sans doute que les paroles d'enfer et de chaudières bouil- « lantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par « l'innocence de celle à qui il parle. » (Molière.)

[2] En écoutant ce discours, on rit également et de l'abus qu'Arnolphe fait de son esprit, et du peu d'effet qu'il produit. Dans ces deux scènes, Agnès ne prononce pas un mot; elle écoute, elle obéit, mais elle ne se laisse pas persuader.

(*Il se lève.*)

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

AVEC SON EXERCICE JOURNALIER [1].

PREMIÈRE MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire;
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

DEUXIÈME MAXIME.

Elle ne se doit parer

[1] Dans *l'Évangile des quenouilles*, petit livre du quinzième siècle, l'auteur représente plusieurs dames, *bonnes voisines et amies*, assemblées pour filer pendant six journées, et qui tiennent des propos joyeux sur toutes les matières. Dame Ysangrine commence la première journée par plusieurs maximes sur la conduite que les maris doivent tenir avec leurs femmes. Il est possible que ce livre ait inspiré à Molière l'idée des maximes du mariage. (Voyez les *Évangilles des Connoilles faicts à l'honneur et exaulsement des dames.*)

Qu'autant que peut desirer
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

TROISIÈME MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

QUATRIÈME MAXIME.

Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIÈME MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune ame :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame,
N'accommodent pas monsieur.

SIXIÈME MAXIME.

Il faut des présents des hommes

Qu'elle se défende bien;
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes:
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits:
En bonne politique on les doit interdire;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste;
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaie.

Selon les prudents cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux[1]
Est toujours celui qui paie[2].

ONZIÈME MAXIME....

ARNOLPHE.

Vous achèverez seule; et, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire:
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.
Rentrez; et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

[1] Donner un *cadeau* signifioit autrefois *donner une fête*, *donner un repas*. Ce mot conserva assez long-temps cette signification, puisque Bensserade, dans sa traduction d'Ovide, en rondeaux, publiée quatorze ans après *l'École des Femmes*, montre Lycus insensible aux *cadeaux* que ne cessoit de lui offrir la magicienne Circé. (Voyez sur ce mot *la Guerre civile des François sur la langue*, page 281.)

[2] L'auteur de *la Guerre comique** nous apprend que, du vivant même de Molière, on ne récitoit au théâtre que les maximes 1, 2, 3, 5, 6, et 10. Plus tard on réduisit ce nombre à quatre, et enfin l'on ne conserve plus aujourd'hui que la première et la sixième. Cailhava pense « qu'il seroit du devoir d'une bonne comédienne « de s'exercer à les rendre toutes, mais avec naïveté, pour mieux « en faire ressortir le piquant. » Sans doute rien n'est impossible au talent. Il semble cependant que, pour rendre supportable la lecture de ces dix maximes, il faudroit plus d'art et de finesse qu'on ne peut en supposer à Agnès. D'ailleurs on ne doit point oublier que le ton de ces maximes est toujours grave, et qu'elles ne sont là que pour faire ressortir d'une manière plaisante le ridicule d'une prudence que la force des choses même doit rendre inutile.

* *Guerre comique, ou Défense de l'École des Femmes*; Paris, 1664, p. 61.

SCÈNE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai je tournerai cette ame;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît[1].
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pèche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile;
Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête:
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir[2],
Et nos enseignements ne font là que blanchir;
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,

[1] Du temps de Molière on retranchoit les huit vers suivants, et les huit qui commencent par

De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir. (B.)

[2] *Gauchir*, c'est-à-dire aller à gauche. La Bruyère regrettoit ce mot. Rousseau l'a employé dans l'*Ode à la Postérité*.

Écartons, ont-ils dit, ce censeur intraitable,
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais *gauchir* contre la vérité.

Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut :
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune ;
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.
Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées [1] !
Et que... Mais le voici... Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

[1] Il y a dans ce monologue une connoissance profonde des dispositions que donne toujours à l'ame un travers d'esprit, lorsqu'il est joint à une forte passion. Arnolphe n'a pas prononcé une seule fois le nom d'amour, et cependant tout annonce qu'il est passionnément amoureux. Il chérit dans Agnès le résultat de son système, et sa préoccupation lui fait oublier qu'Horace est aimé. *Agnès n'a péché que par ignorance*, c'est *un morceau de cire entre ses mains*. C'est ainsi qu'il l'excuse, et que l'amour qu'il ne s'avoue pas encore le rend presque indulgent ; mais, pour que sa satisfaction soit complète, ne faut-il pas qu'il s'admire et se caresse un peu lui-même, qu'il médise des *femmes habiles*, et qu'il triomphe de l'indiscrétion de son rival ? Quelle gradation ! quelle vérité ! quelle profondeur ! C'est là le cœur humain tout entier.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre[1].
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé! mon dieu! n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies;
Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est un maudit usage; et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

[1] Dès la première scène du premier acte, Arnolphe a eu soin de nous apprendre qu'il avoit une autre maison :

Et comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir.

Cette double habitation est très bien motivée; elle explique même les fréquentes rencontres d'Arnolphe et d'Horace, mais elle ne justifie pas l'auteur d'avoir placé la scène sur une place publique. Au reste, comme le dit La Harpe, « ces légers défauts disparoissent « au milieu du bon comique, de la vraie gaieté dont cette pièce est « remplie. Situation, caractère, incident, dialogue, tout concourt « à ce grand objet de la comédie, d'instruire en divertissant. Il n'y « a point d'auteur qui fasse plus rire, et qui fasse plus penser : « quelle réunion plus heureuse et plus sûre! et si la vérité est par « elle-même triste et sévère, quel art charmant que celui qui la « rend si agréable! »

(*Il se couvre.*)

Mettons donc sans façon [1]. Hé bien! vos amourettes?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étois tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse [2].

[1] *Mettons donc sans façon*, pour *mettons donc notre chapeau* : locution elliptique qui n'est plus d'usage, et dont on trouve un second exemple dans la scène II du *Mariage forcé*.

[2] Arnolphe attend une confidence nouvelle qu'il espère bien devoir être aussi pénible à faire pour Horace, que douce à recevoir pour lui-même; et, dans la crainte que ce double sujet de joie ne lui échappe, il cajole Horace, il lui témoigne de l'intérêt, afin de vaincre la répugnance qu'il pourroit avoir à raconter sa déconvenue. Quelle variété, quelle justesse d'intentions dans tout ce rôle d'Arnolphe, disons mieux, dans tous les rôles de cette excellente comédie! (A.)—Molière abandonne ici la nouvelle de Scarron, ou, pour mieux dire, il vient à bout de la fondre avec la quatrième nuit de Straparole. Dans cette fable, le docteur Raymond, toujours averti par Nérin, comme Arnolphe l'est ici par Horace, ne peut cependant jamais surprendre ceux dont il connoit toutes les démarches. Un jour, dans son désespoir, il se décide à mettre le feu aux quatre coins de la chambre, espérant forcer Nérin à se montrer; mais sa femme, sous prétexte de sauver *les écritures et instruments de son mariage*, fait emporter une armoire dans laquelle son amant étoit caché. Enfin Nérin, comme Horace, finit par enlever sa maitresse à la barbe du pauvre mari, qui en meurt de déplaisir*. Ce conte plaisoit singulièrement à Molière, puisque, dans la *Critique de l'École des Femmes*, « il assure que la beauté de son sujet consiste dans cette confidence perpétuelle; » et ce qui lui paroit sur-tout plaisant, « c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui, « averti de tout par une innocente qui est sa maitresse, et par un

* *Les Facétieuses Nuits du seigneur Straparole*, tome I, page 324.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret[1].

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE.

Je ne sais; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à-peu-près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un « Retirez-vous, vous nous importunez, »
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

« étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui « arrive. » Assez long-temps après Molière, La Fontaine traita le même sujet sous le titre du *Maître en droit*.

[1] *Le commerce de nous*, pour *notre commerce*, est une locution peu élégante et peu correcte, que l'inversion seule a pu rendre supportable. (L. B.)

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, « Vous n'entrerez point, monsieur l'a défendu. »

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment! d'un grès?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela!
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile; et la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner [1].

HORACE.

Sans doute;

[1] Dans l'*École des Maris*, Sganarelle, en triomphant de son rival, éprouve un mouvement de pitié qui le rend fort comique:

Pauvre garçon! sa douleur est extrême;
Tenez, embrassez-moi; c'est un autre elle-même.

Le triomphe d'Arnolphe, au contraire, est froid, plein de malice et d'ironie; et l'on sent, à chaque parole qu'il prononce, qu'il n'accable son rival de tant de fausses marques d'intérêt, que pour mieux jouir de sa confusion. Il faut admirer l'adresse avec laquelle Molière prolonge le plaisir que prend Arnolphe à se faire raconter le malheur de son rival, et l'art supérieur avec lequel il va tout-à-l'heure dissiper ce contentement.

Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité [1].
Il le faut avouer, l'Amour est un grand maître:
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente [2].
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès:

[1] Rien de plus imprévu, et de plus dramatique que cette situation. Arnolphe étoit si heureux! et tout-à-coup le voilà agité d'une nouvelle inquiétude qui va croître sans cesse pendant le récit d'Horace. Remarquez que la longueur de ce récit n'a rien d'invraisemblable; on parle longuement de ce qu'on aime: l'auteur se saisit habilement de ce trait de caractère, et s'en fait un moyen d'irriter l'impatiente curiosité du public, et de prolonger le supplice d'Arnolphe.

[2] Ces vers sont charmants; mais je doute que Molière, qui ne fait jamais de dissertations, les eût placés dans ce récit, s'il n'avoit eu le double but d'exciter l'impatience d'Arnolphe, et de motiver le changement miraculeux que l'amour vient d'opérer dans l'esprit d'Agnès. Quelques années plus tard, La Fontaine a exprimé les mêmes pensées dans un de ses Contes: le rapprochement des

« Retirez-vous, mon ame aux visites renonce,
« Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse, »
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots, et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'Amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

deux morceaux peut offrir une étude intéressante : voici les vers de La Fontaine :

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons;
Par lui les sots deviennent des oracles;
Par lui les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien que l'on n'est plus le même :
Témoin Hercule, et témoin Polyphème,
Mangeur de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau :
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit d'un air forcé.*)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulois entrer par escalade;
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant, autant qu'on sauroit dire:
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente, et d'ingénuité,
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert;
Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par
« où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je desire-

« rois que vous sussiez; mais je ne sais comment faire « pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. « Comme je commence à connoître qu'on m'a tou- « jours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre « quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire « plus que je ne devrois. En vérité, je ne sais ce que « vous m'avez fait; mais je sens que je suis fâchée à « mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que « j'aurai toutes les peines du monde à me passer de « vous, et que je serois bien aise d'être à vous. Peut- « être qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin je ne « puis m'empêcher de le dire, et je voudrois que cela « se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que « tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il « ne les faut point écouter, et que tout ce que vous « me dites n'est que pour m'abuser; mais je vous as- « sure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, « et je suis si touchée de vos paroles, que je ne sau- « rois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi « franchement ce qui en est; car enfin, comme je « suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du « monde si vous me trompiez; et je pense que j'en « mourrois de déplaisir[1]. »

[1] Cette lettre est admirable; ce n'est autre chose que le premier instinct, le premier aperçu d'une ame neuve et sensible; et la manière dont elle parle de son ignorance fait voir que cette ignorance n'est chez elle qu'un défaut d'éducation, et nullement un défaut d'esprit, et que, si on ne lui a rien appris, on n'a pas pu du moins en faire une sotte. (L.)— On peut comparer cette lettre à celle d'Isabelle dans l'*École des Maris*. C'est presque la même situation; les deux jeunes filles veulent échapper au même danger: mais elles ont

ARNOLPHE, *à part.*

Hon! chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? rien. C'est que je tou

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable;
D'avoir, dans l'ignorance et la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté[1]?

chacune le langage de leur caractère. Agnès, élevée dans l'ignorance, laisse voir la crainte de mal dire ou de dire trop. Elle s'excuse, tandis qu'Isabelle, plus instruite, ne songe qu'à faire l'apologie de sa conduite. L'une a plus de hardiesse; l'autre, plus de timidité et de naïveté: toutes deux cependant ont le même but, et les nuances différentes de leur caractère cachent les mêmes pensées. Mais, dans l'intention du poëte, la lettre d'Agnès a un autre objet, c'est de faire tomber le bandeau qui aveugle Arnolphe: il commence à sentir qu'on ne peut tenir une fille dans l'ignorance des choses qu'elle doit savoir, et que la nature les lui fait deviner quand on ne les lui enseigne pas. Voilà sur-tout ce qui justifie le titre de la pièce, critiqué si injustement par tous les commentateurs. Molière a voulu montrer combien il est dangereux de laisser à la nature le soin d'instruire une femme, car rien ne la dirige alors; tandis que l'éducation, en éclairant son esprit, peut lui apprendre à défendre son cœur.

[1] Cette critique de la conduite d'Arnolphe est fort piquante; c'est un trait de lumière qui doit l'éclairer. Il y a beaucoup d'art, et sur-tout de vrai comique, à le faire détromper de ses erreurs par celui-là même qui doit en profiter.

L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment! si vite!

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès?
J'en use sans scrupule; et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille[1].
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain:
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen[2]?

[1] *A la pareille*, c'est-à-dire d'une façon pareille, à charge de revanche. (L. B.)

[2] Ce vers achève le tableau. Molière a poussé la situation aussi loin qu'elle pouvoit aller. Dans la comédie, il ne faut pas chercher des mots plaisants, mais trouver des situations plaisantes qui les inspirent.

ARNOLPHE.

Non vraiment; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente un esprit si présent!
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée[1].
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même:
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.

[1] Peinture naïve de la jalousie, des soupçons et des chagrins de Molière. On trouve même, dans une conversation qu'il eut avec Chapelle sur ses malheurs domestiques, toutes les plaintes qu'il semble avoir pris plaisir à revêtir ici des couleurs de la poésie. (Voyez les *Mémoires sur la vie de Molière*, p. 61.)

Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé!
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse;
Elle trahit mes soins, mes boutés, ma tendresse:
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! je crève, j'enrage,
Et je soufflèterois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrace;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens [1]!

[1] Il y a huit monologues dans cette pièce; c'est beaucoup. Cependant ils ne sont pas, comme dans les ouvrages des prédécesseurs de Molière, préparés seulement pour faire briller le débit d'un acteur: tous ressortent du caractère et de la position du personnage. Ce sont des miroirs fidèles qui nous montrent les modifications et les nuances successives d'une passion insensée. Dans le premier, Arnolphe exprime l'émotion d'une douloureuse surprise; dans le second, il cherche à calmer cette émotion pour mieux pénétrer un rival qu'il ne craint pas encore. Dans le troisième, il se montre abusé par la feinte docilité d'Agnès, et se félicite de nouveau de la sagesse de son système. Enfin, dans celui-ci ses yeux se dessillent, la vérité toute nue lui apparoît, et il la voit avec désespoir; car il sent que le cœur d'Agnès est capable d'aimer, et que ce n'est pas lui qu'elle aime. Et quelle verve comique dans ces quatre derniers vers:

Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrace;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens!

Ceci n'est pas seulement une épigramme piquante, c'est un trait plein de vérité et de profondeur. Pour annoncer la folle passion d'Arnolphe et les excès où il va se porter, l'auteur nous le montre envisageant presque de sang-froid ce qu'il regardoit naguère comme le plus grand des malheurs. Il n'est peut-être pas, dans toutes les pièces de Molière, de trait plus caractéristique que celui-là.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

ARNOLPHE.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillants transports, dont s'enflammoit mon cœur,
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contre elle;
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressants;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triste sort la disgrace s'achève[1].

[1] Molière a exprimé dans cette tirade toute la vivacité, tout l'emportement de l'amour qu'il éprouvoit lui-même: on sait que, dans le délire de sa passion, il alloit jusqu'à excuser le penchant de sa

Quoi! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance;
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,

femme pour la coquetterie: « Pour moi, disoit-il, je crois que les « gens qui n'ont point senti de semblables délicatesses n'ont jamais « aimé véritablement. Toutes les choses du monde ont du rapport « avec elle dans mon cœur: mon idée en est si fort occupée, que « je ne sais rien en son absence qui m'en puisse divertir. Quand je « la vois, une émotion et des transports qu'on peut sentir, mais « qu'on ne sauroit dire, m'ôtent l'usage de la réflexion. Je n'ai plus « d'yeux pour ses défants, il m'en reste seulement pour tout ce « qu'elle a d'aimable*. » Rien n'est plus frappant que ce rapport entre les sentiments de Molière et ceux d'Arnolphe. Tous deux sont justement parvenus à cette époque de la vie où une violente passion rend à l'ame les fougues du jeune âge, mais où celui qui s'y livre peut tomber dans les ridicules qui s'attachent à un vieillard amoureux. C'est par ce contraste qu'Arnolphe, dont tous les mouvements sont passionnés, ne laisse pas d'égayer et de faire rire les spectateurs: et qu'on ne croie pas que Molière ait ignoré le ridicule de sa position: on voit dans sa *Vie* que sa plus douloureuse réflexion étoit « qu'étant parvenu à se former la réputation d'un « homme de bon esprit, on eût à lui reprocher que son ménage « n'en fût pas mieux conduit..... Je n'ai pas pensé que j'étois trop « austère pour une société domestique, et je sens que dans la po- « sition où est ma femme, elle seroit cent fois plus malheureuse « que je ne le suis, si elle s'assujettissoit à mes manières*. » Il est aisé de voir, par des plaintes si raisonnables, que Molière avoit puisé toute la morale de sa pièce dans le sentiment profond de sa propre misère: les ridicules d'Arnolphe, sa jalousie, son égoïsme, disent à toutes les femmes: N'épousez pas un homme dont les goûts ne seroient pas de votre âge! Le titre de la pièce est donc l'expression du sentiment le plus exquis des convenances naturelles.

* Mémoires sur la vie de Molière, page 65.

Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi!
Non, parbleu! non, parbleu! Petit sot, mon ami,
Vous avez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point [1].

SCÈNE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah! le voilà! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, *se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire.*

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

[1] Arnolphe est désabusé de son système: il ne doit plus compter sur l'ignorance d'Agnès, et cependant il persiste à en faire sa femme. Quel chemin il a fait depuis le premier acte où il vouloit absolument

Épouser une sotte, pour n'être pas sot!

Telle est la bizarrerie du cœur humain. Arnolphe n'a cessé de montrer son éloignement pour ce qu'il nomme *une spirituelle*: et cependant plus Agnès lui montrera de l'esprit, plus il l'aimera.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien! il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le douaire se régle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a [1]; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

[1] Cela signifie que si une femme apporte soixante mille livres de dot, elle doit avoir vingt mille livres de douaire. (L. B.)

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si...

(*Il aperçoit le notaire.*)

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble[1].
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger;
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle[2],
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coutumier, selon les différents vouloirs;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? Personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on y renonce exprès?

[1] On appelle *préciput* ce que la femme a droit de prendre dans la communauté avant le partage de tout ce qui en a été le produit. (L. B.)

[2] Le douaire préfix est celui que chaque conjoint assigne à sa volonté. Le douaire coutumier est celui qui est ordonné et établi par la coutume. (L. B.)

Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour?...

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE, *seul.*

Je pense qu'il en tient; et je crois penser bien [1].

[1] Cette scène est une imitation des quiproquo dont les pièces italiennes offrent de nombreux exemples. Si l'on examine le discours d'Arnolphe, on verra que rien n'y est forcé, et qu'il ressort naturellement de sa situation. Cependant, comme Arnolphe répond toujours directement au notaire qu'il n'entend pas, il faut bien convenir que la scène choque un peu les vraisemblances. Les critiques du temps, et entre autres l'auteur de la *Zélinde*, relevèrent cette faute avec d'autant plus d'empressement que la scène est charmante, et que c'est une de celles qui eurent le plus de succès dans la nouveauté. Au reste, comme le plus grand des fâcheux pour Arnolphe, dans la situation où il se trouve, doit être le notaire qu'il a mandé pour son contrat de mariage, cette scène

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE, *allant au-devant d'Alain et de Georgette.*

M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître;
Mais allez de ma part lui dire de ce pas,
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

n'est pas, comme on l'a dit, faite seulement pour occuper le théâtre, mais elle concourt merveilleusement à l'humiliation d'Arnolphe.

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître!
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt[1].
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh vraiment!...

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement: Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur!

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

(*à Georgette.*)
Bon. Georgette, ma mignonne,

[1] Arnolphe, qui est un homme d'esprit et d'expérience, cherche à tirer parti de la simplicité de ses serviteurs, en remuant ce grand levier des actions humaines, l'intérêt personnel. On ne pouvoit donner à cette idée une tournure plus comique, et qui entrât mieux dans le caractère d'Alain et de Georgette.

Tu me parois si douce et si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(*à Alain.*)

Bon. Quel mal trouves-tu

Dans un dessein honnête et tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

(*à Georgette.*)

Fort bien. Ma mort est sûre,

Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

(*à Alain.*)

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire:
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
(*Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.*)
Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE, *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN, *le poussant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE, *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre[1].

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point:

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire[2].

[1] Molière doit l'idée de cette scène à une pièce italienne intitulée *Pantalon jaloux*. Pantalon veut interdire l'entrée de la maison au docteur; il ordonne à ses domestiques de lui fermer la porte au nez quand il viendra, et, s'il résiste, de lui donner des coups de bâton. Ensuite, pour exercer ses gens à bien faire, il suppose qu'il est le docteur. A ce titre, il est successivement repoussé, battu, s'écrie que cela va bien, et sort content. (C.)

[2] Remarquez que c'est toujours Arnolphe qui emploie la finesse,

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je; rentrez, puisque je le desire;
Je vous laisse l'argent. Allez: je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et sur-tout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour[1].

la ruse, le mensonge. Rien n'est plus singulier que la contexture de cette pièce. Arnolphe n'a autour de lui que des cœurs sincères, que des serviteurs fidèles; son rival lui donne avis de tout, sa maitresse ne lui déguise rien, et cependant tout est inutile; car plus il est éclairé, plus il est malheureux; et la vérité, qui fait son supplice, doit seule punir sa folie.

[1] Ces détails sont empruntés à Scarron, qui peint ainsi une femme d'intrigue: « Sa principale profession étoit d'être concilia-« trice des volontés, possédant éminemment toutes les conditions « requises à celles qui veulent s'en acquitter, comme d'être perru-« quière, revendeuse, distillatrice, d'avoir quantité de secrets pour « l'embellissement du corps humain, etc. » — Un commentateur dit que cette scène *de pure bouffonnerie est inutile*. Il se trompe: cette scène n'est point de pure bouffonnerie, elle est de caractère: Arnolphe raisonne bien d'après son système; il est en situation, il dit ce qu'il doit dire: la scène est donc utile.

Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer [1].
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès [2],
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;

[1] Molière indique ici lui-même le défaut le plus sensible de sa pièce. Faire rencontrer ainsi Horace et Arnolphe, à point nommé, cinq fois de suite, c'est trop montrer le besoin qu'on en a pour les confidences qui font marcher la pièce. (L.)

[2] Le reproche qu'on faisoit à Molière, et qui paroîtroit le mieux fondé, c'est que toute son intrigue ne comportant que les récits d'Horace à Arnolphe, et d'Agnès à M. de La Souche, elle étoit vide d'action. (B.) — Mais, premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits: on y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène; et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment à la personne intéressée, qui par-là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'elle peut pour se parer du malheur qu'elle craint. (Molière, *Critique de l'École des Femmes*, scène VII.)

Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire [1],
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu [2]
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après cent tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère [3],
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,

[1] *Être en accessoire*, suivant Nicot, signifie *être en danger*. Marot s'en est servi dans le sens de *désordre* : il dit, en parlant des ennemis,

Que la pique on manie
Pour les choquer et mettre *en accessoire* [*].

Molière est le dernier de nos auteurs classiques qui ait employé ce mot.

[2] *Becque cornu* est une imitation du mot italien *beccò*, qui signifie *bouc*. (B.) — Les vieux conteurs emploient quelquefois ces deux mots réunis dans le sens de *cornard*. (A.)

[3] *Mais*, du latin *magis*, plus, davantage : vieux mot dont on se sert encore dans quelques provinces : *je n'en puis mais*; *je l'aime mais que toi*. (MÉN.) — Molière s'est encore servi de ce mot dans la grande scène du cinquième acte.

[*] Œuvres de Marot, tome I, page 229, édition de 1700.

Est sorti de la chambre, et moi, de mon étui[1].
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage;
C'étoit trop hasarder; mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connoître;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami je veux bien vous l'apprendre.
L'alégresse du cœur s'augmente à la répandre;
Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires[2].

[1] Tout ce récit est imité de Straparole. Voici le passage : « Le « jour ensuivant, ainsi que Nérin s'en alloit aux champs, il vint, « par fortune, à rencontrer maître Raymond, et lui dit, en le sa« luant : Bonjour, maître Raymond; je veux vous raconter une « chose qui vous plaira grandement. Et quoy? répondit maître Ray« mond. J'ai échappé, dit Nérin, le plus extrême danger que fit « jamais homme vivant. Je m'en allay au logis de la dame que vous « sçavez; et ainsi que j'étois en propos amoureux avec elle, le mary « survint, lequel, après avoir cherché et tracassé par toute la maison, « a mis le feu aux quatre coins de la chambre, et a brûlé tout ce « qui étoit là-dedans. Et vous, dit maître Raymond, où étiez-vous « cependant? J'étois caché, dit Nérin, dedans une garde-robe, que « la dame fit jeter hors du foyer. Maître Raymond, entendant ces « propos, et cognoissant que ce qu'il disoit étoit vrai, tomba quasi « mort en terre; mais il ne s'osoit descouvrir, à cause qu'il desiroit « les trouver sur le fait. » (STRAPAROLE, quatrième nuit, fable IV, pag. 324, 325.)

[2] On s'étonne de la prodigieuse imagination de l'auteur, et de

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Quoi! l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer!
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence!
Et je serai la dupe, en ma maturité[1],
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé!
En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents[2]

l'art avec lequel il reproduit les mêmes moyens sous une forme toujours nouvelle. Les commentateurs ont cherché à établir quelques points de comparaison entre l'Intrigue de cette pièce et *l'École des Maris*. Mais dans *l'École des Maris* Isabelle et Valère travaillent tous deux à tromper Sganarelle : ici, au contraire, Agnès a seule tout l'honneur des divers stratagèmes qui désespèrent Arnolphe; car, au lieu de seconder celle qu'il aime, Horace trahit continuellement les ruses que lui inspire l'amour. C'étoit une idée singulière et hardie que de placer tous les fils de l'intrigue entre les mains d'une jeune fille élevée dans une ignorance complète; et, pour se rendre compte des difficultés d'une pareille entreprise, il faudroit ne pas connoître la pièce, et se donner le problème à résoudre.

[1] Du vivant de Molière, on supprimoit encore vingt vers de ce monologue, depuis *et je serai la dupe*, etc. (B.) — Les monologues sont nombreux dans cette pièce; mais ils peignent si bien et d'une manière si comique toutes les nuances de la passion d'Arnolphe, qu'on ne peut même approuver les suppressions consenties par Molière.

[2] On retrouve encore dans cette partie du monologue l'histoire

Qui font dans le malheur tomber les plus prudents;
Des disgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts;
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il étoit arrêté
Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
Pour me trouver après dans la même disgrace!
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste;
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

des chagrins domestiques de Molière. Comme Arnolphe, il perdit auprès d'une jeune fille le fruit de son expérience, de ses soins, et de sa philosophie. (Voyez les *Mémoires sur la vie de Molière*.)

SCÈNE VIII.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE[1].

Hé bien! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE.

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
Seroit-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?

[1] L'inutilité du personnage de Chrysalde dans l'action; la remarque que la pièce se passe toute en récit; les explications sur ce *le* (qui sont dans les commentateurs une fante plus grande que celle qu'ils veulent reprendre), toutes ces critiques furent faites dans le temps, et se trouvent dans la *Zélinde*, *la Guerre comique*, *le Portrait du Peintre*, et *le Panégyrique de l'École des Femmes*. Ce sont également les auteurs de ces pièces qui ont pour la première fois indiqué les sources où Molière avoit puisé l'idée de *l'École des Femmes*, telles que Cervantes, Scarron, Straparole, Rabelais, etc.

Je le jurerois presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSALDE.

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant, et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache,
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose:
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,

N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ees sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants,
En font par-tout l'éloge, et prônent leurs talents,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties [1],
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galants,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents,
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par eet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté [2].

[1] *Cadeau* signifioit autrefois *fête*, *repas*. (Voyez la note de l'acte III, scène II.)

[2] Quoi! c'est peu de chose, ce n'est rien de perdre le cœur de sa femme, et de ne pas être le père de ses enfants? Quel est le galant homme qui puisse *se* faire d'un pareil malheur une douce image! Quoi! tout le mal de la violation conjugale n'est que dans

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remerciement à votre seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE.

Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme:
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et, d'une ame réduite,

la façon de prendre la chose! Quel peut être le bon côté d'un crime qui désorganise la famille, qui la déshonore, qui détruit les plus douces affections sociales, et empoisonne tout le bonheur domestique? Le plaisir que donnent les meilleures comédies est beaucoup trop cher, si, pour l'acheter, il faut s'exposer à tout le mal que peut produire cette pernicieuse morale. Au reste, le mal est fait, et *l'École des Femmes* est aujourd'hui fort innocente. (G.) — Cette diatribe porte entièrement à faux. L'infidélité est un malheur : qui le savoit mieux que l'auteur de *l'École des Femmes?* Mais ce malheur est d'autant plus grand, qu'on lui donne plus d'éclat. Molière n'amoindrit pas le crime, il conseille seulement de ne pas y ajouter le ridicule; il veut diminuer le mal en ôtant le scandale; et c'est ici, non une leçon de morale, mais, ce qui étoit plus à sa place, une école de bienséance. En un mot, tout ce que dit Geoffroi est vrai, mais ne doit pas s'adresser à Molière, dont l'unique but étoit de montrer la singularité d'un préjugé qui, en plaçant le déshonneur dans une chose indépendante de notre volonté, fait rejaillir la honte d'une femme sur toute une famille. Si la scène n'est pas aussi morale qu'on pourroit le desirer, c'est la faute de la société, et non celle de Molière. Au reste, il semble que l'auteur ait prévu les objections de ses critiques; car il les met dans la bouche d'Arnolphe; ce qui donne lieu à Chrysalde d'expliquer sa pensée, comme nous l'avons fait nous-mêmes. (Voyez cinq vers plus bas.)

Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE.

Vous pensez vous moquer; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses [1],
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,

[1] Chrysalde, pour pousser Arnolphe à bout, et pour se moquer de lui, soutient une opinion singulière. Avant lui Rabelais et Brantôme s'étoient permis cette plaisanterie hasardée, mais qui devient très dramatique dans la situation d'Arnolphe et de Chrysalde. « Il « n'est pas, dit Rabelais, coqu qui veult; si tu es coqu, *ergo* ta « femme sera belle; *ergo* tu seras bien traité d'elle; *ergo* tu auras « des amis beaucoup; *ergo* tu seras sauvé. » Brantôme développe cette pensée : « Quand une femme, dit-il, est un peu galante, elle « se rend plus aisée, plus subjecte, plus docile, craintive, et de « plus douce et agréable humeur, plus humble et plus prompte à « faire tout ce que le mari veut, et lui condescend en tout, comme « j'en ai vu plusieurs, telles qui n'osent gronder, ni crier, ni faire « des caricatures, de peur que leurs maris ne les menacent de leurs « fautes; bref, elles font ce que leurs maris veuillent. » (P.) — Juvénal, dans sa fameuse satire; Boileau, dans la satire X, et La Fontaine, dans *Belphégor*, se sont aussi récriés contre *ces dragons de vertu qui se retranchent toujours sur leurs sages prouesses.*

Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE.

Mon dieu! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus[1].

ARNOLPHE.

Moi, je serois cocu?

CHRYSALDE.

Vous voilà bien malade!
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens, et de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune;

[1] Ce dernier trait est comme le résumé de tout ce qui vient d'être dit. Quoique cette scène refroidisse un peu l'action, on l'écoute avec d'autant plus de plaisir, qu'elle sert à développer le caractère d'Arnolphe, et qu'on sent le besoin de connoître sa pensée après tant d'événements qui peuvent l'avoir changée. Le résultat de cet examen est qu'Arnolphe n'a rien appris de l'expérience. C'est toujours un sot que son esprit a trompé.

Mais cette raillerie, en un mot, m'importune;
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSALDE.

Vous êtes en courroux!
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

(*Il court heurter à sa porte.*)

SCÈNE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit)
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,

Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière:
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, monsieur, tout est à nous:
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoique aux yeux elle n'est pas si forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc; et sur-tout gardez de babiller[1].

(*seul.*)

Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

[1] Arnolphe se félicite sans cesse de ses précautions qui le trompent toujours. Personne n'a mieux su que Molière combien l'homme est attaché à ses foiblesses, et combien il peut être dupe sans être corrigé. Il n'y a dans ce quatrième acte que la scène VI qui fasse marcher l'action; celle du notaire, quoique très comique, lorsqu'elle est bien jouée, n'est qu'un simple jeu de théâtre. On en peut dire autant de celle d'Alain et Georgette, qui a cependant l'avantage d'ajouter quelque chose au ridicule d'Arnolphe. Enfin la discussion d'Arnolphe et de Chrysalde rappelle trop une discussion semblable du premier acte. L'auteur a manqué de matière; il y a suppléé par des scènes épisodiques, pour se ménager un cinquième acte, qui, sauf le dénouement, est un des plus beaux qui soit au théâtre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Traîtres! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer,
L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît choir la tempête.
Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.

(*seul.*)

Le jour s'en va paroître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! que deviendrai-je? et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire?

SCÈNE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, *à part.*

Il faut que j'aille un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Eût-on jamais prévu...

(*heurté par Horace, qu'il ne reconnoît pas.*)

Qui va là, s'il vous plaît?

HORACE.

C'est vous, seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous?...

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin[1]!

ARNOLPHE.

Quelle confusion!

Est-ce un enchantement? est-ce une illusion?

[1] Comment la rencontre d'Arnolphe à une pareille heure de la nuit n'éveille-t-elle pas les soupçons d'Horace? Après ce qui vient de lui arriver, il devroit être moins confiant; il devroit sur-tout s'étonner de voir Arnolphe se tenir jour et nuit en sentinelle sur cette place. Il est vrai qu'Horace se trouve dans une situation qui ne lui laisse guère le temps de la réflexion. C'est une excuse; mais il en est une meilleure encore, c'est que l'intérêt de la scène en efface l'invraisemblance.

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine;
Et je bénis du ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi [1],
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit su donner;
Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas;
Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,
Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups;
Et, comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.

[1] Ce coup de théâtre est merveilleux, il enchérit sur tout ce qu'on a vu. Mais le génie de Molière n'est pas encore épuisé, et avant la fin de ce récit il relèvera Arnolphe aussi facilement qu'il vient de l'accabler. On ne sauroit trop remarquer l'art avec lequel Molière, dans cette scène, agite et tranquillise l'esprit de ce personnage; il le fait passer sans cesse de la crainte à l'espérance, du contentement à la peine, et cela sans blesser jamais les vraisemblances, et sur-tout sans cesser d'être comique. Tout le récit d'Horace est plein de chaleur et d'élégance. L'auteur nous a tellement identifié au sujet, que l'illusion est complète: on croit voir ce qu'il peint.

J'entendois tout leur bruit dans le profond silence:
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence;
Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.
Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi;
Et, comme je songeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue
Avec empressement est devers moi venue:
Car les discours qu'entre eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille étoient d'abord venus;
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée;
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je enfin? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée;
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée:
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort[1].

[1] Ces huit vers renferment tout ce qu'Horace pouvoit dire de plus naturel et de plus satisfaisant à la suite de son récit. En même

Je prévois là-dessus l'emportement d'un père ;
Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie, enfin, il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle ;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;
Et, comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très volontiers, vous dis-je ; et je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.

temps qu'ils donnent une idée juste des dangers où la folle conduite d'Arnolphe pouvoit précipiter Agnès, ils rassurent le spectateur sur le sort de cette jeune fille, à laquelle il s'intéresse, en lui faisant connoitre les intentions pures de son amant, qui pouvoit n'être qu'un vil séducteur. Dans *l'École des Maris*, Isabelle, qui est moins ignorante qu'Agnès, fait ses conditions avec Valère, avant de se livrer à lui ; ici, il falloit que tout vînt de l'honnêteté d'Horace lui-même. (A.)

Je rends graces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés:
Mais vous êtes du monde; et, dans votre sagesse,
Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain.

ARNOLPHE, *seul.*

Ah! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice!
(*Il s'enveloppe le nez de son manteau.*)

SCÈNE III.

AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HORACE, *à Agnès.*

Ne soyez point en peine où je vais vous mener;

C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce seroit tout détruire:
Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.
(*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnoisse.*)

AGNÈS, *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence, on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas! s'il étoit vrai, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi! vous pourriez douter de mon amour extrême!

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime [1].

[1] Voilà donc Arnolphe obligé d'écouter patiemment les tendres déclarations d'Agnès et d'Horace. Il falloit un art singulier pour mettre en action, sous les yeux de ce jaloux, tout ce qu'il avoit le plus redouté. Remarquez sur-tout combien la grace touchante du dialogue ajoute à la force comique de la situation; et cependant cette situation n'est pour l'auteur qu'un moyen de préparer la scène suivante: il excite l'impatience pour accroître l'intérêt, et il fait éprouver à ses spectateurs toutes les passions qui troublent ses personnages.

(*Arnolphe la tire.*)

Ah! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux;
Et le parfait ami de qui la main vous presse
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que...

HORACE.

N'appréhendez rien:
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...

(*à Arnolphe qui la tire encore.*)

Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc?

HORACE.

Bientôt, assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE, *en s'en allant.*

Grace au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence;
Et je puis maintenant dormir en assurance [1].

[1] Phrase d'un usage vulgaire, par laquelle on exprime l'état d'une sécurité parfaite. Il est sur-tout utile de faire remarquer ces

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *caché dans son manteau, et déguisant sa voix.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
(*se faisant connoître.*)
Me connoissez-vous?

AGNÈS.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
(*Agnès regarde si elle ne verra point Horace.*)
N'appelez point des yeux le galant à votre aide [1];

tournures proverbiales; car, ici par exemple, un traducteur étranger pourroit s'y tromper, et croire qu'Horace ne quitte Agnès que pour aller dormir; ce qui feroit un étrange contre-sens. — Cette première scène excite dans l'esprit des spectateurs autant de curiosité que de crainte; c'est une de ces péripéties, un de ces coups de fortune dont l'effet est certain lorsqu'ils sont heureusement amenés.

[1] Ce coup de théâtre accroît l'intérêt, en jetant Agnès dans une double perplexité : elle se retrouve entre les mains de son tyran, et c'est Horace qui vient de l'y mettre. Quel trouble doit être le sien! Cependant elle ne conçoit aucun soupçon, et ses regards cherchent

Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah! ah! si jeune encor, vous jouez de ces tours!
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!
Tudieu! comme avec lui votre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous [1]?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet!

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

encore son amant. Voilà bien le caractère de l'innocence: aucun trait n'échappe au génie de Molière.

[1] Voilà le fruit de cette ignorance dans laquelle Arnolphe a voulu élever Agnès. *Elle n'entend point de mal à tout ce qu'elle a fait.* Ainsi les précautions d'Arnolphe n'ont servi qu'à assurer son malheur, parceque ces précautions étoient la suite d'un système ridicule. Molière met ici en action cette pensée de Chrysalde au premier acte, *que la stupide* peut manquer à son devoir

Sans en avoir envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infame?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme:
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre;
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des desirs [1].

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?

[1] Arnolphe, aveuglé par sa passion, n'a jamais pensé qu'il fût *trop austère pour une société domestique;* et c'est Agnès qui lui apprend que pour être heureux dans le mariage il faut des goûts semblables. Tout ce qu'elle dit est vrai, et peint la naïveté de son caractère; elle accable Arnolphe, qui voit en même temps son système renversé et son bonheur détruit.

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Hélas!

Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause;
Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose [1].

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne saviez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNÈS.

Moi? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui!
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNÈS.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non!

[1] Il est impossible de s'exprimer avec plus de vérité, plus de naïveté, plus de simplicité: c'est la nature éclairée par le sentiment. Agnès voit ce qui lui convient, mais elle ne cherche à tromper personne; sa franchise même sert à confondre le pauvre Arnolphe, et à lui montrer ce que Molière disoit de sa propre femme, *qu'une jeune innocente a cent fois plus de raison que lui.*

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

AGNÈS.

Mon dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer:
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer!
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine[1].

ARNOLPHE, *à part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!
Peste! une précieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

(*à Agnès.*)

Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

[1] Quel dialogue! et quelle naïveté de langage unie à la plus grande force de raison! Il n'y avoit avant Molière aucun exemple de ce comique-là. Celui qui dit, *pourquoi ne pas m'aimer?* c'est celui-là qui est un sot, malgré son âge et son expérience; et celle qui répond, *que ne vous êtes-vous fait aimer?* dit ce qu'il y a de mieux à dire. Toute la philosophie du monde ne trouveroit rien de meilleur, et ne pourroit que commenter ce que l'instinct d'une enfant de seize ans a deviné. (L.)

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double[1].

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
(*haut.*)
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS.

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête[2]?
Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose?

AGNÈS.

Sans doute.
C'est de lui que je sais ce que je puis savoir;

[1] Pièce de monnoie qui valoit deux deniers.

[2] Quelle leçon elle donne à celui qui l'a si mal élevée, et qui lui reproche les soins qu'il a pris de son enfance! On voit qu'en dépit d'Arnolphe elle n'est pas aussi *béte* qu'il l'auroit voulu, et chaque réplique de cette enfant, qui ne sait rien, le confond, et lui ferme la bouche par la seule force de la vérité. (L.)

Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE, *à part.*

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur ame fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle: et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
(*à Agnès.*)
Hé bien! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse[1];

[1] Quel singulier spectacle que celui d'Arnolphe, joué, moqué, outragé, s'adoucissant pour ramener Agnès au moment où elle vient de l'abreuver d'amertume! On s'étonne de le voir séduit par les qualités mêmes dont il a voulu la priver; sentant sa foiblesse, et ne pouvant y résister; voulant enfin accorder à une jeune fille et les plaisirs et la liberté qui selon lui perdent les femmes, et se rendant toujours plus ridicule à mesure qu'il se rend plus facile. Il seroit impossible de trouver un tableau plus vrai de l'aveuglement

Considère par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire :
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai [1];
Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.

et du délire de la passion. Aussi Molière s'est-il peint ici d'après nature; c'est une scène de son ménage qu'il a mise sur le théâtre, et il suffit, pour le prouver, de citer ce passage d'une confidence qu'il adressoit à Chapelle : « J'eus le chagrin de voir qu'une per- « sonne sans beauté, qui doit le peu d'esprit qu'on lui trouve à « l'éducation que je lui ai donnée, détruisoit en un moment toute « ma philosophie. Sa présence me fit oublier mes résolutions, et « les premières paroles qu'elle me dit pour sa défense me laissèrent « si convaincu que mes soupçons étoient mal fondés, que je lui de- « mandai pardon d'avoir été crédule. »

[1] Ce mot bouchonner vient de bouchon, diminutif de bouche, mignardise dont on se sert quelquefois en caressant un enfant. Molière a déja employé ce mot dans *l'École des Maris*, scène XIV, Acte II, *Mon petit nez, pauvre petit bouchon*. (B.)

(*bas, à part.*)
Jusqu'où la passion peut-elle faire aller[1]!
(*haut.*)
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler:
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme[2].

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame,
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville[3].

[1] Ce vers est une suffisante apologie du transport amoureux d'Arnolphe. Mais Molière a daigné répondre lui-même à ceux qui accusoient cette scène d'exagération. « Je voudrois bien savoir, « disoit-il, si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les hon- « nêtes gens mêmes, et les plus sérieux, en pareille occasion, ne « font pas des choses.... » Cette réticence ne nous permet pas de rien ajouter; car elle est de Molière, et elle laisse deviner tout ce qu'il est impossible d'écrire.

[2] Tout le monde éclate de rire à la vue d'une pareille folie. Mais ce n'est pas tout; la réflexion vous dit un moment après: Voilà pourtant à quel excès de délire et d'avilissement on peut se porter, quand on est assez foible pour aimer dans un âge où il faut laisser l'amour aux jeunes gens. La leçon est importante; elle pourroit fournir un beau chapitre de morale; mais auroit-il l'effet de la scène de Molière. (L.)

[3] Cette scène est la plus belle de *l'École des Femmes*. « Voulez-

Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout;
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

SCÈNE V

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN.

Je ne sais ce que c'est, monsieur, mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

« vous savoir, dit un auteur contemporain, pourquoi Molière dé-« peint si naturellement les jaloux? C'est qu'il est du nombre : ce « n'est pas que je ne doive dire, pour lui rendre justice, qu'il ne « témoigne pas sa jalousie hors du théâtre; il a trop de prudence, « et ne voudroit pas s'exposer à la raillerie *. » On voit par ce passage que du temps de Molière tout le monde le reconnoissoit dans ses ouvrages. En effet, *l'École des Femmes* le montre tout entier: d'abord comme homme de lettres, au milieu de ses livres, traçant le plan de sa pièce, et cherchant des inspirations dans Cervantes, Rabelais, Brantôme, Straparole, Scarron, Regnier, etc.; ensuite comme observateur de la société et de ses bienséances. Chrysalde ne fait que développer les sages règles de conduite que Molière, malheureux dans son ménage, s'étoit imposées à lui-même. Enfin avec quelle profondeur, quelle vérité de sentiment ne retrace-t-il pas dans Arnolphe le malheureux travers d'un homme qui a toute sa vie observé les foiblesses humaines, qui s'en est raillé, qui en a tracé de plaisants portraits, et qui, malgré toute son expérience, tombe dans le premier piège que lui tend son propre cœur! Il est impossible de ne pas reconnoître Molière dans ce tableau. Mais ce n'est là que l'homme de la société; il nous reste à observer l'homme

* De Visé, *Nouvelle nouvelle*, tome III, page 335.

(*à part.*)

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
(*à Alain.*)
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et sur-tout gardez-vous de la quitter des yeux.
(*seul.*)
Peut-être que son ame, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

de génie : celui-là, supérieur à ses propres passions, ne perd pas un moment de vue le but moral de son ouvrage. En effet, quelle leçon donne cet Arnolphe, qui, malgré son esprit, sa prévoyance, sa philosophie, se laisse égarer par une passion qui le couvre de ridicule, et tombe enfin, comme Molière lui-même, dans le malheur qu'il a le plus observé, le plus raillé, et le plus redouté*! mais aussi quelle délicatesse exquise de sentiments dans celui qui, en traçant le rôle d'Agnès, semble ne songer qu'à justifier, à embellir celle qui jetoit tant d'amertume sur sa vie! On sent qu'en écrivant il se rappelle la Béjart, qu'il excuse ses fautes, qu'il la plaint, qu'il n'accuse que lui, qu'il ne veut faire rire qu'à ses dépens**. Ce sentiment exquis de tendresse, d'indulgence, et d'amour, est un trait si naturel du caractère de ce grand homme, qu'il peut servir à le faire reconnoitre dans ses ouvrages.

* Histoire des intrigues de Molière et de celles de sa femme, page 37.
** Idem, page 38.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE.

Ah! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais[1];
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près:
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups:
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir:
Et d'abord, sans vouloir plus long-temps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir;

[1] C'est-à-dire a profité de la fraîcheur de la nuit. Cette locution manque de clarté.

Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir!
Écoutez les raisons que je vous puis fournir[1].

[1] Le reproche qu'on faisoit à Molière, et qui paroissoit le mieux fondé, c'est que toute son intrigue ne comportant que les récits d'Horace à Arnolphe, et d'Agnès à M. de La Souche, elle étoit vide d'action. Mais si ces récits, toujours intéressants de part et d'autre, occupoient toujours le spectateur, et le conduisoient au dénouement avec le plaisir le plus vif, que pouvoit faire de plus ce qu'on appelle action? Le développement successif du caractère original et naïf d'Agnès; la confiance légère, mais aimable, d'Horace; les étonnements d'Arnolphe, toujours averti, et ses efforts toujours vains pour se conserver sa proie, qui lui échappe enfin dans une catastrophe dont les incidents sont suffisamment ménagés et prévus; tout cela n'équivaut-il pas au mouvement théâtral le plus vif? L'étonnante rapidité des quatre premiers actes de la tragédie d'*Horace* a-t-elle un autre fondement que des récits? (B.)

SCÈNE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

(*Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre, et parlent bas ensemble.*)

ENRIQUE, *à Chrysalde.*

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pu rester.
Il vous touche de près; et, sans votre suffrage,
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi [1].

[1] Le besoin d'un dénouement se fait trop sentir par l'arrivée des deux vieillards, qui viennent uniquement pour faire un mariage. On a beau abréger au théâtre le long roman qu'ils racontent en dialogue pour expliquer leur aventure, j'ai toujours vu qu'on n'écoutoit même pas le peu qu'on en dit, parceque l'on est d'accord avec

CHRYSALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, *à part, à Horace.*

Oui, je vais vous servir de la bonne façon.

HORACE, *à part, à Arnolphe.*

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE, *à Horace.*

N'ayez aucun soupçon.

(*Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.*)

ORONTE, *à Arnolphe.*

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande alégresse!

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,
Je sais ce qui vous mène.

l'auteur pour ôter Agnès des mains d'Arnolphe, n'importe comment, et la donner au jeune homme qu'elle aime. On a reproché à Molière quelques dénouements semblables : c'est un défant, sans doute, et il faut tâcher de l'éviter; mais je crois cette partie bien moins importante dans la comédie que dans la tragédie. Comme dans la comédie il ne s'agit ordinairement que d'un mariage en dernier résultat, divertissez pendant cinq actes et amenez le mariage comme il vous plaira, le spectateur ne s'y rendra pas difficile. (L.) — Il est cependant vrai qu'un bon dénouement seroit une perfection de plus, chose toujours desirable, et dont Molière offre plusieurs exemples. Au reste, ces dénouements postiches et romanesques sont imités des anciens, qui n'ont jamais rien imaginé de mieux pour terminer toutes leurs pièces.

ORONTE.

On vous l'a déja dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,
Et son cœur préveuu n'y voit rien que de triste·
Il m'a même prié de vous eu détourner;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,
Et de faire valoir l'autorité de père.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contre eux à leur être indulgents.

HORACE, *à part.*

Ah! traître!

CHRYSALDE.

Si son cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence.
Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi! se laissera-t-il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?
Il seroit beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui!
Non, non: c'est mon intime, et sa gloire est la mienne;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,

Et force de son fils tous les attachements.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,
C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYSALDE, *à Arnolphe.*

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRYSALDE.

Ce nom l'aigrit;
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déja dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE, *à part.*

Qu'entends-je?

ARNOLPHE, *se retournant vers Horace.*

Oui, c'est là le mystère,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire[1].

HORACE, *à part.*

En quel trouble...

[1] Quoique le dénouement ait été blâmé, avec raison, par tous les commentateurs, il faut cependant remarquer avec quelle adresse l'auteur a su éviter ici les longues explications. Le seul nom de la Souche éclaire Horace, et justifie Arnolphe de sa perfidie. Rien de plus heureux que cette manière d'instruire ses personnages; elle a une vivacité qui ne fait rien languir, et qui irrite de plus en plus la curiosité.

SCÈNE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-moi-la venir; aussi bien de ce pas
(*à Horace.*)
Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas;
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE, *à part.*

Quels maux peuvent, ô ciel! égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais vu dans l'abyme où je suis!

ARNOLPHE, *à Oronte.*

Pressez vite le jour de la cérémonie,
J'y prends part, et déja moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien notre dessein.

SCÈNE IX.

AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRYSALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à Agnès.*

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence [1].
(*à Horace.*)
Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.

[1] A peine rassuré, Arnolphe reprend son humeur railleuse : il fait ici allusion aux révérences du balcon. Molière est plein de ces rapprochements qui soutiennent un caractère, et font disparoitre le comédien pour ne plus laisser voir aux spectateurs que le personnage représenté.

Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique?
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRYSALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi!...

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux, aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE.

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille périls divers,
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSALDE.

Et lui, plein de transport et l'alégresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci [1].

[1] Cette scène languit un peu par de petites explications qui retardent le dénouement, et qui sont absolument inutiles. On a vu dans la première scène du premier acte qu'Arnolphe a reçu la jeune Agnès des mains d'une paysanne, qui la lui a cédée par pauvreté. On est instruit, par la scène VI du même acte, qu'un certain Enrique, qui a séjourné quatorze ans en Amérique, revient à Paris fort riche, et qu'il y doit arriver avec le père d'Horace, pour un fait important que la lettre ne dit point. C'en est assez pour le dénouement. Chrysalde et Oronte n'apprennent au public que ce qu'il a déja soupçonné. (B.)

CHRYSALDE, *à Arnolphe.*

Je devine à-peu-près quel est votre supplice;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler.*

Ouf!

SCÈNE X.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, AGNÈS, HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah! mon père,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre sagesse avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon ame depuis n'a cessé d'être émue.
Ah! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frère, autant que vous;

Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grace au ciel qui fait tout pour le mieux [1].

[1] Deux grands écrivains ont reproché à Molière de donner un tour gracieux au vice, et une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Entraînés par leur exemple, d'autres écrivains d'un ordre moins élevé ont signalé *l'École des Femmes* comme un ouvrage immoral, et propre à flatter le goût d'un siècle dont les mœurs commençoient à se corrompre. Ces autorités sont nombreuses et respectables. Osons le dire cependant, Fénelon, J. J. Rousseau, Riccoboni, Geoffroi lui-même, n'ont condamné Molière que faute d'avoir approfondi les secrets et le but de son art. Pour justifier l'auteur de *l'École des Femmes*, il suffit d'examiner s'il a su tirer un avertissement utile de la peinture des ridicules qui accompagnent toujours les vices du cœur et les travers de l'esprit. Dans cette pièce, Molière a voulu montrer un de ces hommes qui, s'éloignant encore plus des goûts de la jeunesse par leur austérité que par leur âge, ne laissent pas de s'abandonner à toutes les passions; prennent les conseils de leur égoïsme pour ceux de l'expérience, les systèmes les plus bizarres pour les inspirations de la sagesse, et prétendent changer les lois éternelles de la nature en assujettissant à leurs caprices tout ce qui les environne. Tel est le caractère d'Arnolphe; et il faut remarquer que le développement de ce caractère fait tout le sujet et toute l'intrigue de la pièce. La simplicité d'Agnès, la sottise des valets, les confidences d'Horace, les raisonnements de Chrysalde, tendent à faire ressortir le travers d'esprit de ce singulier personnage; son ridicule système met tout en mouvement; lui seul porte le poids de l'action. Toujours en scène pendant les cinq actes, il va, il vient, s'agite, combine, gronde, s'adoucit; et, quoique toujours averti, il ne peut rien empêcher : tout est déception, ruse, adresse dans sa conduite; tout est simplicité, innocence, naïveté dans celle d'Agnès. Veut-il la surprendre, la séduire, la tromper, lui exagérer ses bienfaits? elle oppose la vérité au mensonge; et c'est en montrant le fond de son cœur qu'elle punit

son tyran. Mais ce qui rend la situation plus vive et la leçon plus frappante, c'est que les précautions d'Arnolphe ne servent qu'à assurer son malheur; sa punition ressort de l'accomplissement de tous ses vœux : il a voulu des valets imbécilles, les siens le sont à l'excès; il a voulu qu'Agnès ne fût qu'une sotte, elle a toute la sottise que donne l'ignorance. Elle avoue avec la même naïveté son amour pour Horace, son indifférence pour Arnolphe, et son goût pour le mariage; enfin elle se sauve avec son amant,

Et ne voit pas de mal à tout ce qu'elle a fait.

Quelle profondeur dans ce vers! Il résume la pièce, il justifie Agnès, il confond Arnolphe, il commence son châtiment; car enfin la voilà telle qu'il l'a souhaitée. Mais la justice ne seroit pas entière, si chaque travers de ce personnage ne recevoit sa punition. Arnolphe s'est moqué des maris trompés, il sera moqué par Chrysalde; il s'est joué de la confiance d'Horace, il le verra triompher; il a sacrifié le bonheur d'Agnès au sien, il sera le *plus malheureux des hommes.* Faire recueillir à chacun le fruit de ses œuvres, c'est la morale du théâtre; et jamais Molière n'a mieux atteint ce but que dans *l'École des Femmes.* Après cet examen, il semble que nous soyons autorisés à dire que c'est faute de réflexion qu'on a taxé cette pièce d'immoralité. Si elle pèche par quelques détails, le fond en est excellent, et nous croyons avoir prouvé que tout y concourt au but moral, c'est-à-dire à faire ressortir les travers d'Arnolphe, et à les punir.

FIN DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1663.

A LA REINE MÈRE[1].

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers Elle, sont des hommages, à dire

[1] Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII, mère de Louis XIV. Les historiens n'ont point assez remarqué l'influence que cette grande princesse exerça sur les mœurs et sur la littérature de son siècle. L'isolement où la laissoit la froideur de son mari fut cause qu'elle conserva le goût le plus vif pour tout ce qui pouvoit lui rappeler la langue et les usages de son pays. Bientôt son goût devint celui de toute la France. On étudia la langue espagnole; on y chercha des modèles, et l'on eut des idées et une littérature nouvelles. La première traduction de don Quixote parut l'année même du mariage d'Anne d'Autriche. Plus tard, Scarron imita les nouvelles de Cervantes; et le grand Corneille, en faisant passer dans notre langue les beautés du *Cid* et du *Menteur*, créa notre double théâtre, par cette double imitation du théâtre espagnol. Tandis que ce grand homme ennoblissoit notre langage, la jeune reine faisoit succéder

vrai, dont Elle nous dispenseroit très volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier *la Critique de l'École des Femmes;* et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à VOTRE MAJESTÉ, sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en Elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette alégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOTRE MAJESTÉ;

une galanterie délicate et noble à la licence que Catherine de Médicis avoit introduite à la cour. Anne d'Autriche regardoit l'amour comme un tribut que tous les hommes doivent à la beauté: elle pensoit que son effet naturel étoit d'agrandir les ames, et de les porter aux plus hautes vertus. D'après cette opinion, il étoit glorieux d'aimer; les femmes devoient s'honorer de leurs conquêtes, être adorées des hommes, et ne souffrir que leurs respects. Ces sentiments devinrent fort à la mode sous l'autorité d'une jeune et belle princesse, faite pour donner le ton à son siècle; ils firent naître les précieuses, qui ne devinrent ridicules qu'après avoir opéré une révolution dont l'heureuse influence s'étendit jusqu'à nous. Anne d'Autriche fut donc la première cause de cette révolution qui fit naître tant de chefs-d'œuvre. Son caractère bon et indulgent, mais plein de hauteur et de noblesse, imprima le mouvement à l'ame de Louis XIV, et celui-ci à tout son siècle. Cette princesse mourut le 20 janvier 1666, âgée de soixante-quatre ans. (Voyez la note de la scène VI, page 192.)

Elle, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements; qui, de ses hautes pensées et de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde; et quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur et sujet,

J.-B. P. MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

URANIE [1].
ÉLISE [2].
CLIMÈNE [3].
LE MARQUIS [4].
DORANTE, ou LE CHEVALIER [5].
LYSIDAS, poëte [6].
GALOPIN, laquais.

ACTEURS.

[1] Mademoiselle De Brie. — [2] Armande Béjart, femme de Molière. — [3] Mademoiselle Duparc. — [4] La Grange. — [5] Brécourt. — [6] Du Croisy.

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranie.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES.

SCÈNE I [1].

URANIE, ÉLISE.

URANIE.

Quoi! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ÉLISE.

Personne du monde.

[1] Cette pièce fut représentée pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juin 1663. Elle eut trente-une représentations. « L'idée m'en vint, dit Molière *, après les deux ou « trois premières représentations de ma pièce. Je la dis cette idée « dans une maison où je me trouvai un soir; et d'abord une per- « sonne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, « et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son « gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais « encore pour l'y mettre lui-même; et je fus étonné que deux jours « après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à la « vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis « faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour

* Préface de *l'École des Femmes*.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE.

Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les faincants de la cour.

URANIE.

L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

« moi; et j'eus peur que si je produisois cet ouvrage sur notre « théâtre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y « donnoit. » De Visé, dans ses *Nouvelles nouvelles*, assure que la pièce dont parle Molière étoit de l'abbé Dubuisson, qui, suivant Somaise*, étoit « *grand introducteur des belles ruelles*, homme de qua« lité, ayant autant d'esprit qu'on en peut avoir, faisant facilement « des vers enjoués, sérieux ou satiriques, et *protégeant les jeux du « théâtre;* enfin un bel esprit craint de ses rivaux et fort aimé des « précieuses. » Et par précieuses Somaise désigne ce que la cour avoit alors de plus aimable et de plus illustre. Molière reçut l'ouvrage du noble abbé comme Socrate avoit reçu la harangue que l'orateur Lysias avoit préparée pour le défendre. On sait que Socrate loua l'ouvrage de son disciple, mais il ne voulut pas en faire usage, parcequ'il étoit, disoit-il, composé d'après les règles de la rhétorique, et non d'après ses propres sentiments. — Quoi qu'il en soit, l'ingénieux dialogue, dans lequel Molière attaque ses censeurs bien plus qu'il ne se défend lui-même, eut un succès presque égal à celui de *l'École des Femmes.* C'est un tableau piquant de la société à cette époque: Molière ne s'y loue pas; il donne seulement les motifs des scènes critiquées, et, en traçant cette admirable esquisse, il devient un modèle, malheureusement inimitable pour tous ses commentateurs. — La *Critique de l'École des Femmes* est la première pièce de ce genre qui ait paru sur notre théâtre: elle a depuis été imitée par Montfleury, Destouches, et Regnard.

* Grand Dictionnaire des Précieuses.

ÉLISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE.

Ah! très humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE.

Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité de sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE.

La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ÉLISE.

Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants[1].

[1] Tous les caractères de cette pièce sont tracés avec un naturel inimitable; il semble qu'on ait eu mille fois l'occasion de les observer dans le monde. Élise est une femme spirituelle, assez en fonds pour se passer de la société, assez aimable pour en faire le charme. Son esprit a cette pointe de malice, cette ironie fine et légère qui fait passer la raillerie, et donne du piquant à la raison. L'esprit d'Uranie s'annonce avec des traits moins brillants; c'est

ÉLISE.

Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles[1]?

URANIE.

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

une femme de bon sens qui juge sainement les travers de la société, mais qui ne sauroit se passer de son mouvement. Moins délicate que sa cousine sur le choix de ses amis, elle a plus de bonne foi, plus de douceur, et un commerce plus sûr. Par un effet singulier de l'art, ces deux caractères se font mutuellement valoir, et se prêtent des charmes en fondant leurs nuances; car ils ne sont point en opposition.

[1] *Turlupinades*, plaisanteries fondées sur un jeu de mots. Ménage fait dériver turlupinade de *Turlupin*, nom d'un célèbre farceur de l'hôtel de Bourgogne. Quoi qu'il en soit, ce nom étoit connu dans le quatorzième siècle; on le donnoit alors à une secte d'hérétiques qui vivoient dans l'état le plus misérable, ce qui peut faire présumer que le nom de turlupin tire son origine de *lupins*, pois chiches, nourriture ordinaire des pauvres. Rabelais a employé ce mot, comme une sorte d'injure, dans le prologue de Gargantua, et Molière s'en est servi pour désigner les marquis faiseurs de calembours, et qui étoient de la cabale des précieuses*; mais il ne les corrigea pas, puisque vingt ans plus tard La Bruyère se plaignoit encore *de leur langage extravagant*, *de leurs gestes affectés*, *de leurs prononciations contrefaites***. Boi-

* Voyez *la Guerre des Auteurs*, par Guéret, page 16.

** *La Bruyère*, tome I, page 162, édition de Lefèvre.

ÉLISE.

Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire: Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle; et la plupart de ceux qui affectent ce langage, savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé.

leau, dix ans après Molière et dix ans avant La Bruyère, avoit dit dans son *Art poétique*:

> Toutefois à la cour les *turlupins* restèrent,
> Insipides plaisants, bouffons infortunés,
> D'un jeu de mots grossier partisans surannés.

Les turlupins n'ont pas obtenu moins de succès dans notre siècle; il est remarquable que les calembours ont remplacé les couplets malins qui jadis faisoient trembler les généraux, les ministres, et les belles. Aujourd'hui les François ne chantent plus, mais ils se vengent encore par une pointe, ou par un calembour.

Je les en tiens moins excusables; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins [1].

URANIE.

Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

[1] Cette critique fit une telle impression, que les marquis, pour échapper au ridicule, imaginèrent de se donner entre eux le nom de turlupins. C'est ce que nous apprend l'auteur de *Zélinde* dans le passage suivant: — « Pourquoi les marquis font-ils si bonne « mine à Molière? et pourquoi ceux qu'il dépeint le mieux l'em- « brassent-ils tous lorsqu'ils le rencontrent? — C'est parcequ'il « leur donne sujet de rire les uns des autres, et de s'appeler entre « eux turlupins, comme ils font à la cour depuis que Molière a « joué sa *Critique* *. » Le même auteur, dans le même ouvrage, osoit cependant engager les turlupins à se venger de Molière en le faisant berner *par quatre marquis qui auroient tenu la couverture* **, s'étonnant que parmi les grands seigneurs il ne se trouvât personne *assez jaloux de son honneur pour faire repentir Molière de sa témérité.* C'est ainsi qu'un misérable libelliste osa appeler sur l'auteur de la *Critique de l'École des Femmes* la vengeance des grands. Heureusement ses efforts furent inutiles; et lui-même se vit forcé d'avouer « que les grands aimoient mieux se mirer dans « les vivants miroirs de Molière que dans les leurs, et qu'ils trou- « voient que l'amertume de la satire avoit quelque chose qui leur « étoit utile. »

* *Zélinde*, scène VIII, page 98. — ** Ibid. pages 95 et 119

SCÈNE II.

URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN.

Voilà Climène, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé! mon dieu! quelle visite!

ÉLISE.

Vous vous plaigniez d'être seule; aussi le ciel vous en punit.

URANIE.

Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déja dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite[1].

[1] Une femme bien élevée ne s'exprimeroit plus ainsi en parlant

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ÉLISE.

Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithète est un peu forte.

ÉLISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification [1]?

à son laquais. Il est bon de remarquer même ces légers perfectionnements dans les mœurs, pour ne pas retourner en arrière.

[1] Avant la comédie des *Précieuses*, ce mot signifioit une *femme d'un mérite distingué et de très bonne compagnie*. Après cette comédie, ce mot changea de signification, et n'exprima plus qu'un ridicule; il s'étendit même à d'autres objets, et l'on dit depuis non seulement une femme précieuse, mais un style précieux, un ton précieux, toutes les fois qu'on voulut désigner l'affectation d'être agréable. Ainsi l'ouvrage de Molière fit un changement dans la langue comme dans les mœurs, et ce qui étoit une louange devint une censure. (L.)—A cette époque les précieuses elles-mêmes s'étoient divisées en plusieurs classes: les précieuses galantes étoient du second ordre; les précieuses véritables étoient celles qui recevoient les auteurs, et s'occupoient uniquement des

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ÉLISE.

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands [1].

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ÉLISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne, et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pen-

ouvrages de l'esprit. (Voyez le *grand Dictionnaire des précieuses*, tome II, page 4.)

[1] Ce n'est pas là un portrait de fantaisie, c'est un de ces personnages dont les ridicules se perpétuent de génération en génération ; car si les modes changent, les travers restent toujours les mêmes.

soient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire; qu'il devoit faire des impromptus sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui, que je le fus d'elle[1].

[1] Il est probable que Molière cite ici sa propre aventure à l'hôtel de Rambouillet, où il fut beaucoup souhaité, et très peu goûté. En général, on ne desire les hommes de génie que parcequ'on espère retrouver dans leur conversation le charme de leurs ouvrages. Bernardin de Saint-Pierre disoit à Jean-Jacques : Je connois une dame qui a pour vous tant d'admiration qu'elle souhaiteroit d'être votre servante. Oui, répondit Jean-Jacques, à condition que je lui ferois tous les jours des discours d'Émile. Molière se peint ici tel que sa vie nous l'a fait connoître. C'est une chose assez piquante que de comparer le portrait qu'il a tracé de lui-même avec le portrait suivant, qui n'est pas l'ouvrage d'un ami : c'est un marchand qui parle. « Molière n'a pas dit une seule « parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique, dans la posture « d'un homme qui rêve. Il avoit les yeux collés sur trois ou quatre « personnes de qualité qui marchandoient des dentelles ; il paroissoit attentif à leurs discours ; et il sembloit, par le mouvement « de ses yeux, qu'il regardoit jusqu'au fond de leurs ames pour y « voir ce qu'elles ne disoient pas : je crois même qu'il avoit des « tablettes, et qu'à la faveur de son manteau il a écrit, sans être « aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable. » — « C'est, « reprend un autre personnage, que peut-être il avoit un crayon, « et dessinoit leurs grimaces, pour les représenter au naturel sur « son théâtre. » — Le marchand répond : « S'il ne les a dessinées « sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées « dans son imagination. C'est un dangereux personnage. Il y en a « qui ne vont point sans leurs mains ; mais l'on peut dire de lui « qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles. » (*Zélinde*, scène VI, page 48.)

URANIE.

Tais-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? La voici.

SCÈNE III.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE.

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE.

Hé! de grace, ma chère, faites-moi vite donner un siége.

URANIE, *à Galopin*.

Un fauteuil promptement.

CLIMÈNE.

Ah! mon dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMÈNE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris [1]?

CLIMÈNE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous délace?

CLIMÈNE.

Mon dieu non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal, et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE.

Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal [2].

URANIE.

Comment?

CLIMÈNE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de l'École des Femmes. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe!

[1] Les vapeurs ont été long-temps à la mode. Elles naissoient de l'oisiveté, de l'ennui, et des fatigues du grand monde. Comme nos pères se sont beaucoup moqués de ce mal, et que la révolution l'a fait disparoitre, il est probable que dans quelques siècles ce passage de Molière aura besoin d'une note pour être entendu.

[2] La troupe de Molière jouoit alors sur le théâtre du Palais-Royal.

URANIE.

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE.

Quoi! vous l'avez vue?

URANIE.

Oui; et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, dieu merci; et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMÈNE.

Ah! mon dieu! que dites-vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable; *la tarte à la crême* m'a affadi le cœur; et j'ai pensé vomir *au potage*[1].

[1] Cette pièce est d'un bout à l'autre une école de bienséance. Molière y fait voir clairement que les fausses délicatesses portent

ÉLISE.

Mon dieu! que tout cela est dit élégamment! J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait [1].

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE.

Ah! vous me faites pitié, de parler ainsi; et je ne saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tout moment l'imagination?

toujours en elles quelque chose de ridicule et d'indécent. La véritable pudeur se détourne de ce qui la blesse: la pruderie, au contraire, s'arrête devant ce qui la choque, et fait mille efforts pour faire remarquer une rougeur qui n'existe pas. Au reste, le langage de Climène étoit celui de toutes les précieuses; et Molière, en plaçant dans la bouche de ses ennemis des expressions aussi risibles, atténuoit leur critique, les traduisoit une seconde fois en ridicule devant le public, et instruisoit son siècle dans un dialogue qui sembloit n'être composé que pour sa propre défense.

[1] Le rôle d'Élise mérite d'être étudié comme un modèle d'une ironie délicate, fine, et permise. Rien de plus difficile que d'être railleur de bon ton.

Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.

Molière nous indique la route à suivre; mais, pour compléter l'étude, il faut lire *le Portrait du peintre, ou la Contre-Critique de l'École des Femmes,* pièce où Boursault nous indique à son tour, et par son propre exemple, la route qu'il faut éviter.

ÉLISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie[1]!

CLIMÈNE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE.

Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément; car enfin toutes ces ordures, dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre

[1] Les éloges d'Élise sont une charmante critique de tout ce que dit Climène. Il y a bien de l'art à critiquer les êtres ridicules par la louange qu'on leur donne. (L. B.) — Tout ce rôle d'Élise est un modèle de l'art de battre son ennemi avec ses propres armes, et de triompher de lui en paroissant toujours lui céder la victoire.

enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE.

Ah!

CLIMÈNE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE.

Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE.

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE.

Eh bien! que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE.

Ah!

URANIE.

De grace.

CLIMÈNE.

Fi!

URANIE.

Mais encore?

CLIMÈNE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal

CLIMÈNE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE.

L'honnêteté d'une femme... [1]

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur, qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons, n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, et leurs grimaces affectées, irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il peut y avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles

[1] La présence d'un homme sur la scène rendroit ce petit dialogue insupportable; ce qui prouve de la manière la plus vive combien il est inconvenant de discuter sur certaine matière. En effet, l'examen de ces trois dames est bien plus indécent que le mot d'Agnès, qui cependant l'est beaucoup trop.

affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête, et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps[1].

CLIMÈNE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE.

Ah! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE.

Quoi! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête; et si vous voulez entendre des-

[1] On voit par cette scène, qui frappe avec vigueur sur les précieuses, que les laquais n'étoient pas encore exclus de nos spectacles, puisque Molière les fait même parler haut dans la salle à l'occasion des *cachements* de visage et des *détournements* de tête de certaines femmes. (B.) — Remarquez que c'est bien plutôt l'autorité de l'usage que celle des grands écrivains qui fait passer les mots nouveaux. Les précieuses ont enrichi notre langue d'une multitude d'expressions quelquefois utiles, tandis que Molière n'a pu faire passer *cachement* et *détournement*, qui dérivent si naturellement des verbes *cacher* et *détourner*.

sous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE.

Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*[1].

ÉLISE.

Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE.

Comment dites-vous ce mot-là, madame?

CLIMÈNE.

Obscénité, madame.

[1] L'affectation, au lieu de corriger les vices, donne des ridicules à la vertu. C'est ce que Molière a voulu prouver en traçant le caractère de Climène, qui, au lieu de passer légèrement sur ce qui la choque, semble prendre plaisir à l'expliquer, à le contempler, à le commenter. Ici, pour me servir de l'expression de La Harpe, Molière se venge en peintre; il s'amuse à dessiner ses ennemis, et à faire rire de leurs portraits. On ne sauroit trop le répéter, *la Critique de l'École des Femmes* est en même temps une école de savoir-vivre, un miroir de la société, un recueil d'excellentes esquisses et d'excellents préceptes qu'on ne sauroit trop étudier, et que les auteurs comiques devroient consulter sans cesse, comme les peintres consultent les cartons de Raphaël.



ÉLISE.

Ah! mon dieu, obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde[1].

CLIMÈNE.

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Hé! mon dieu, c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉLISE.

Ah! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à madame! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites! Serois-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE.

Ah! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendrez justice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!

[1] Le mot *obscénité* étoit nouveau, sans doute, et de la création des précieuses. Molière ne prévoyoit pas qu'il feroit une si heureuse fortune. (B.) — Ce mot est très énergique, mais il n'est plus du beau langage : une femme modeste aujourd'hui n'oseroit plus le prononcer.

CLIMÈNE.

Hélas! je parle sans affectation.

ÉLISE.

On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles; et je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe, et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE.

Vous vous moquez de moi, madame.

ÉLISE.

Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit se moquer de vous?

CLIMÈNE.

Je ne suis pas un bon modèle, madame.

ÉLISE.

Oh que si, madame!

CLIMÈNE.

Vous me flattez, madame.

ÉLISE.

Point du tout, madame.

CLIMÈNE.

Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

ÉLISE.

Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame [1].

[1] Ce joli rôle d'Élise fut joué d'original par Armande Béjart, et porte l'empreinte du caractère de cette jeune actrice, dont l'esprit

CLIMÈNE.

Ah! mon dieu! brisons là, de grace. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (*à Uranie.*) Enfin, nous voilà deux contre vous, et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN, *à la porte de la chambre.*

Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais!

plein de grace et d'enjouement s'animoit encore par les traits d'une humeur piquante et caustique. Il est remarquable qu'à dater de cette petite pièce Molière a composé peu d'ouvrages où l'on ne trouve quelques souvenirs de cette femme. La variété des figures qu'il a tracées d'après cet unique modèle est une des preuves les plus merveilleuses de la facilité de son génie. Dans le *Misanthrope* on reconnoît Armande sous les traits de Célimène; elle est l'Elmire du *Tartuffe*, l'Henriette des *Femmes savantes*, et la Lucile du *Bourgeois gentilhomme*. Il créa, pour se rapprocher d'elle, le rôle charmant d'Angélique du *Malade imaginaire;* et par-tout l'amour prête à ses tableaux sa grace et ses couleurs, tellement, qu'il est permis de croire que le génie de Molière se seroit élevé moins haut s'il eût été moins malheureux.

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans la chambre.

GALOPIN.

Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez[1].

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

[1] Cette petite peinture des niaiseries du grand monde sert à animer et enjouer ces scènes de critique. Molière songeoit toujours à faire rire; car le bon sens tout seul finit toujours par ennuyer.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vu, madame; et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE, *à Galopin.*

Un siége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE.

Approchez-le.

(*Galopin pousse le siége rudement, et sort*[1].)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE,

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE.

Il auroit tort, sans doute.

[1] Nous avons vu tout-à-l'heure qu'un laquais, à la comédie, a décoché un trait assez dur contre quelques unes de ces prudes qui feignoient d'être scandalisées de certaines plaisanteries de *l'École des Femmes*. Voici maintenant qu'un petit laquais traite avec une assez grande insolence un de ces marquis ridicules qui avoient également cabalé contre la pièce. Molière pouvoit dire que leurs airs éventés, leurs discours tranchants et absurdes leur attiroient même le mépris des valets; mais il a mieux fait que le dire, il l'a mis en action : sa vengeance en est plus forte et plus comique. (A.)

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine [1] : (*il rit.*) hai, hai, hai, hai.

ÉLISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE.

Sur la comédie de l'École des Femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE.

Hé bien! monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

[1] Ce trait de fatuité est aussi un trait d'érudition. « Une hôtesse « de Mégare ayant été avertie que Philopœmen, capitaine des « Achœiens, venoit loger en son logis, se travailloit et tourmen- « toit pour lui apprêter à souper. Sur ce point Philopœmen arriva « vêtu d'un pauvre manteau : elle pensa que ce fût quelqu'un de « ses serviteurs qui vint pour apprester son logis; si lui pria de « vouloir aider à faire la cuisine; et lui, posant incontinent son « manteau, se mit à fendre du bois. Mais en ces entrefaites le « mari arriva, qui, le trouvant ainsi embesogné, lui demanda : « Oh! oh! que veut dire ceci, seigneur Philopœmen? *Non autre « chose*, lui répondit-il, *que je porte la peine que je ne suis pas « beau fils, ni homme de belle apparence.* » (Plutarque, *Vie de Philop.*) On rapporte la même réponse du maréchal de Luxembourg, qui prêta son dos à une vieille femme pour l'aider à monter sur son âne. Les deux pieds de la vieille étant restés empreints sur l'habit du maréchal, il dit comme Philopœmen : *Il faut bien payer les intérêts de sa mauvaise mine.*

LE MARQUIS.

Tout-à-fait impertinente.

CLIMÈNE.

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grace[1].

ÉLISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre l'École des Femmes, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE.

Ah! voici Dorante que nous attendions.

[1] Voilà une façon de critiquer qui renferme le plus grand de tous les éloges. On peut s'imaginer aussi combien les ennemis de Molière se récrièrent sur l'amour-propre d'un auteur qui faisoit ainsi son apologie sur le théâtre; mais n'est-il pas plaisant que d'ignorants barbouilleurs, qui ont assez d'amour-propre pour régenter devant le public un homme qui en sait cent fois plus qu'eux, ne veuillent pas qu'il en ait assez pour prétendre qu'il sait son métier un peu mieux que ceux qui se chargent de le lui enseigner? Amour-propre pour amour-propre, lequel est le plus excusable? Ce qui est certain, c'est que l'un ne produit guère que des sottises et des impertinences, et que l'autre produit l'instruction. Un grand artiste qui parle de son art répand toujours plus ou moins de lumière; aussi les critiques qu'on a faites des bons écrivains sont oubliées, et leurs réponses sont encore lues avec fruit. (L.)

SCÈNE VI.

DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Ne bougez, de grace, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font làdessus. Car enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable[1].

DORANTE.

Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

[1] Le marquis est ici le représentant de ces gens du grand monde, qui condamnent d'un mot l'ouvrage qu'ils connoissent à peine, et qu'ils seroient hors d'état de juger. (A.)

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu! je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise[1]. Mais, marquis, par quelle raison, de grace, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parcequ'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire; voilà son procès fait. Mais encore, instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, dieu me damne; et Dorilas, contre qui j'étois[2], a été de mon avis.

[1] Façon de parler empruntée de la science du droit. Elle veut dire que la caution n'est ni valable ni sûre. (B.)

[2] La Bruyère a emprunté à Molière une partie des traits de ce dialogue dans le passage suivant: « Que dites-vous du livre d'Her-« modore? Qu'il est mauvais, répond Anthime, qu'il est mauvais, « qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui « mérite du moins que le monde en parle. Mais l'avez-vous lu?

DORANTE.

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par-là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde; et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussoit les épaules, et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut: *Ris donc, parterre, ris donc.* Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit [1]. Apprends, marquis, je te prie, et

« Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que Fulvie et Mélanie l'ont « condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mé- « lanie? » (Chapitre 1er *des Ouvrages d'esprit.*)

[1] Ce personnage, dont Molière trace un portrait si plaisant, se nommoit Plapisson. Les commentateurs de Boileau ont pensé que ce poëte avoit désigné Plapisson dans ces deux vers de son épître VII:

> L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
> Vouloit venger la cour immolée au parterre

les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or, et de la pièce de quinze sous [1], ne fait rien du tout au bon goût; que debout et assis, l'on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE.

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants en-

[1] Le louis d'or, ou lis d'or, étoit de 7 livres, le marc d'or à 423 livres 10 sous 11 deniers, à 23 karats $\frac{3}{4}$ de titre. Les premières places d'un demi-louis étoient donc de 3 livres 10 sous. Aujourd'hui ce prix a doublé. (B.)

droits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place. Hé, morbleu! messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens[1].

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu le prends là...

DORANTE.

Mon dieu, marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressem-

[1] Il est remarquable qu'une simple conversation fournit à Molière un canevas suffisant à broder les portraits de six caractères, si ressemblants aux modèles du monde, que plusieurs personnes s'en attribuèrent les traits jusqu'à s'en fâcher. Mais si dans cette petite pièce il prodigue ses trésors, ce fut du moins sans appauvrir son génie. Sans compter la multitude de personnages agissants qu'il groupa dans ses pièces, combien de portraits détachés ne dessina-t-il pas ou de face ou de profil? Les figures originales de ses *Fâcheux*, le cercle de la médisante Célimène, en contiennent une foule, tous aussi frappants les uns que les autres. Lui seul avoit l'art de faire ces portraits, parceque lui seul voyoit ce qui passoit invisiblement devant les yeux de ses contemporains, et personne ne mérita mieux la qualification dont il plaisanta, lorsqu'on l'appeloit le contrefaiseur de gens. (L. M.)

blons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui sans doute, et beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-lui ce qu'il lui semble de l'École des Femmes: vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé! mon dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider[1].

URANIE.

Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on at-

[1] Dans le *Misanthrope*, acte II, scène v, Célimène fait ainsi le portrait d'un certain *Damis*, qui est de ses amis:

Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit;
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.

tende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie par-tout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris; et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur[1]. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exem-

[1] Les dames de l'hôtel de Rambouillet souffrirent assez patiemment *les Précieuses ridicules*, parceque l'auteur eut l'adresse de leur faire croire qu'il n'avoit voulu attaquer que les sociétés de province; mais elles se récrièrent contre quelques passages de *l'École des Femmes*. Les naïvetés d'Agnès les avoient choquées; et leur imagination travaillant sur des expressions qui offroient à la vérité plus d'un sens, elles y avoient trouvé d'horribles indécences. Molière, voyant qu'elles s'étoient liguées contre lui, se crut dispensé de tout ménagement, et dès-lors il les poursuivit à visage découvert. On croiroit que dans cette petite pièce il essaie son talent, et prépare les esquisses des portraits qu'il devoit achever plus tard dans *les Femmes savantes*. En effet, Climène offre la première idée du rôle de Philaminte; le caractère de Dorante se trouve développé dans celui de Clitandre; et l'on retrouve encore les principaux traits de Lysidas dans Trissotin et Vadius. Enfin on sent que la touchante Henriette a retenu quelque chose de la grace de la piquante Élise. (P.)

ple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté[1]. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune; et l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve[2].

URANIE.

Vous êtes bien fou, chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie,

[1] Sous les traits d'Araminte, Molière a voulu peindre les grandes précieuses qui commencèrent à briller et à *tenir ruelle* vers les premiers temps du mariage de Louis XIII*. Il est remarquable que Louis XIV se forma à cette école célèbre, et qu'il y prit cette fleur de politesse et de galanterie qu'il sut si bien allier avec la décence et la majesté. Les grandes précieuses donnèrent long-temps encore le ton aux cercles de la ville et de la cour. Mais à mesure qu'elles perdoient leur beauté, elles voulurent se faire un nouvel empire, et remplacer les agréments de la jeunesse par les délicatesses de l'esprit et les affectations de la pudeur. Ce fut le second âge des précieuses; et c'est alors que Molière les frappa de ridicule, d'abord dans *les Précieuses*, puis dans *la Critique de l'École des Femmes*, qu'on peut regarder comme une première esquisse des *Femmes savantes*.

[2] Cette idée comique se retrouve dans *la Comtesse d'Escarba-*

* Voyez la première note de la dédicace, sur l'influence d'Anne d'Autriche.

en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ÉLISE.

Tout beau, monsieur le chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elle, qui seroient dans les mêmes sentiments.

DORANTE.

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins; et que, lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉLISE.

Il est vrai; mais j'ai changé d'avis; (*montrant Climène*) et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE, *à Climène.*

Ah! madame, je vous demande pardon; et, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison: car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout-à-fait indéfendable, et je ne conçois pas...

gnas, et l'auteur l'a développée une troisième fois dans *les Femmes savantes*. Philaminte s'exprime ainsi (acte III, scène II):

Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité;
C'est le retranchement de ces syllabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales. (P.)

URANIE.

Ah! voici l'auteur, monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siége vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VII.

LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avois parlé; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grace, notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, madame, qu'elles sont presque toutes retenues [1].

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin, j'avois besoin de vous, lorsque vous êtes venu, et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE, *à Uranie, montrant Dorante.*

Il s'est mis d'abord de votre côté; mais maintenant (*montrant Climène*) qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur [2].

[1] On ne pouvoit mieux saisir les ridicules d'un auteur plein de lui-même, et l'on ne conçoit pas comment Boursault put consentir à se reconnoitre dans le personnage de Lysidas. Molière, en voyant la multitude de clefs qu'on s'empressoit de répandre dès qu'il faisoit jouer une nouvelle pièce, auroit pu s'appliquer ce passage de La Bruyère : « Je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes » peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles res» semblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux » de la ville et de la province. »

[2] Les précieuses cherchoient toujours à faire l'analyse de leurs

DORANTE.

Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant, sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, madame?

URANIE.

Sur le sujet de l'École des Femmes.

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection[1].

sentiments; et ces subtilités produisoient un jargon souvent inintelligible. On parloit beaucoup de la différence de l'esprit et du cœur; et cette distinction frivole, qu'on retrouve souvent dans les écrivains du dix-huitième siècle, est ici attaquée par Molière. (P.)

[1] Boursault, qui avoit cru se reconnoître dans le portrait de Lysidas, fit jouer, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, *le Portrait du Peintre, ou la Contre-critique de l'École des Femmes*, pièce froide, lourde, sans comique et sans verve. L'auteur ose y avancer que Molière faisoit courir une clef de *l'École des Femmes*. Molière, outré qu'on osât lui prêter une pareille infamie, en marqua tout haut son indignation; Louis XIV lui permit, lui ordonna même de se venger: et soudain *l'Impromptu de Versailles*, fait réellement en impromptu, fit voir qu'il n'étoit pas sage de s'attaquer à un si rude athlète. (C.)

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément?

LYSIDAS.

Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon dieu! je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah!

DORANTE.

Pousse, mon cher marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE.

Il est vrai. Le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre (*montrant Climène*) contre les sentiments de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE.

Quoi! vous voyez contre vous madame, monsieur le marquis, et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore? Fi! que cela est de mauvaise grace!

CLIMÈNE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde [1].

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot; tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, et

[1] Remarquez avec quel art Molière sait faire tourner les critiques de ses ennemis à la louange de sa pièce. Ces *autres comédiens* sont ceux de l'hôtel de Bourgogne, qui jouoient les pièces de Corneille, et qui se voyoient abandonnés pour celles de Molière. On verra bientôt que Corneille lui-même est attaqué indirectement dans cette critique.

de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres, doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne[1].

CLIMÈNE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE.

Assurément, madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, *à Climène.*

Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et

[1] Ces réflexions renferment non seulement une règle fort bonne à suivre, mais une excellente définition de la comédie; définition longuement développée par Riccoboni, et répétée par tous les commentateurs. On ne sauroit trop étudier les détails de cette pièce; ils renferment, sous une simple apparence, quelques uns des secrets du génie de Molière.

mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE.

Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux*.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais; qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles même qui les reçoivent?

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer cela, non plus que *le potage* et *la tarte à la crème*, dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, oui, *tarte à la crème!* voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crème!* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème!* Y a-t-il assez de pommes en Nor-

mandie pour *tarte à la crème*[1]? *Tarte à la crème*, morbleu! *tarte à la crème!*

DORANTE.

Hé bien! que veux-tu dire? *Tarte à la crème!*

LE MARQUIS.

Parbleu! *tarte à la crème*, chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème!

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème!

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, madame!

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crème!*

URANIE.

Ah! je le quitte[2].

[1] Jadis on jetoit des pommes cuites, et quelquefois même des pommes crues, à la tête des acteurs, quand on étoit trop mécontent de leur jeu ou de la pièce. Racine, dans une épigramme, dit au sujet de Pradon :

Pommes sur lui volèrent largement. (A.)

[2] Du verbe *quitter*, qui signifie aussi *céder*, *renoncer*. On dit

ÉLISE.

Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever et leur donner quelques petits coups de sa façon [1].

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais, enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

encore aujourd'hui *quitter un dessein* pour renoncer à un dessein. La locution employée par Molière n'est plus d'usage.

[1] Combien il y a de naturel, de vivacité, et d'esprit, dans ce dialogue! Molière a copié, à s'y méprendre, toutes les nuances, tous les tons d'une conversation du grand monde; il en peint même le désordre sans sortir de son sujet, de manière que sa pièce dut paroître l'imitation la plus exacte de ce qui s'étoit passé dans Paris depuis que *l'École des Femmes* étoit devenue le sujet de tous les entretiens.

ÉLISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame[1]?

CLIMÈNE.

Hé?

ÉLISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poëmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE.

Assurément, madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas.

[1] Le mot *encanailler*, suivant Somaise, fut inventé par la marquise de Mony. « Cette dame, dit le même auteur, n'aime pas les « gens de basse naissance, et les mots qu'elle a inventés pour mar- « quer son aversion en sont des témoins fort convaincants*. » Malgré les railleries de Molière, ce mot et celui d'*obscénité* sont restés dans notre langue. On pourroit faire un dictionnaire fort curieux des mots que nous devons aux précieuses. (Voyez les notes des *Précieuses ridicules*, page 58.)

* Grand Dictionnaire des Précieuses, tome I, page 25.

Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens[1].

[1] Cette tirade est dirigée contre les admirateurs exclusifs de Corneille qui opposoient leur cabale à tous les succès de Molière. On sait que Corneille lui-même conçut un moment des inquiétudes en voyant la foule abandonner ses pièces pour courir à celles de Molière; ce qui a fait dire à l'abbé d'Aubignac que *l'École des Femmes* étoit comme les trophées de Miltiade qui troubloient le sommeil de Thémistocle. Mais il est juste de remarquer que Corneille habitoit la province, et que dans cet éloignement il ne pouvoit apprécier le génie d'un écrivain qui s'ouvroit une carrière nouvelle. Aussi en parloit-il un peu légèrement, et comme un homme piqué de se voir délaissé *pour des farces*. Thomas Corneille écrivoit à l'abbé de Pure, dans une lettre inédite datée du 1[er] dé-

CLIMÈNE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

cembre 1659, et dont l'original est sous nos yeux: « Tout le monde « dit qu'ils ont joué détestablement la pièce de M. de Cléville, et le « grand monde qu'ils ont eu à leur *farce des Précieuses* fait bien « connoitre qu'ils ne sont propres qu'à soutenir de pareilles baga- « telles, et que la plus forte pièce tomberoit entre leurs mains. » De semblables paroles durent vivement blesser Molière; cependant il est remarquable qu'ici il cherche bien plus à relever son art aux yeux du public qu'à se venger d'un si respectable ennemi. Au reste, Corneille changea de langage dès qu'il put apprécier par lui-même le génie de l'auteur de *l'École des Femmes*. Ces deux grands hommes devinrent amis : ils unirent leurs talents dans *Psyché*, et l'auteur du *Cid* se plut même à cultiver les talents du jeune Baron, élève de Molière. C'est ainsi que Baron eut la gloire de compter parmi ses maitres les deux créateurs de notre théâtre. Quant à la question de la prééminence de la comédie sur la tragédie, on peut voir comment Lesage l'a traitée, après Molière, dans le chapitre XV du *Diable boiteux*. Le P. Brumoi a publié une dissertation fort curieuse sur le même sujet, dans son *Discours sur la comédie*. Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est que le P. Brumoi y soutient la même thèse que Molière.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS.

Ah! monsieur, la cour!

DORANTE.

Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise [1] et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit, qui, sans comparaison, juge plus finement des

[1] Le roi défendit l'importation de ces dentelles par plusieurs édits; et Colbert fit venir des ouvriers de Venise, pour enrichir la France de ce genre d'industrie. On peut juger de la dépense dans laquelle cette mode jetoit les grands seigneurs, par ces vers que Boursault met dans la bouche d'un comte:

> J'ai parbleu dépensé dix mille écus en points!
> Il me feroit beau voir des dentelles de Flandre, etc.

choses, que tout le savoir enrouillé des pédants[1].

URANIE.

Il est vrai que pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître, et sur-tout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession, et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse

[1] Clitandre, dans *les Femmes savantes*, acte IV, scène III, développe cette idée dans la tirade qui suit :

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand, de voir que chaque jour,
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle;
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie. (P.)

coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers[1].

LYSIDAS.

Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si la pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer par-tout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres messieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va[2]. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

[1] Ce passage étoit dirigé contre l'abbé d'Aubignac. Voici ce que l'on trouve à ce sujet dans la comédie de *Zélinde* : « Votre cheva-« lier se divertit aux dépens de M. l'abbé d'Aubignac, qui s'en est « lui-même bien aperçu ; mais comme chacun vous loue de parler « contre ceux qui écrivent contre les grands hommes, je n'ai garde « de vous en blâmer. » En effet, l'abbé d'Aubignac venoit de publier deux dissertations contre les tragédies de *Sophonisbe* et de *Sertorius*. Ce passage prouve assez que, quoique Molière eût été sensible au mépris avec lequel Corneille avoit parlé de ses premières pièces, il sentoit toute la supériorité de son génie, et ne songeoit à se venger qu'en le défendant contre ses ennemis.

[2] Cette réflexion est piquante. La Bruyère l'a reproduite sous une autre forme. « Si un poëte, dit-il, loue les vers d'un autre « poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans conséquence. »

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais, de grace, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS.

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les régles de l'art[1].

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les régles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos régles dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces régles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrois bien savoir si la grande régle de toutes les régles n'est pas

[1] Plusieurs de ceux qui s'étoient déchaînés contre *l'École des Femmes* prétendoient que toutes les régles y étoient violées; car alors il étoit de mode de les réclamer avec pédantisme, comme aujourd'hui de les rejeter avec extravagance. (L.)

de plaire, et si une piéce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là; c'est que ceux qui parlent le plus des régles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles [1].

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les piéces qui sont selon les régles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les régles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si

[1] « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac, disoit le prince de Condé, d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » L'abbé d'Aubignac est l'auteur d'une tragédie de *Zénobie*.

j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du Cuisinier françois.

URANIE.

Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que l'École des Femmes a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE.

Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont

vous parlez [1]. Je les ai lues, dieu merci, autant qu'un autre; et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de piéce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE.

Courage, monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi! monsieur, la protase, l'épitase, et la péripétie...

DORANTE.

Ah! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant, de grace. Humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase; le nœud, que l'épitase; et le dénouement, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une piéce qui pèche

[1] Ces paroles de Dorante devroient être la règle de tous les auteurs. Remarquez que Molière veut que, sans se mettre l'esprit à la torture, on juge d'abord de l'effet général d'un ouvrage par le sentiment; mais il n'exclut ni la raison ni les règles; et le grand art de plaire est pour lui le résultat de tons les arts réunis à l'inspiration de la nature. Il y a là une poétique tout entière.

contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poëme consiste dans l'action; et dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah! ah! chevalier.

CLIMÈNE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est rendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et sur-tout celui des *enfants par l'oreille?*

CLIMÈNE.

Fort bien.

ÉLISE.

Ah!

LYSIDAS.

La scène du valet et de la servante au-dedans de la maison, n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

CLIMÈNE.

Assurément.

ÉLISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement sou argent à Horace? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE.

Admirable.

ÉLISE.

Merveilleuse.

LYSIDAS.

Le sermon et les maximes ne sont-ils pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMÈNE.

Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS.

Morbleu! merveille.

CLIMÈNE.

Miracle!

ÉLISE.

Vivat! monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu! je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène; et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui, par-là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de l'École des Femmes consiste dans cette confidence perpétuelle; et, ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive[1].

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

[1] On peut s'imaginer combien les ennemis de Molière se récrièrent sur l'amour-propre d'un auteur qui faisoit sur le théâtre son apologie, et même son éloge. Mais n'est-il pas plaisant que d'ignorants barbouilleurs, qui ont assez d'amour-propre pour régenter devant le public un homme qui en sait cent fois plus qu'eux, ne veuillent pas qu'il en ait assez pour prétendre qu'il sait son métier un peu mieux que ceux qui se chargent de le lui enseigner? (L.)

CLIMÈNE.

Foible réponse.

ÉLISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme [1], et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMÈNE.

Cela ne satisfait point.

ÉLISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et, pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques uns ont trouvée longue

[1] Tout le secret du comique de Molière semble être renfermé dans cette phrase. On peut dire de ses plus heureux traits : « Il n'a « pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour « une chose qui caractérise l'homme. » (A.)

et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-temps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par-tout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle [1]. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrois bien savoir si ce n'est pas faire la satire des

[1] Les hypocrites avoient trouvé de l'indécence dans les sermons d'Arnolphe; ils sontenoient que l'auteur, en parlant des chaudières bouillantes, avoit voulu tourner en ridicule les peines de l'enfer. Ce fut la première dispute que Molière eut avec les faux dévots; il leur répondit parfaitement dans cette scène; mais ils étoient loin de s'attendre qu'il leur préparoit la comédie foudroyante du *Tartuffe*. Il paroît qu'il s'en occupa dès cette époque. (P.)

amants, et si les honnêtes gens même et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...[1]

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Écoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.
(*Il chante.*)

DORANTE.

Quoi!...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sais pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me semble que...

[1] Remarquez que Molière revient trois fois sur ce sentiment. Par-tout dans ses ouvrages on retrouve des traces de la passion qui le tourmente, et qui semble redoubler l'énergie de son admirable talent.

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de l'École des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vrai, marquis.

CLIMÈNE.

Pour moi, je souhaiterois que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ÉLISE.

Et moi, je fournirai de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense[1].

URANIE.

Puisque chacun en seroit content, chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

[1] Ce trait achève le tableau. Les personnages ridicules sont toujours contents d'eux; il n'est pas étonnant qu'ils consentent à se laisser jouer. C'est une imitation parfaite de la société.

CLIMÈNE.

Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point; je connois son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne sauroit y avoir ni mariage, ni reconnoissance; et je ne sais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VIII.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

Madame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah! voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là[1].

[1] Dans cette pièce, Molière ne se borna pas à humilier ses ennemis; il présenta sous les traits les plus vrais et les plus comiques les sociétés qui existoient alors, et donna l'esquisse de quelques caractères qu'il approfondit par la suite. C'est une chose admirable que, dans une simple défense qui devoit peu intéresser le public, l'auteur ait pu faire entrer tant de scènes agréables, et que, sans nœud, sans intrigue, il soit parvenu à composer une pièce qu'on verroit encore avec plaisir, si elle étoit remise au théâtre. Ce n'est point l'apologie de l'*École des Femmes* qu'on y cherche; l'agrément de cette comédie n'est plus contesté. Mais le lecteur, qui aime à suivre les progrès d'un homme de génie, remarque dans cette critique les germes de plusieurs conceptions que Molière méditoit alors, et qu'il fit entrer dans ses chefs-d'œuvre. (P.)—Cette critique n'est en effet qu'un simple dialogue; mais où tout est vivant, où tout marche au but que se propose l'auteur. Voyez avec quel bonheur, avant de commencer à se défendre, l'auteur fait comparoître à son tribunal les différentes cabales liguées contre lui. *Climène, qui fait des mots nouveaux, et qui a les oreilles plus chastes que tout le reste du corps*, représente à elle seule toute la coterie des précieuses. Le marquis est le patron de ces merveilleux du jour qui jugent une pièce avant de l'avoir vue, et qui prononcent en maîtres sur les choses qu'ils ne sauroient comprendre. Lysidas, qui ne veut pas qu'on juge un ouvrage par le plaisir qu'il donne, mais bien par les règles de la grammaire et de la rhétorique, représente au naturel ces pédants qui emploient le peu d'esprit qu'ils ont à cacher leur médiocrité sous un faux savoir, et l'envie qui les ronge sous une modération affectée: *Pire espèce* auroit dit La Fontaine, fléaux du génie et de la société. A ces caractères, qui sont placés là pour représenter toutes les passions d'une coterie, Molière a soin d'opposer quelques caractères particuliers qui représentent la raison publique, qui n'est d'aucune coterie, et qui finit toujours par les écraser toutes. Tels sont ici les personnages d'Élise et de Dorante. On peut remarquer

que les trois caractères généraux jetés comme au hasard dans cette petite pièce sont si vrais, qu'avec les plus légères modifications ils pourroient offrir le tableau de nos sociétés modernes. Ce qui prouve combien Molière étoit profond observateur, puisqu'il a peint les hommes de tous les siècles, même en ne voulant tracer qu'une esquisse légère des ridicules de son temps.

FIN DE LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1663.



REMERCIEMENT AU ROI[1].

Votre paresse enfin me scandalise,
Ma muse, obéissez-moi;
Il faut ce matin sans remise
Aller au lever du Roi.
Vous savez bien pourquoi;
Et ce vous est une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ses fameux bienfaits:
Mais il vaut mieux tard que jamais;
Faites donc votre compte
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.

[1] *L'Impromptu de Versailles* fut représenté à Paris le 4 novembre 1663. Dans le courant de la même année, Louis XIV avoit fait comprendre Molière dans la liste des gens de lettres qui eurent part à ses libéralités, et qui annoncèrent à toute l'Europe le goût et la magnificence de ce prince. Molière exprima sa reconnoissance au roi dans la pièce qui porte le titre de *Remerciement au Roi*. (B.) — Bayle a fait sur cette pièce quelques remarques grammaticales qui ont peu d'intérêt.

Gardez-vous bien d'être en muse bâtie;
Un air de muse est choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouir les yeux;
Vous en devez être avertie :
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis;
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais sur-tout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé;
La galanterie en est grande,
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes;
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,

De quelque rang qu'ils puissent être.
Cette familiarité
Donne, à quiconque en use, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi[1];
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau,
Et criez sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel:
Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel.
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier;
Et quand même l'huissier,
A vos desirs inexorable,
Vous trouveroit en face un marquis repoussable,
Ne démordez point pour cela,

[1] D'Aubigné, dans le chapitre II du *Baron de Fœneste*, décrit des modes à-peu-près pareilles. En comparant les deux passages, on trouvera peut-être que la scène écrite par d'Aubigné a pu inspirer à Molière l'idée de celle-ci.

Tenez toujours ferme là;
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre;
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer
Pour faire entrer quelque autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas;
Pour assiéger la chaise il faut d'autres combats;
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et, si des assiégeants le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement
D'attendre le prince au passage;
Il connoîtra votre visage,
Malgré votre déguisement;
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment[1].

[1] On remarque dans ce remerciement que Molière, dominé par son génie, ne pouvoit écrire la moindre bagatelle sans l'animer par le piquant de la comédie, par la peinture des ridicules à la mode. On y voit encore que si son cœur étoit sensible aux bienfaits de son roi, il ne l'étoit pas moins à l'injustice de ses ennemis. Ceux-ci alloient en avoir de nouvelles preuves. Ses amis prévoyoient depuis long-temps qu'il perdroit enfin patience. Le mépris des sots, disoit-il souvent, est une pilule qu'on peut bien avaler, mais qu'on ne peut mâcher sans faire la grimace. (C.)

Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenants bienfaits que, sans les mériter,
Sa libérale main sur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre;
Lui dire comme vos desirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,
Tout votre art et toutes vos veilles,
Et là-dessus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec.
Les muses sont de grandes prometteuses;
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec.
Mais les grands princes n'aiment guères
Que les compliments qui sont courts;
Et le nôtre sur-tout a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange et l'encens n'est pas ce qui le touche:
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire;
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui, sur les cœurs, fait un charmant effet,

Il passera comme un trait [1];
Et cela vous doit suffire:
Voilà votre compliment fait.

[1] « Dès ses plus jeunes ans, le roi étoit sérieux, grave, et fort « aimable. Sa grandeur, jointe à ses grandes qualités, imprimoit « le respect dans l'ame de ceux qui l'approchoient. Il parloit peu « et bien. Ses paroles avoient une grande force pour inspirer dans « les cœurs et l'amour et la crainte, selon qu'elles étoient ou « douces ou sévères *. — Il avoit un air de politesse et de galan- « terie qu'il a su toujours conserver, et qu'il a su si bien allier avec « la décence et la majesté, qu'on peut dire qu'il étoit fait pour « elles, et qu'au milieu des autres hommes sa taille, son port, ses « graces, sa beauté, le son de sa voix, et la grande mine qui suc- « céda à la beauté, l'adresse, la grace naturelle de toute sa per- « sonne, le firent distinguer jusqu'à la mort **. — Le roi pensoit « juste, s'exprimoit noblement; ses réponses les moins préparées « renfermoient en peu de mots tout ce qu'il y avoit de mieux à dire « selon les temps, les choses, et les personnes. S'il falloit badiner, « s'il faisoit des plaisanteries, s'il daignoit faire un conte, c'étoit « avec des graces infinies, un tour noble et fin que l'on n'a vu qu'à « lui ***. — Une chose qu'il faisoit en maître, c'étoit de refuser ce « qu'il avoit résolu de ne pas accorder; ses manières étoient si in- « sinuantes et si affables, qu'il gagnoit les cœurs de ceux qu'il refu- « soit ****. — M. de Pomponne nous disoit, avec admiration et une « espèce de ravissement, qu'il étoit impossible d'imaginer la gran- « deur, la pénétration, et les lumières de son esprit, et avec quelle « justesse il disoit les choses, avec quelle douceur charmante dans

* Mémoires de madame de Motteville, tome IV, page 519.

** Mémoires du duc de Saint-Simon, tome I, page 14.

*** Souvenirs de madame de Caylus, page 130.

**** Fragments de lettres originales d'Élisabeth de Bavière, tome I, page 79.

« ses yeux, et quel agrément dans toute sa personne, quand il se « défaisoit de la majesté, et de cette mine haute et fière dont il se « revêtoit dans le public..... Il n'y a personne au monde qui fasse « mieux les choses que le roi, ni qui possède si excellemment l'art « de donner de bonne grace*. » C'est une chose piquante que de rapprocher ces divers portraits de Louis XIV de celui que trace ici Molière. Tous ces portraits représentent le roi à la même époque. Ainsi la louange de Molière n'étoit point exagérée, et la reconnoissance ne lui inspiroit pas un autre langage que celui de ses contemporains.

* Mémoires de l'abbé Arnauld, troisième partie, pages 104 et 121.

PERSONNAGES [1].

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poëte.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mademoiselle DU PARC, marquise façonnière.
BÉJART, prude.
DE BRIE, sage coquette.
MOLIÈRE, satirique spirituelle.
DU CROISY, peste doucereuse.
HERVÉ, servante précieuse.
QUATRE NÉCESSAIRES.

La scène est à Versailles, dans la salle de la comédie.

[1] Voyez à la suite des Mémoires de Grimarest l'*Histoire de la troupe de Molière*. Voyez aussi la première note de la scène III, pour les épithètes caractéristiques qui accompagnent ici les noms des acteurs.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

SCÈNE I[1].

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE, *seul, parlant à ses camarades qui sont derrière le théâtre.*

Allons donc, messieurs et mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, ho! monsieur de Brécourt!

[1] On croit que cette petite pièce fut jouée à Versailles le 14 octobre 1663 : elle eut ensuite dix-neuf représentations sur le théâtre du Palais-Royal, où elle parut le 14 novembre de la même année. Boursault venoit de faire *le Portrait du Peintre*, comédie satirique dirigée contre *l'École des Femmes*, et pleine d'outrages contre son auteur. Le roi ordonna à Molière de se venger, et Molière fit *l'Impromptu de Versailles*. Ainsi les ennemis du grand poëte se virent repoussés au nom de Louis XIV. Un nom si auguste ne put cependant terminer la guerre. *La Critique de l'École des Femmes* avoit fait naître *le Portrait du Peintre*, et celui-ci *l'Impromptu de Versailles*. De Villiers, auteur de l'hôtel de Bourgogne, répondit à cette dernière par *la Vengeance des Marquis*, grossière imitation de *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, autre ré-

BRÉCOURT, *derrière le théâtre.*

Quoi?

MOLIÈRE.

Monsieur de la Grange!

LA GRANGE, *derrière le théâtre.*

Qu'est-ce?.

ponse du jeune Montfleury, destinée à venger son père du ridicule que Molière avoit répandu sur lui. La pièce de Montfleury a du moins le mérite d'attaquer Molière par un côté foible. Ce grand acteur comique aimoit à jouer la tragédie, et il y réussissoit mal. Une démarche sans noblesse, des grimaces involontaires, un hoquet perpétuel, l'avertissoient en vain d'abandonner un genre pour lequel il n'étoit pas né. Un portrait que l'on croit de Mignard, et qui représente Molière dans le rôle de César (de *la Mort de Pompée*), prouve que Montfleury avoit peu exagéré en lui faisant représenter ce personnage :

. . . . Le nez au vent,
Les pieds en parenthèse, et l'épaule en avant,
Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence,
Les mains sur les côtés, d'un air peu négligé;
La tête sur le dos, comme un mulet chargé;
Les yeux fort égarés; puis débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles, etc.

L'excellent esprit de Molière lui fit sentir ce que cette critique pouvoit avoir de juste; dès-lors il cessa de jouer la tragédie, et il put dire de ses censeurs ce que Boileau disoit des siens :

Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs.

Mais si la nature avoit refusé à Molière les qualités extérieures qui font les grands acteurs tragiques, elle lui avoit donné un sentiment exquis des rôles qu'il ne pouvoit remplir. Il le fit bien voir en développant les talents du jeune Baron et en encourageant ceux du jeune Racine. La France, qui avoit vu revivre en lui Plaute et Térence, dut encore à sa générosité les talents immortels de son Euripide et de son Roscius.

MOLIÈRE.

Monsieur du Croisy!

DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Plaît-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Parc!

MADEMOISELLE DU PARC, *derrière le théâtre.*

Hé bien?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Béjart!

MADEMOISELLE BÉJART, *derrière le théâtre.*

Qu'y a-t-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle de Brie!

MADEMOISELLE DE BRIE, *derrière le théâtre.*

Que veut-on?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Croisy!

MADEMOISELLE DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Qu'est-ce que c'est?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Hervé!

MADEMOISELLE HERVÉ, *derrière le théâtre.*

On y va.

MOLIÈRE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé!

(*Brécourt, la Grange, du Croisy, entrent.*)

Têtebleu! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles; et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

(*Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.*)

MADEMOISELLE BÉJART.

Hé bien! nous voilà. Que prétendez-vous faire?

MADEMOISELLE DU PARC.

Quelle est votre pensée?

MADEMOISELLE DE BRIE.

De quoi est-il question?

MOLIÈRE.

De grace, mettons-nous ici; et puisque nous voilà tous habillés, et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand' chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART.

Qui, vous? vous n'êtes pas à plaindre; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi

de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BÉJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait[1].

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BÉJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal; et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DE BRIE.

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.

Mon dieu! mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent;

[1] Le reproche de mademoiselle Béjart et la réponse de Molière renferment toute l'histoire de la pièce : le roi l'a commandée, et elle a été faite en huit jours.

et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desirent de nous; nous ne sommes que pour leur plaire; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît[1].

MADEMOISELLE BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les saurez, vous dis-je; et, quand même vous ne les sauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADEMOISELLE BÉJART.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

[1] Cette tirade est une critique fine et délicate de l'exigence parfois un peu tyrannique que les grands portent jusque dans leur plaisir. Molière a su mêler à tout cela un empressement infiniment flatteur pour le maître généreux qui venoit de lui accorder une pension, et, ce qui étoit d'une toute autre conséquence, de se déclarer le protecteur de ses talents en lui ordonnant de battre ses ennemis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE.

Que de discours [1]!

[1] Dans cette petite scène de coulisse, Molière peint d'une manière fort piquante les actions de sa vie habituelle. Obligé de vivre continuellement avec les trois femmes dont il esquisse ici le caractère, ce n'étoit pas sans peine qu'il maintenoit la paix entre elles; et l'on peut croire qu'il s'en étoit ouvert d'une manière assez vive à Chapelle, dont on a conservé une lettre à ce sujet. « Il est à « propos, disoit Chapelle, que vos femmes ne voient pas ces vers. « Je les ai faits pour répondre à cet endroit de votre lettre où vous « particularisez le déplaisir que vous donnent les partialités de vos « trois grandes actrices pour la distribution de vos rôles. Il faut être « à Paris pour en résoudre ensemble, et, *tâchant de faire réussir « l'application de vos rôles à leur caractère*, remédier à ce démêlé « qui vous donne tant de peine. En vérité, grand homme, vous « avez besoin de toute votre tête, en conduisant les leurs, et je vous

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galants.

MOLIÈRE.

Ah! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant; nous avons autre chose à faire.

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous[1],

« compare à Jupiter pendant la guerre de Troie. La comparaison « n'est pas odieuse, et la fantaisie me prit de la suivre quand elle « me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce maître des « dieux se trouva pendant cette guerre, sur les différents intérêts de « la troupe céleste pour réduire les trois déesses à ses volontés, etc. » Ici Chapelle décrit en jolis vers les embarras de Jupin, et termine ainsi :

Voilà l'histoire, que t'en semble?
Crois-tu pas qu'un homme avisé
Voit par-là qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble?
Fais-en donc ton profit; sur-tout
Tiens-toi neutre, et, tout plein d'Homère,
Dis-toi bien qu'en vain l'homme espère
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand dieu n'a su faire*.

[1] L'ordre donné par Louis XIV à Molière de se venger devoit être bien positif, puisque celui-ci le répète deux fois dans cette scène, et le rappelle encore dans la suivante, lorsqu'en parlant de sa comédie il fait dire à un marquis fâcheux, *C'est le roi qui vous l'a fait faire*; et qu'il répond, *Oui, monsieur.* (B.)

* Œuvres de Chapelle et de Bachaumont, édit. de Saint-Marc, p. 186.

que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a long-temps [1]? C'étoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît [2].

[1] Il y a beaucoup d'adresse dans cette manière d'amener l'imitation satirique des comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Quelques commentateurs ont cru voir dans ce passage que Molière avoit eu l'intention de faire une comédie des *Comédiens*; mais ils n'apportent aucune preuve à l'appui de cette opinion.

[2] Les vers de Montfleury que nous avons cités confirment, aux dépens de Molière lui-même, tout ce qu'il dit ici des acteurs tragiques et comiques. Il est certain que les défauts personnels d'un comédien sont bien moins choquants dans les rôles ridicules que dans les rôles sérieux, qui demandent toujours de la noblesse. Le comble de l'art est de faire oublier ces défauts au public: c'est ce qui arriva un jour à Le Kain dans le rôle d'Orosmane qu'il jouoit devant le roi. Cet acteur, dont la figure *étoit atroce* (c'est l'expression de Collé), inspira tout-à-coup un si grand enthousiasme,

MOLIÈRE.

Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres [1], à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-la moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

que cette exclamation, *Ah! qu'il est beau!* partit en même temps des loges et du parterre. Notre théâtre n'offre peut-être pas un second exemple d'un pareil triomphe.

[1] Les jours de représentation de la troupe du Palais-Royal et de celle de l'hôtel de Bourgogne étoient les mardis, les vendredis, et les dimanches, c'est-à-dire les mêmes jours qui ont été depuis ceux de l'opéra. (A.)

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avois songé une comédie où il y auroit eu un poëte, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? Car ma pièce est une pièce... Hé! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables par-tout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous[1]? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui? ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre; un roi, morbleu! qui soit entripaillé[2] comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un

[1] On remarque dans cette pièce la prétention qu'avoit Molière à bien jouer la tragédie. Il contrefait les principaux acteurs du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et se moque de leur jeu maniéré. On ne peut savoir aujourd'hui jusqu'à quel point sa critique étoit juste: ce dont on est sûr, c'est que sa troupe étoit hors d'état de lutter avec sa rivale dans le genre sérieux. Il ne tarda pas à sentir les conséquences de la satire personnelle qu'il s'étoit permise. On ne manqua pas, comme nous l'avons déja dit, de se moquer de la manière dont il jouoit Nicomède et César, rôles dans lesquels il se flattoit d'exceller. Au reste, la véritable cause de la haine qui existoit entre les deux troupes venoit de leur rivalité. (P.)

[2] *Entripaillé* paroit être un mot de la création de Molière : on

trône de la belle manière [1]. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déja un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi, de Nicomède:

Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir... [2]

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le poëte: Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler; il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi [3].

ne le trouve dans aucun vocabulaire. Boursault l'a employé dans sa comédie de *Phaéton*.

Phébus, de tous les dieux le plus entripaillé,
En pèse pour le moins une demi-douzaine. (A.)

[1] Allusion à l'énorme corpulence de Montfleury, qui étoit obligé de resserrer son ventre dans un cercle de fer pour en soutenir le poids. Cyrano de Bergerac disoit de lui : « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. »

[2] Ces vers font partie d'une tirade du rôle de Prusias, acte II, scène première, de *Nicomède*.

[3] D'abord les acteurs du Marais, qui furent les premiers fondateurs de la scène françoise, chantèrent les vers : c'est ainsi que Mondori joua le *Cid* d'original. Montfleury, qui lui succéda, remplaça ce chant monotone par une déclamation fort ampoulée. Molière, qui le critique ici, établit le premier une manière naturelle de réciter, manière qui est la seule bonne, parceque seule elle peut donner à la passion ses véritables accents. « Il y avoit, dit Collé, une si « grande vérité dans le jeu du célèbre Baron, qui eut l'avantage « d'être l'élève de Molière, qu'il faisoit toujours oublier le comé- « dien; et il portoit l'illusion jusqu'à faire imaginer que l'action « qui se passoit devant vous étoit réelle. Il ne déclamoit jamais,

(*Il contrefait Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne*[1].)

Te le dirai-je, Araspe? etc. [2]

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là,

« pas même dans le plus grand tragique; et il rompoit la mesure « des vers de telle sorte, que l'on ne sentoit point l'insupportable « monotonie du vers alexandrin: aussi les beaux vers ne gagnoient « rien avec lui, et l'on avoit de la peine à démêler dans son débit « s'il récitoit des vers de Racine ou de Lachaussée; il ne rendoit « jamais le vers, mais la situation, mais le sentiment. » (*Mémoires de Collé.*)

[1] Zacharie Jacob, connu sous le nom de Montfleury, étoit gentilhomme: il naquit en Anjou, et fut page du duc de Guise. Entraîné par son goût pour le théâtre, il se joignit à une troupe qui couroit la province; et ses succès le firent recevoir à l'hôtel de Bourgogne. Il joua d'original dans *le Cid* et dans *Horace;* et Chapuzeau, qui indique ces faits, le cite comme un comédien achevé. Il est vrai qu'à cette époque on ignoroit au théâtre l'art d'être simple et naturel; et Molière, en révélant au public les défauts de Montfleury, porta un coup funeste à sa réputation. Celui-ci voulut s'en venger par la calomnie; et Racine nous apprend que Montfleury présenta au roi une requête, dans laquelle il accusoit Molière d'avoir épousé sa propre fille. Cette requête est datée de la fin de décembre 1663. Un mois s'étoit à peine écoulé depuis la première représentation à Paris de *l'Impromptu de Versailles.* On ignore quel fruit il recueillit de cette indignité; mais deux mois après cette requête le roi tint sur les fonts de baptême, avec madame Henriette d'Angleterre, le premier enfant de Molière, et lui donna le nom de Louis. C'est ainsi que Louis XIV répondit toujours aux ennemis de Molière. Toutes les calomnies dont on vouloit accabler ce grand poëte étoient aussitôt consolées par un bienfait. (Voyez les notes de la *Vie de Molière*, pages 34, 35, et 53.)

[2] Dans *Horace*, acte II, scène v, les deux premiers vers appar-

appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes, parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace,

Iras-tu, ma chère ame, et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! je vois trop bien, etc.,

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poëte aussitôt : Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, et voici comme il faut réciter cela.

(*Il imite mademoiselle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne*[1].)

Iras-tu, ma chère ame, etc.
Non, je te connois mieux, etc.

tiennent au rôle de Camille; le troisième commence la réponse de Curiace, et Camille reprend par une tirade dont ces paroles, *Non, je te connois mieux*, sont le premier hémistiche. Ainsi Molière, dans cet endroit, contrefaisoit alternativement mademoiselle Beauchâteau dans le rôle de Camille, et je ne sais quel comédien dans celui de Curiace, peut-être Beauchâteau, son mari. (A.)

[1] Madeleine du Bouget, femme de Beauchâteau, fut une des bonnes actrices de son temps : elle étoit belle, spirituelle, et

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. — Enfin, voilà l'idée; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, *imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid*[1].

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Et celui-ci, le reconnoitrez-vous bien dans Pompée, de Sertorius?

(*Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne*[2].)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.

jouoit également bien les rôles de princesse dans le tragique, et les amoureuses dans le comique; mais elle ignoroit l'art d'exprimer les passions par la physionomie. Elle mourut à Versailles le 6 janvier 1683. (*Frères Parfait*, tome IX, page 413.)

[1] François Châtelet étoit un gentilhomme qui prit le parti de la comédie, et qui s'y distingua dans les rôles tragiques et comiques sous le nom de *Beauchâteau*. Cet acteur avoit peu de naturel. Il mourut en septembre 1665, laissant deux enfants de son mariage avec Madeleine du Bouget. L'un de ces enfants composa un volume de poésie à l'âge de huit ans. Ce volume est connu sous le titre de *la Muse naissante du jeune Beauchâteau*, ou *la Lyre du jeune Apollon*, un volume in-4°, 1657. Le poete Maynard orna ce recueil d'une préface. (*Frères Parfait*, tome IX, page 410.)

[2] Noel Breton, sieur de Hauteroche, étoit comédien dans la

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIÈRE.

Et celui-ci?

(*Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne*[1].)

Seigneur, Polybe est mort, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques uns

troupe du Marais en 1654, et joua, sous son nom de Hauteroche, un rôle dans *la Comédie sans comédie*, de Quinault. Voici comment cet auteur le fit parler:

Je suis né, grace au ciel, d'assez nobles parents;
J'ai reçu dans la cour mille honneurs différents;
La France à m'admirer fut souvent occupée.
Le favori du roi m'a donné cette épée;
J'ai reçu des faveurs des gens du plus haut rang;
Ce diamant de prix vient d'un prince du sang.
J'ai l'heur d'être connu du plus grand des monarques,
Et j'ai de son estime eu d'éclatantes marques.
Il m'écoute parfois mieux que ses courtisans,
Et l'habit que je porte est un de ses présents.

Hauteroche passa ensuite dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, et à la retraite de Bellerose il lui succéda dans l'emploi d'orateur. Hauteroche est auteur de plusieurs comédies restées au théâtre. Sa vie fut très aventureuse. Il mourut le 14 juillet 1707, à quatre-vingt-dix ans. (*Frères Parfait*, tome XII, page 430.)

[1] De Villiers, mauvais acteur de l'hôtel de Bourgogne, avoit attaqué Molière dans la *Zélinde*, ou *la véritable Critique de l'École des Femmes*, pièce mal-à-propos attribuée à de Visé. Molière se moque ici de la déclamation emphatique de de Villiers, qui lui répliqua par *la Vengeance des marquis*, ou *Réponse à l'Impromptu de Versailles*, pièce lourde, froide, et sans esprit. Il se retira du théâtre en 1670.

d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon dieu! il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés! Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, et ne nous amusons point davantage à discourir. (*à La Grange.*) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis!

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; et comme, dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie[1].

[1] Tous les commentateurs se sont étonnés de la hardiesse de Molière; mais aucun n'a deviné le but de ses attaques. En effet, Louis XIV, laissant tourner la noblesse en ridicule, offre un spectacle singulier, et qui semble en contradiction avec la fierté de son caractère. Mais la contradiction n'est qu'apparente, et nous retrouvons ici la grande idée politique qui inspira toutes les actions de son règne. Témoin des troubles de la fronde, victime des excès des grands, il sentit de bonne heure la nécessité de les *soumettre*, et il le fit. Cependant l'ancien souvenir de leur puissance vivoit encore parmi le peuple; et peut-être, comme sous la régence de Médicis, ils auroient trouvé des secours dans les pro-

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIÈRE.

Pour vous, mademoiselle...

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de la Critique de l'École des Femmes [1]; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré

vinces contre le roi lui-même. Louis XIV voulut leur ôter cette dernière ressource; et Molière servit ses projets, en égayant le peuple aux dépens de ceux même que jusqu'alors il avoit craints et honorés. On sait que plusieurs fois Louis désigna à Molière les caractères qui pouvoient le plus frapper la multitude. C'est ainsi que les grands perdirent peu-à-peu leur influence, c'est-à-dire qu'ils partagèrent les plaisirs de la cour, et cessèrent de la menacer. Sans doute cette politique fut poussée trop loin; car le roi diminuoit sa puissance en affoiblissant trop celle de la noblesse. Mais ce n'est point ici le lieu d'examiner cette grave question; il me suffit d'avoir essayé d'expliquer les raisons qui portèrent Louis à protéger les attaques que Molière renouvela toujours avec succès dans *le Misanthrope*, *le Bourgeois gentilhomme*, *Georges Dandin*, etc.

[1] Mademoiselle du Parc jouoit le rôle de Climène dans la *Critique de l'École des Femmes*. Tous les détails qui suivent sont fort curieux. Molière s'y présente au milieu de sa troupe, gourmandant les uns, encourageant les autres, la tête remplie de soins minutieux, et cependant rêvant toujours à de grandes conceptions. Quand cette pièce n'offriroit que ce tableau singulier, elle seroit digne de toute l'attention des connoisseurs. (P.)

d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

Cela est vrai; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez [1].

(*à du Croisy.*)

Vous faites le poëte, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(*à Brécourt.*)

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour,

[1] Tout ce qui suit est une peinture fidèle de la manière dont Molière faisoit étudier ses pièces, développoit ses caractères, expliquoit ses intentions. On voit qu'il se donnoit autant de peine pour faire jouer ses ouvrages que pour les composer; et c'est ainsi qu'il forma cette troupe qui, suivant l'expression de Segrais, fut une des merveilles du grand siècle.

comme vous avez déja fait dans la Critique de l'École des Femmes, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(*à la Grange.*)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire [1].

(*à mademoiselle Béjart.*)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(*à mademoiselle de Brie.*)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

[1] Molière adresse cette phrase à son camarade, à son ami, à celui qui lui succéda dans l'emploi d'orateur de la troupe, et qui plus tard devoit être l'éditeur de ses œuvres. Cet éloge fait assez sentir quel cas Molière faisoit des talents de La Grange, parcequ'il est le seul qui ne paroisse pas avoir besoin de ses avis. (B.)

(*à mademoiselle Molière.*)

Vous, vous faites le même personnage que dans la Critique, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(*à mademoiselle du Croisy.*)

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde[1]; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(*à mademoiselle Hervé.*)

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux! Il ne nous falloit plus que cela.

[1] *Prêter des charités à quelqu'un* est une expression proverbiale qui n'est plus guère en usage, et qui signifie vouloir faire croire que quelqu'un a fait on dit quelque chose qu'il n'a ni fait ni dit. (A.)

SCÈNE II.

LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE.

Bonjour, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Monsieur, votre serviteur. (*à part.*) La peste soit de l'homme!

LA THORILLIÈRE.

Comment vous en va?

MOLIÈRE.

Fort bien, pour vous servir. (*aux actrices.*) Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé. (*à part.*) Que le diable t'emporte! (*aux acteurs.*) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (*aux actrices.*) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE.

C'est le roi qui vous la fait faire[1]?

[1] Nous suivons ici le texte de 1682; c'est alors seulement que *l'Impromptu* fut imprimé pour la première fois, et nous avons dû

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (*aux acteurs.*) De grace, songez...

LA THORILLIÈRE.

Comment l'appelez-vous?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE.

Ah! ma foi, je ne sais. (*aux actrices.*) Il faut, s'il vous plaît, que vous [1]...

LA THORILLIÈRE.

Comment serez-vous habillés?

MOLIÈRE.

Comme vous voyez. (*aux acteurs.*) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE.

Quand commencerez-vous?

MOLIÈRE.

Quand le roi sera venu. (*à part.*) Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

nous y conformer. Presque toutes les éditions modernes portent, *qui l'a fait faire.*

[1] Tout ce commencement de scène se retrouve, avec de très légers changements, dans le prologue du *Rendez-vous des Tuileries, ou le Coquet trompé*, comédie de Baron, jouée en 1685. *L'Impromptu de Versailles* avoit été imprimé trois ans auparavant dans l'édition des œuvres de Molière, publiée par La Grange et Vinot : ainsi Baron ne pouvoit espérer que son plagiat restât ignoré. (A.)

MOLIÈRE.

La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...

MOLIÈRE.

Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (*à part.*) J'enrage! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE.

Ah! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE, *à mademoiselle du Croisy.*

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui? (*en regardant mademoiselle Hervé.*)

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand'chose.

MOLIÈRE, *bas, aux actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

MADEMOISELLE DE BRIE, *à la Thorillière.*

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble [1].

[1] L'impatience de Molière et l'importunité du questionneur sont si naïvement représentées, qu'on croit assister à cette petite scène;

LA THORILLIÈRE.

Ah! parbleu! je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui; mais...

LA THORILLIÈRE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE.

Point du tout, monsieur; ne vous hâtez pas, de grace.

ce qui prouve au reste qu'il n'y a si mince accident dont la peinture ne puisse devenir agréable lorsqu'elle est touchée par une main habile et délicate.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ[1].

MOLIÈRE.

Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du roi; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons

[1] *L'Impromptu de Versailles* doit être regardé comme le premier crayon du *Misanthrope*, ou plutôt comme l'esquisse des différentes figures que Molière vouloit faire entrer dans la composition de ce merveilleux ouvrage. Les actrices qui sont ici en scène sous leurs véritables noms, reparoitront dans le *Misanthrope* sous des noms de théâtre, mais précisément dans les rôles que Molière vient de leur distribuer. Mademoiselle Béjart, impérieuse et jalouse, s'y retrouvera sous les traits de la prude Arsinoé; mademoiselle Molière, coquette railleuse, sous ceux de Célimène; mademoiselle de Brie, amie indulgente et fidèle, y jouera le rôle de la *sage* Éliante; enfin Molière lui-même y paroîtra avec toutes les foiblesses de son cœur, toutes les bizarreries de son esprit et de sa position, sous les traits du misanthrope, traits si caractéristiques, qu'on se demande avec surprise comment Molière ne fut pas reconnu de ses contemporains. Le poëte, le marquis ridicule, et l'homme raisonnable de *l'Impromptu*, entrent eux-mêmes dans l'ordonnance de ce vaste tableau. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer ces idées; nous les indiquons seulement pour donner à nos lecteurs le plaisir d'assister à la création d'un chef-d'œuvre qui est resté inimitable.

même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.

(*à La Grange.*)

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (*à La Grange.*) Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE.

Mon dieu! ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun: *Bonjour, marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis.

MOLIÈRE.

« Ah! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

« Que fais-tu là?

MOLIÈRE.

« Parbleu! tu vois; j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte, pour présenter là « mon visage.

LA GRANGE.

« Têtebleu ! quelle foule ! Je n'ai garde de m'y « aller frotter, et j'aime bien mieux entrer des der-« niers.

MOLIÈRE.

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'en-« trer point, et qui ne laissent pas de se presser, et « d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

« Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il « nous appelle.

MOLIÈRE.

« Cela est bon pour toi; mais pour moi, je ne veux « pas être joué par Molière.

LA GRANGE.

« Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il « joue dans la Critique.

MOLIÈRE.

« Moi? Je suis ton valet; c'est toi-même en propre « personne.

LA GRANGE.

« Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton per-« sonnage.

MOLIÈRE.

« Parbleu! je te trouve plaisant de me donner ce « qui t'appartient.

LA GRANGE, *riant.*

« Ah! ah! ah! cela est drôle.

MOLIÈRE, *riant.*

« Ah! ah! ah! cela est bouffon.

LA GRANGE.

« Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on « joue dans le marquis de la Critique?

MOLIÈRE.

« Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu! détes-« table! tarte à la crème!* C'est moi, c'est moi, assuré-« ment, c'est moi.

LA GRANGE.

« Oui, parbleu! c'est toi, tu n'as que faire de rail-« ler; et, si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a « raison des deux.

MOLIERE.

« Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

« Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE.

« Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

« Cent pistoles comptant?

MOLIÈRE.

« Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyn-« tas, et dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

« Je le veux.

MOLIÈRE.

« Cela est fait.

LA GRANGE.

« Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE.

« Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE.

« A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE, *à Brécourt.*

« Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi? »

MOLIÈRE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis; vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRÉCOURT.

Il est vrai.

MOLIÈRE.

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi?

MOLIÈRE.

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous « avons faite.

BRÉCOURT.

« Et quelle?

MOLIÈRE.

« Nous disputons qui est le marquis de la Critique « de Molière; il gage que c'est moi, et moi je gage que « c'est lui.

BRÉCOURT.

« Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. « Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appli- « quer ces sortes de choses; et voilà de quoi j'ouïs « l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des per-

« sonnes qui le chargeoient de même chose que vous.
« Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir, comme
« d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les
« mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que
« tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il
« habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs;
« qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui
« que ce soit; et que, si quelque chose étoit capable
« de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, et
« dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices
« auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais
« pensé[1]. Et, en effet, je trouve qu'il a raison : car
« pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses
« gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire
« des affaires en disant hautement : Il joue un tel,
« lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à
« cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est
« de représenter en général tous les défauts des
« hommes, et principalement des hommes de notre
« siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde;

[1] Boursault, dans son *Portrait du Peintre*, avoit accusé Molière d'avoir fait imprimer une clef de la *Critique de l'École des Femmes*. En répondant ici d'une manière indirecte à cette accusation, Molière évite avec adresse toutes les personnalités, en même temps qu'il fait l'apologie de son art et celle de sa personne.

« et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les « personues où l'on peut trouver les défauts qu'il « peint, il faut, sans doute, qu'il ne fasse plus de « comédies.

MOLIÈRE.

« Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et « épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

« Point du tout. C'est toi qu'il épargne; et nous « trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE.

« Soit. Mais dis-moi, chevalier, crois-tu pas que « ton Molière est épuisé maintenant[1], et qu'il ne « trouvera plus de matière pour...

BRÉCOURT.

« Plus de matière? Hé! mon pauvre marquis, nous « lui en fournirons toujours assez, et nous ne pre- « nons guère le chemin de nous rendre sages pour « tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. »

MOLIÈRE.

Attendez; il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trou- « vera plus de matière pour... — Plus de matière? « Hé! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons « toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin

[1] C'étoit ainsi que s'exprimoient les ennemis de Molière, qui leur répondit par *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *les Femmes savantes*, *l'Avare*, et *le Bourgeois gentilhomme*. Jusqu'à présent nous avons compté ses pièces, maintenant nous ne compterons plus que ses chefs-d'œuvre.

« de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout « ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comé- « dies tout le ridicule des hommes? Et, sans sortir de « la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens « où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, « ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, « et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer « l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, « ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun « sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les « flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur « à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches cour- « tisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la « fortune, qui vous encensent dans la prospérité, « et vous accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux « qui sont toujours mécontents de la cour, ces sui- « vants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, « dis-je, qui, pour services, ne peuvent compter que « des importunités, et qui veulent que l'on les récom- « pense d'avoir obsédé le prince dix ans durant? N'a- « t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, « qui promènent leurs civilités à droit et à gauche, « et courent à tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes « embrassades, et les mêmes protestations d'amitié? « — Monsieur, votre très humble serviteur. Monsieur, « je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, « mon cher. Faites état de moi, monsieur, comme du « plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de « vous embrasser. Ah! monsieur, je ne vous voyois « pas! Faites-moi la grace de m'employer. Soyez per-

« suadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes « l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a « personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous « conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point « douter. Serviteur. Très humble valet[1]. Va, va, « marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il « n'en voudra; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est « rien que bagatelle au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT.

C'est assez.

MOLIÈRE.

Poursuivez.

BRÉCOURT.

« Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, *à mesdemoiselles du Parc et Molière.*

Là-dessus vous arriverez toutes deux. (*à mademoiselle du Parc.*) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons.

[1] Nous avons déja remarqué que Molière avoit mis en action, dans *le Misanthrope*, tous les caractères qu'il indique ici; pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher le portrait qu'on vient de lire de ce qu'Alceste dit à Philinte dans la première scène :

Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres, et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements,
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

Tout en peignant les mœurs de la cour, il est probable que, dans ces deux peintures, Molière avoit en vue son ami Chapelle.

Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut parfois se faire violence[1].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Certes, madame, je vous ai reconnue de loin, et « j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une « autre que vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un « homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Et moi de même. »

MOLIÈRE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils[2].

MADEMOISELLE DU PARC.

« Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Après vous, madame. »

MOLIÈRE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se leveront, et tantôt s'asseoiront, suivant

[1] Mademoiselle du Parc, dans *la Critique de l'École des Femmes*, jouoit le rôle de Climène, « la plus grande façonnière du monde, et « dont il sembloit que tout le corps fût démonté. » Il paroît que mademoiselle du Parc avoit beaucoup de naturel; ce qui donne occasion à Molière de lui adresser plusieurs louanges délicates.

[2] Au temps de Molière, on renfermoit dans des coffres les habillements et le linge. Ces coffres étoient rangés le long des murs dans les salles que l'on occupoit. (L. B.)

leur inquiétude naturelle. « Parbleu! chevalier, tu « devrois faire prendre médecine à tes canons.

BRÉCOURT.

« Comment?

MOLIÈRE.

« Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT.

« Serviteur à la turlupinade!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Mon dieu! madame, que je vous trouve le teint « d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'un « couleur de feu surprenant!

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ah! que dites-vous là, madame? ne me regardez « point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Hé! madame, levez un peu votre coiffe.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Fi! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me « fais peur à moi-même.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous êtes si belle!

MADEMOISELLE DU PARC.

« Point, point.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Montrez-vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ah! fi donc, je vous prie!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« De grace.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Si fait.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Vous me désespérez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Un moment.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Hai.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Résolument vous vous montrerez. On ne peut « point se passer de vous voir.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon dieu! que vous êtes une étrange personne! « Vous voulez furieusement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Ah! madame, vous n'avez aucun désavantage « à paroître au grand jour, je vous jure! Les mé- « chantes gens, qui assuroient que vous mettiez quel- « que chose! Vraiment, je les démentirai bien main- « tenant.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle « mettre quelque chose [1]. Mais où vont ces dames?

[1] Ces petits riens sont autant de coups de pinceau qui peignent les mœurs du temps, les personnes, et le genre de coquetterie des femmes. On ne pouvoit dire d'une manière plus agréable à mademoiselle du Parc que la blancheur de sa peau n'étoit pas l'effet des cosmétiques, et qu'elle la devoit à la nature. (L. B.)

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Vous voulez bien, mesdames, que nous vous « donnions en passant la plus agréable nouvelle du « monde. Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous « avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que « les grands comédiens vont jouer [1].

MOLIÈRE.

« Il est vrai, on me l'a voulu lire; et c'est un nommé « Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY.

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bour- « sault [2]. Mais, à vous dire le secret, bien des gens « ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit con-

[1] On sait que Boursault crut se reconnoître dans le Lysidas de *la Critique de l'École des Femmes*. Il se vengea par *le Portrait du Peintre*, et fut puni par *l'Impromptu de Versailles*.

[2] On a blâmé Molière d'avoir nommé Boursault, et l'on n'a pas remarqué que Boursault s'étoit le premier mis en scène, en se nommant dans *le Portrait du Peintre*.

DORANTE.
Et qui donc la fera?
(*Il s'agit de faire la Critique de l'École des Femmes.*)
AMARANTE.
Un garçon que je sais, qu'on appelle Boursault.
LE COMTE.
Je le connois pécore.
DAMIS.
Il est bien chez la muse
LE COMTE.
Il s'amuse à la muse, et la muse l'amuse.
AMARANTE.
Mais les vers de Boursault sont assez bien choisis.
LE COMTE.
Je le soutiens, madame, un butor parisis,

« cevoir une assez haute attente. Comme tous les « auteurs et tous les comédiens regardent Molière « comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes « tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné « un coup de pinceau à son portrait; mais nous nous « sommes bien gardés d'y mettre nos noms; il lui au- « roit été trop glorieux de succomber, aux yeux du « monde, sous les efforts de tout le Parnasse; et, pour « rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons « voulu choisir tout exprès un auteur sans répu- « tation.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les « joies imaginables.

MOLIÈRE.

« Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera « raillé; il aura sur les doigts, ma foi.

Une grosse pécore, une pure mazette.

DAMIS.

Mais où la joueroit-on, quand Boursault l'auroit faite?

AMARANTE.

A l'hôtel de Bourgogne, etc.

Peut-être que si Voltaire eût lu ce passage il n'eût pas dit de la pièce de Molière que c'est *une satire cruelle et outrée, que Boursault y est nommé par son nom, et que la licence de la comédie grecque n'alloit pas plus loin*. Il nous semble qu'il n'est pas juste de faire un crime à Molière d'avoir nommé sur le théâtre un auteur qui avoit pris soin de s'y nommer lui-même. Au reste, Molière, satisfait de cette vengeance, ne fit jamais imprimer sa pièce, tandis que Boursault se hâta de faire imprimer la sienne, avec une préface insultante, à laquelle Molière ne daigna pas répondre.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment! cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit! Il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre!

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attachements, quelque innocents qu'ils puissent être; et, de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART.

« Passe pour tout cela; mais il satirise même les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses [1].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le saoul.

DU CROISY.

« La représentation de cette comédie, madame, aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de l'hôtel...

[1] Allusion au vers de *l'École des Femmes:*

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon dieu! qu'ils n'appréhendent rien. Je leur « garantis le succès de leur pièce, corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous avez raison, madame. Trop de gens sont « intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser « si tous ceux qui se croient satirisés par Molière, ne « prendront pas l'occasion de se venger de lui en ap-« plaudissant à cette comédie.

BRÉCOURT, *ironiquement*.

« Sans doute; et pour moi je réponds de douze « marquis, de six précieuses, de vingt coquettes, et « de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre « des mains.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces per-« sonnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont « les meilleures gens du monde [1]?

MOLIÈRE.

« Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, « lui, et toutes ses comédies, de la belle manière, et « que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre « jusqu'à l'hyssope, sont diablement animés contre « lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de mé-« chantes pièces que tout Paris va voir, et où il peint « si bien les gens, que chacun s'y connoît? Que ne

[1] Pour oser hasarder ce trait dans la bouche de sa femme, il falloit que Molière se crût alors bien sûr de sa fidélité.

« fait-il des comédies comme celles de monsieur Ly-
« sidas? Il n'auroit personne contre lui, et tous les
« auteurs en diroient du bien. Il est vrai que de sem-
« blables comédies n'ont pas ce grand concours de
« monde ; mais, en revanche, elles sont toujours bien
« écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux
« qui les voient meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

« Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire
« d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approba-
« tion des savants [1].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous faites bien d'être content de vous. Cela
« vaut mieux que tous les applaudissements du pu-
« blic, et que tout l'argent qu'on sauroit gagner aux
« pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne
« du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient
« approuvées par messieurs vos confrères?

[1] Être content de soi étoit, aux yeux de Molière et à ceux de Boileau, un signe certain de médiocrité ; témoin ces vers :

Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir ;
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir ;
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne sauroit se plaire.

On sait qu'en entendant ces vers d'une épître qui lui étoit adressée, Molière interrompit son ami pour lui dire : « Je ne suis pas « de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais, tel que je suis, « je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content. »

LA GRANGE.

« Mais quand jouera-t-on le Portrait du Peintre?

DU CROISY.

« Je ne sais; mais je me prépare fort à paroître des « premiers sur les rangs, pour crier: Voilà qui est « beau!

MOLIÈRE.

« Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

« Et moi aussi, dieu me sauve!

MADEMOISELLE DU PARC.

« Pour moi, j'y paierai de ma personne comme il « faut; et je réponds d'une bravoure d'approbation, « qui mettra en déroute tous les jugements ennemis. « C'est bien la moindre chose que nous devions faire, « que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos « intérêts!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART.

« Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

« Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE.

« Ma foi, chevalier, mon ami, il faudra que ton « Molière se cache.

BRÉCOURT.

« Qui, lui? Je te promets, marquis, qu'il fait dessein « d'aller sur le théâtre, rire avec tous les autres du « portrait qu'on a fait de lui[1].

MOLIÈRE.

« Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT.

« Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets « de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce; « et, comme tout ce qu'il y a d'agréable, sont effec- « tivement les idées qui ont été prises de Molière[2], « la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de « lui déplaire, sans doute; car, pour l'endroit où l'on

[1] Molière tint parole. Il alla voir jouer le *Portrait du Peintre* sur le théâtre même de l'hôtel de Bourgogne, où son arrivée excita un brouhaha, et il paroît qu'il y fit assez bonne contenance; c'est du moins ce qu'on peut conclure d'un passage de *la Vengeance des Marquis*, par de Villiers, où il est dit que Molière *fit tout ce qu'il put pour rire, mais qu'il n'en avoit pas beaucoup d'envie.* (A.)

[2] *Le Portrait du Peintre* n'est en effet qu'une imitation maladroite de *la Critique de l'École des Femmes*, avec cette différence que Molière y est attaqué par un homme raisonnable, et défendu par un comte ridicule. Cette idée n'appartient pas même à Boursault; elle lui avoit été indiquée dans le passage suivant de la *Zélinde* : « L'on pourroit de son sujet faire une satire inimi- « table, en faisant seulement que ceux qui défendent *l'École* « *des Femmes* la combattent, et que ceux qui la combattent la « défendent. Ne seroit-ce pas une chose bien divertissante de « voir le marquis donner mille louanges à *tarte à la crème*, et de « l'entendre crier, au lieu de voilà qui est détestable, *tarte à la* « *crème est incomparable, morbleu, incomparable, ce qu'on ap-* « *pelle incomparable?* » (*Zélinde*, scène VIII, page 87.)

« s'efforce de le noircir[1], je suis le plus trompé du « monde, si cela est approuvé de personne; et quant « à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, « sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressem- « blants[2], outre que cela est de fort mauvaise grace, « je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal re- « pris; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un « sujet de blâme pour un comédien, que de peindre « trop bien les hommes.

LA GRANGE.

« Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur « la réponse, et que...

BRÉCOURT.

« Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand

[1] Cet endroit est sans doute celui où Boursault l'accuse d'avoir témoigné du mépris pour les choses de la religion. Voici un passage de cette accusation :

Outre qu'un satirique est un homme suspect,
Au seul mot de sermon nous devons du respect :
C'est une vérité qu'on ne peut contredire;
Un sermon touche l'ame, et jamais ne fait rire;
De qui croit le contraire on se doit défier;
Et qui veut qu'on en rie en a ri le premier.
Portrait du Peintre, scène VII, page 34.

[2] Dans *le Portrait du Peintre*, Boursault suppose que Molière a publié une clef de *la Critique de l'École des Femmes*, dans l'intention de tourner trois marquis en ridicule; il est vrai qu'il dit dans un autre endroit :

J'en sais vingt trop heureux de se laisser jouer :
Oui, j'en sais de ravis qu'on leur fasse la guerre;
Témoin trois, l'autre jour, qu'on nommoit au parterre,
Et qui, dans une loge où chacun les voyoit,
Rioient comme des fous de ce qu'on les jouoit.
Portrait du Peintre, page 27, scène V.

« fou, s'il se mettoit en peine de répondre à leurs in-
« vectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles
« peuvent partir; et la meilleure réponse qu'il leur
« puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme
« toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se venger
« d'eux comme il faut; et, de l'humeur dont je les
« connois, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle
« qui leur enlèvera le monde, les fâchera bien plus
« que toutes les satires qu'on pourroit faire de leurs
« personnes.

MOLIERE.

« Mais, chevalier... »

MADEMOISELLE BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. (*à Molière.*) Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le Portrait

du Peintre, sur la crainte d'une riposte, quelques uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent ? N'est-ce pas là la marque d'une ame fort sensible à la honte ? et ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir ?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans la Critique et dans vos Précieuses.

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu ; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront ; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux ; et dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise ! ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes per-

sonnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et, lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour, que monsieur Boursault! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderoit pas mieux; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire; et cependant, vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent

après nous; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi[1].

[1] Avant de poser les bornes d'une critique permise, Molière en donne le modèle. Provoqué par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, il contrefait leurs jeux, mais il leur abandonne ses ouvrages, sa figure, ses gestes, et sa façon de réciter. En répondant à Boursault, qui l'avoit attaqué de *gaieté de cœur et pour se faire connoître*, il inquiète sa vanité, corrige sa présomption, mais sans jamais le blesser dans son honneur. Boursault, au contraire, avoit tâché de rendre la religion de Molière suspecte; il l'avoit même accusé d'avoir fait distribuer une clef de *l'École des Femmes*,

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE.

Mon dieu! J'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répéte tout entier.

MOLIÈRE.

Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

dans le dessein de tourner en ridicule les personnes les plus recommandables. Pour répondre à ces accusations, Molière quitte tout-à-coup le ton plaisant; ses paroles deviennent graves, imposantes, et il n'oppose plus qu'un froid dédain à des personnalités, qu'il auroit pu regarder comme des dénonciations. C'est ainsi que Molière conserve toujours le ton d'un homme qui connoit sa dignité, et qu'on sent dans tous ses ouvrages l'expérience et le savoir-vivre d'un philosophe qui, en étudiant le cœur humain, s'est laissé façonner par l'usage du monde, la société des femmes, et le commerce des grands.

MADEMOISELLE BÉJART.

Non.

MADEMOISELLE DU PARC.

Ni moi, le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ni moi non plus.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effraient, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que

d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Hé! de grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DU PARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment m'excuser?

SCÈNE VI

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE[1].

UN NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

[1] On dit d'un homme qui fait l'empressé, qui se mêle de tout, qu'*il fait le nécessaire*. La Fontaine a dit :

Ils font par-tout les nécessaires,
Et, par-tout importuns, devroient être chassés.

C'est dans ce sens qu'on appelle ici, substantivement, des *néces-*

MOLIÈRE.

Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Dans un moment, monsieur. (*à ses camarades.*) Hé, quoi donc! Voulez-vous que j'aie l'affront...

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ, UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, nous y allons. Hé! que de gens se

saires, ces gens qui viennent dire à Molière de commencer, sans en avoir reçu la mission de personne. (A.)

font de fête, et viennent dire, Commencez donc, à qui le roi ne l'a pas commandé!

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, monsieur. (*à ses camarades.*) Quoi donc, recevrai-je la confusion?...

SCÈNE X.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais...

BÉJART.

Non, messieurs; je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nou-

velle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me redonnez la vie! Le roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître [1].

[1] Le cadre de cette petite pièce est fort ingénieux: il y a peu d'intérêt dans l'action, peu de mouvement dans les personnages; c'est une pièce de circonstance, et cependant il est impossible de ne pas être charmé, entraîné par sa lecture. Que de grace, de vivacité, et de naturel, dans le dialogue! Voyez comme l'auteur sait se conformer aux bienséances! avec quel soin il pose les bornes de la critique permise au théâtre! comment enfin, en répondant à ses ennemis, il trouve le moyen de corriger les mœurs, de peindre le monde, et d'attaquer jusqu'au faux goût qui régnoit alors dans la déclamation! Cette pièce mérite d'être étudiée, non seulement parcequ'elle est un modèle dans son genre, mais encore parcequ'elle offre, comme nous l'avons déja remarqué, la première esquisse de tous les caractères que l'auteur alloit développer dans *le Misanthrope*.

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1664.

PERSONNAGES.

SGANARELLE[1].
GÉRONIMO[2].
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle[3].
ALCANTOR, père de Dorimène[4].
ALCIDAS, frère de Dorimène[5].
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien[6].
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien[7].
DEUX ÉGYPTIENNES[8].

ACTEURS.

[1] MOLIÈRE. — [2] LA THORILLIÈRE. — [3] Mademoiselle DU PARC. — [4] BÉJART. — [5] LA GRANGE. — [6] BRÉCOURT. — [7] DU CROISY. — [8] Mesdemoiselles BÉJART et DE BRIE.

La scène est dans une place publique.

LE MARIAGE

FORCÉ [1].

SCÈNE I.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée [2].

[1] *Le Mariage forcé* fut joué au Louvre, en trois actes, avec des intermèdes, sous le titre de *Ballet du roi*, le 29 janvier 1664, et en un acte, avec quelques changements, sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février suivant. Louis XIV n'avoit accordé que très peu de temps à Molière pour composer cet ouvrage, dans lequel ce prince dansa la troisième entrée du ballet. Une anecdote sur le mariage du comte de Grammont a été citée souvent comme ayant fourni le dénouement du *Mariage forcé;* mais c'est voir une ressemblance de trop loin; et le sujet de la pièce conduisoit naturellement l'auteur à la manière plaisante dont il la termine. *Le Mariage de Panurge* (liv. III, ch. xxxv) a fourni à Molière l'idée principale sur laquelle il a établi, non l'intrigue, car il n'y en a pas, mais le fond de sa comédie. Molière étoit plein de son Rabelais, et, comme La Fontaine, il s'est plu souvent à donner une nouvelle vie aux plaisanteries du curé de Meudon. (B.)

[2] Ce trait de caractère peint le personnage sans annoncer le

SCENE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

GÉRONIMO, *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allois chez vous vous chercher.

GÉRONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.

Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus [1], s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée; et il

point de vue sous lequel l'auteur va le présenter. C'est un effet presque inaperçu de l'art, ou, si l'on veut, de cette attention que Molière portoit dans les plus petites choses. Que vouloit-il? Que Sganarelle parût ridicule, et que son ridicule fût un trait de caractère. Son but est rempli, et il s'est réservé tout l'effet, toute la surprise de la scène suivante, dont les spectateurs n'ont point été avertis.

[1] *Mettez donc dessus*, pour mettez donc votre chapeau. Locution elliptique qui n'est plus d'usage, et dont nous avons déja vu un exemple dans *l'École des Femmes*, acte III, scène IV.

est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GÉRONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GÉRONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais, mais je me porte bien.

GÉRONIMO.

Quoi! vous ne savez pas à-peu-près votre âge?

SGANARELLE.

Non, est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO.

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît: combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GÉRONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GÉRONIMO.

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GÉRONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-six.

GÉRONIMO.

De cinquante-six à soixante-huit[1], il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui, moi? cela ne se peut pas[2].

[1] C'est en 1668 seulement que la pièce fut imprimée : voilà pourquoi Géronimo compte de cette année.

[2] Sganarelle est pris dans le piége. Plus il vouloit cacher son âge, plus il s'étonne qu'on le lui apprenne. Sa surprise est d'autant plus plaisante, qu'il croyoit déja avoir échappé à l'argument de Géronimo, et que le voilà forcé d'entendre le bon conseil qu'il demandoit avec tant d'instance.

GÉRONIMO.

Mon dieu! le calcul est juste; et, là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et, si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche[1].

[1] Les précautions de Sganarelle pour se *faire parler avec franchise*, et qui, au premier coup d'œil, semblent n'être qu'un jeu du dialogue, sont cependant profondément calculées pour préparer l'effet comique du reste de la scène. Si Sganarelle ne se montroit pas si empressé d'entendre un bon conseil, s'il ne mettoit pas tant d'ardeur à se faire dire la vérité, il ne seroit pas si plaisant lorsqu'il refuse de l'entendre. Ces petits détails renferment donc le germe de toute cette scène si comique, et le génie de Molière s'y laisse voir aussi bien que dans ses plus sublimes conceptions. L'empressement de Sganarelle est d'ailleurs un trait plein de vérité, et qui annonce assez le dénouement de la scène. Ce n'est pas pour les suivre que les gens passionnés demandent des avis, mais pour

GÉRONIMO.

Ah! c'est une autre chose! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole [1].

GÉRONIMO.

Oh! mariez-vous donc! Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise

avoir le plaisir d'entendre approuver la résolution qu'ils ont déja prise.

[1] Ainsi Sganarelle a donné sa parole, et il demande avis sur ce qu'il doit faire. Voilà l'homme de tous les temps. (L. B.)

pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde? (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera [1], et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joue-

[1] *Dorlot* est un mot picard, et vaut autant qu'affiquet, c'est-à-dire ornement de femme; d'où vient le verbe dorloter, qui signifie proprement orner de tels affiquets, et, par métaphore, caresser par mignotise, parceque les femmes qui sont pourvues de *dorlots* sont tenues bien aimées. (NICOT.) — Ce mot paroit avoir été introduit dans la langue par Rabelais, qui s'en est servi dans la phrase suivante, que Molière imite ici: « Par mes songeries, « j'avois une femme jeune, galante, belle en perfection, laquelle « me traictoit et entretenoit mignonnement, comme ung petit « dorelot. »

ront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déja que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi [1].

GÉRONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami [2].

GÉRONIMO.

Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier?

SGANARELLE.

Doriméne.

[1] Panurge consulte Pantagruel, comme Sganarelle consulte Géronimo. Il dit: « Je n'aurois jamais aultrement fils ue filles légi- « times, esquels j'eosse espoir mon nom et armes perpétuer, es- « quels je puisse laisser mes héritaiges et acquets.... avec lesquels « je me puisse ébaudir, quand d'ailleurs seroys meshaigné (cha- « grin).... comme je vois journellement vostre tant bening et de- « bonnaire pere faire aveeq vous, et font touts gents de bien en « leur serrail et privé. — Mariez-vous doncques, de par Dieu, « répondit Pantagruel. » (*Pantagruel*, liv. III, chap. IX.)

[2] Ce trait est bien fort, mais il est vrai. L'homme qui ne consulte que pour être approuvé, doit nécessairement prendre une approbation pour un conseil. (A.)

GÉRONIMO.

Cette jeune Doriméne, si galante et si bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONIMO.

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Justement.

GÉRONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'est cela.

GÉRONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Bon parti! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO.

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.

Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GÉRONIMO, *à part.*

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! O le beau mariage[1]!

(*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*)

[1] L'idée de cette scène appartient à Rabelais, mais les détails sont à Molière, et ce sont les détails qui font la scène. Il faut d'abord remarquer qu'il y a dans la manière dont ce dernier a envisagé son sujet une gradation comique qu'il ne doit pas à son modèle. En effet, Panurge, dès les premiers mots, déclare que son parti est pris, et qu'il veut se marier: sur quoi Pantagruel lui fait observer que puisqu'il est décidé il n'a pas besoin de conseil. Tout le comique de Rabelais ressort de ces deux mots, *Mariez-vous donc, ne vous mariez pas,* que Pantagruel répond successivement aux raisons que lui donne Panurge pour et contre le mariage. Enfin Rabelais ne peint qu'un homme, ne montre que Panurge, tandis que Molière offre dans Sganarelle une peinture générale du cœur humain. On sent qu'il s'est saisi de son sujet avec toute la supériorité que le génie doit avoir sur l'esprit. Et ce petit tableau des *demandeurs de conseils* sera vrai dans deux mille ans comme il l'est aujourd'hui. Au reste, si Molière a imité Rabelais, Rabelais lui-même avoit imité un auteur plus ancien. C'est dans les sermons de Raullin qu'il faut chercher l'original des *demandeurs de conseils.* Voici le passage: « Une certaine veuve desirant « se remarier, vint consulter son curé. Elle lui exposa comment « elle étoit restée sans appui, et comment elle avoit un valet fort « habile dans la profession du défunt. — Eh bien! lui dit le curé, « prenez votre valet. — Mais, ajouta la veuve, si je le prends, il « deviendra mon maître. — Ne le prenez donc pas, répondit le

SCÈNE III.

SGANARELLE.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

« curé. — Hélas! repartit la veuve, comment pourrai-je, sans mari, « soutenir le poids de ma maison? — Il faut dnne prendre votre « valet, dit encore le curé. — C'est bien aussi mon intention, dit « la veuve; mais s'il étoit méchant, et ne cherchoit que ma ruine? « — Ne le prenez donc pas, dit le curé, qui se plioit toujours à « son avis. Cependant, comme il s'aperçut qu'elle ne demandoit « qu'une bonne raison pour se marier, il lui dit d'écouter les clo- « ches, et de suivre leur conseil. Or, les cloches venant à sonner, « la veuve s'écria qu'elles disoient clairement, *Prends ton valet*, « *prends ton valet*. Elle le prit, et devint servante de maîtresse « qu'elle étoit. Alors, maudissant l'heure de son mariage, elle « court se plaindre à son curé. — Il y a quelque méprise, dit « celui-ci; sans doute vous n'aurez pas bien compris les cloches: « elles vont sonner, écoutons. La mariée prêta l'oreille; mais « quelle fut sa surprise! cette fois les cloches disoient distincte- « ment, *Ne le prends pas*, *ne le prends pas*. » Ce conte charmant étoit digne d'être mis en vers par La Fontaine. On le trouve dans le sermon *de viduitate*, p. 148, v°. L'ouvrage de Raullin est intitulé *Itinerarium paradisi*. Il fut imprimé chez Jean Petit, au lis d'or, rue Saint-Jacques, en 1524. Le premier livre de Rabelais ne parut qu'en 1542.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE, *dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.*

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE, *à part, apercevant Dorimène.*

Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! Quel air, et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (*à Dorimène.*) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout; de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même, pour vous caresser comme

je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne[1]?

DORIMÈNE.

Tout-à-fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux [2], et les prome-

[1] Il y a dans ce morceau des détails qu'on ne passeroit point aujourd'hui. Il semble que la décence des mots soit faite pour nous dédommager de celle que nous n'avons plus. (B.) — Malgré l'épigramme de Bret, on est surpris de trouver un pareil passage dans une pièce composée pour une cour aussi polie que celle de Louis XIV. Il est probable que Molière, en forçant les *précieuses* et les *turlupins* à entendre cette tirade, voulut se venger des cris qu'ils avoient poussés à un passage beaucoup moins vif de *l'École des Femmes*.

[2] Donner un *cadeau* signifioit autrefois donner un repas. Le

nades; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble; et je ne vous contraindrai point dans vos actions [1], comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez

P. Bouhours fait venir ce mot de *cadendo*, parceque, dit-il, les buveurs chancellent et tombent, et que c'est assez ordinairement comment finissent les *cadeaux*. D'autres ont fait venir ce mot d'un marchand fort riche qui se nommoit ainsi, et qui passoit sa vie à festoyer ses amis. Quoi qu'il en soit, ce mot étoit fort à la mode du temps de Molière, jusque-là que Benserade, dans sa traduction des *Métamorphoses*, a parlé fort galamment des cadeaux que la magicienne Circé donnoit à l'ingrat Picus. (Voyez la note de *l'École des Femmes*, acte III, scène II, page 80.)

[1] Moins Sganarelle s'attend à une pareille réponse, plus la situation est comique. Les deux personnages s'abandonnent naïvement à leurs idées favorites. Sganarelle ne songe qu'au plaisir d'être le mari d'une jolie femme, et il s'exprime avec toute la brutalité de son caractère; Dorimène ne voit que le bonheur d'être délivrée de toute contrainte, et elle parle sans détour, parceque les paroles sont données, parceque Sganarelle est épris de ses charmes, parceque, dans sa situation, elle n'éprouve plus que le besoin de le façonner à sa guise. Enfin, si elle s'imagine que tout ce qui la charme doit le charmer, il ne faut point oublier que Sganarelle se livroit tout-à-l'heure à la même illusion : et cela est encore un trait de naturel, car ils ont chacun les idées de leur âge; et c'est dans le contraste de ces idées que Molière a trouvé le motif comique de la scène.

que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déja que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles[1]. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V

GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO.

Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici; et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

[1] Autre effet comique de la préoccupation de Dorimène; car elle voit maintenant autant de plaisirs dans le mariage que Sganarelle y voit de tribulations. Mais il manquoit un trait à son caractère : ce sera le dernier, et il produira plus d'effet que tous les conseils de Géronimo.

SGANARELLE.

Mon dieu! cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO.

Comment! que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit[1]. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

[1] Dans une situation à-peu-près semblable à celle de Sganarelle, Panurge demande l'explication d'un songe qu'il a fait. Voyez Rabelais, chap. xiv, liv. III. (B)

SGANARELLE, *seul.*

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE, *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, uu homme [ignare de toute bonne discipline][1], bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Oui, je te soutiendrai par vives raisons[2], [je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes,] que tu es un ignorant, [un] ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables[3].

[1] On ne dit pas en françois un *homme ignare d'une chose.* Cependant le mot ignare est plus injurieux, plus *latin* que le mot ignorant, et l'on ne pouvoit mieux annoncer le personnage. Au reste, Molière a emprunté cette expression, ainsi que plusieurs autres passages de cette scène, à *la Jalousie du Barbouillé*, farce qu'il avoit composée en province.

[2] Tous les passages placés entre deux crochets ne se trouvent que dans l'édition de 1682.

[3] Dans presque toutes les comédies italiennes de cette époque, on voit un rôle de pédant. Ce rôle étoit, pour ainsi dire, obligé, et l'on en avoit fait un caractère, comme les Capitan, les Gor-

SGANARELLE, *à part.*

Il a pris querelle contre quelqu'un. (*à Pancrace.*) Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE, *à part.*

La colère l'empêche de me voir. (*à Pancrace.*) Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

gibus, les Jodelets, etc. Molière, en se conformant à cet usage dans le *Dépit amoureux*, n'avoit songé qu'à rendre le pédantisme ridicule. Ici, il se donne une mission plus grave; et nous allons le voir se moquer successivement et des formes pédantesques de l'enseignement, et des troubles des écoles, et des prétentions de l'université. On sait qu'à cette époque l'université cherchoit sérieusement à faire confirmer un arrêt de 1624, qui défendoit, *sous peine de la vie*, d'enseigner aucune maxime contraire aux opinions d'Aristote. Il s'agissoit donc de venger la raison des outrages de la sottise; et c'est ce que Molière a fait ici avec autant de courage que de bonheur. Il est vrai que le but qu'il s'étoit proposé ne fut pas entièrement rempli, puisque, sept ans après, Boileau fut obligé de recommencer l'attaque, et d'opposer à son tour les armes du ridicule à l'arrêt solennel dont le parlement menaçoit la philosophie de Descartes. S'il faut en croire les auteurs du *Ménagiana*, Boileau remit son *Arrêt burlesque* à son neveu le greffier, qui le présenta à signer, avec d'autres papiers, au premier président de Lamoignon. Celui-ci examina les papiers les uns après les autres; et, quand il fut tombé sur celui de Despréaux, il dit au greffier: Ah! voilà un tour de ton oncle. Cette bagatelle a peut-être, plus qu'aucune autre chose, empêché l'arrêt du parlement. (*Ménagiana*, tome III, page 20.)

SGANARELLE, *à part.*

Il faut qu'on l'ait fort irrité. (*à Pancrace.*) Je...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Toto cœlo, totâ viâ aberras[1].

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on?...

PANCRACE, *se retournant vers l'endroit par où il est entré.*

Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in Balordo.*

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE, *de même.*

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE, *de même.*

Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et

[1] Pancrace rassemble ici en une seule phrase deux expressions proverbiales qu'Érasme a recueillies dans ses *Adages*, l'une de Térence, *totâ errare viâ;* l'autre de Macrobe, *toto cœlo errare*, et qui toutes deux veulent dire, donner dans la plus grande des erreurs, être à mille lieues de la vérité. Rabelais a traduit littéralement *toto cœlo errare:* « Qui aultrement la nomme, erre par « tout le ciel. » (A.)

je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE, *de même.*

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*[1].

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère[2]?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi, encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable régne par-tout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient rougir de honte, en

[1] Des poings, des pieds, des ongles, et du bec.

[2] Pancrace n'avoit point encore daigné répondre à Sganarelle; mais celui-ci lui donne le nom d'Aristote, et sait fixer son attention en flattant sa vanité. (L. B.)

souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler[1].

SGANARELLE.

Quoi donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure, la disposition extérieure des corps qui sont

[1] Cet appel à la sévérité des magistrats fait allusion aux efforts sérieux de l'université pour obtenir la confirmation de l'arrêt de 1624. Mais pour se faire une idée de l'importance de ce passage, nous citerons la fin de cet arrêt, qui condamnoit au bannissement les nommés Villon, Bitault, et de Claves, pour avoir pensé autrement qu'Aristote. « La cour ordonne que lesdites thèses « seront déchirées dès à présent, et que commandement sera fait « auxdits Villon et Bitault.... de sortir dans vingt-quatre heures de « cette ville de Paris, avec défense de se retirer dans les villes et « lieux du ressort de cette cour, d'enseigner la philosophie en au- « cune des universités d'icelui. — Fait défense à toute personne, « *à peine de la vie*, tenir ni enseigner aucune maxime contre les « auteurs anciens et approuvés, ni *faire aucune dispute que celles « qui seront approuvées par les docteurs de ladite faculté.* — (Signé « Deverins, président; Sanguin, rapporteur). » Certes, ce dernier trait étoit digne de trouver une place dans la comédie de Molière.

inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. (*se retournant encore du côté par où il est entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE, *à part.*

Je pensois que tout fût perdu. (*à Pancrace.*) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE.

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent fieffé[1]!

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Eh! mon dieu. Je...

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

[1] *Fieffé* vient de fief. Il se dit de ceux qui ont quelques vices. Dans ce sens, il signifie *achevé*, comme qui diroit un homme à qui il ne manque rien d'un tel vice ; de la même façon qu'il ne manque rien pour posséder un fief à celui qui l'a reçu de son seigneur. (Caseneuve.) — Les précieuses prenoient ce mot en bonne part, et disoient d'un amant bien accueilli des dames que c'étoit *un galant fieffé*.

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je...

PANCRACE.

En termes exprès.

SGANARELLE.

Vous avez raison. (*se tournant du côté par où Pancrace est entré.*) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire [1]. Voilà qui est fait: je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrace dont on ne plaint personne [2]; et je voudrois bien vous

[1] Cette épigramme est d'autant plus plaisante dans la bouche de Sganarelle, que, loin de vouloir faire la satire du docteur, il pense faire son éloge. (L. B.)

[2] Comme le langage de Sganarelle est devenu poli! Plns de ces formes brusques, de ces boutades triviales, qui lui échappoient avec Géronimo. C'est qu'il parle à un homme qu'il veut adoucir, et dont il sent la supériorité: il se contraint devant lui jusqu'à employer cette périphrase, *la disgrace dont on ne plaint personne*, pour exprimer une chose qu'il ne craindra pas de nommer lorsqu'il consultera les Égyptiennes. Molière excelle à peindre ces nuances du même caractère, et elles lui servent à en varier les effets.

prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ* [1], et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, *à part.*

La peste soit de l'homme! (*à Pancrace.*) Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PANCRACE.

Oui.

[1] Le vide existe dans la nature.

SGANARELLE.

Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, françois, [françois, françois [1].]

PANCRACE.

Ah! françois.

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques [et étrangères], et l'autre est pour [la vulgaire et] la maternelle.

[1] Dans sa première entrevue avec Panurge, Pantagruel essaie de lui parler en douze langues différentes avant de lui parler françois. Ce passage de Rabelais a pu donner à Molière l'idée de ce dialogue. Voyez *Pantagruel*, chap. IX.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

[Ah! ah!] sur une difficulté de philosophie, sans doute!

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement [1]?

SGANARELLE.

Non. Je...

[1] C'est-à-dire si elle a pour objet la *perception*, le *jugement*, et le *raisonnement*, ou ce dernier seulement.

PANCRACE.

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une[1]?

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance[2]?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin?

SGANARELLE.

Hé! non. Je...

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel[3]?

[1] Les catégories étoient un moyen de classer toutes les pensées de l'entendement humain. Aristote en comptoit dix.

[2] Il s'agit de savoir *si l'essence d'un bien se trouve dans ce qu'on desire ou dans ce qui convient.*

[3] Cette question est aussi inintelligible que les précédentes sont ridicules. En recueillant toutes ces subtilités scolastiques, Molière vouloit se moquer du faux savoir, et devenoit le vengeur du bon goût après l'avoir été du bon sens. L'art avec lequel il a su donner de l'intérêt à cette scène est digne de remarque. Rien n'est plus ridicule, sans doute, que les sottises débitées par Pancrace, mais aussi rien n'est moins plaisant. Ne pouvant donc tirer le comique des choses, Molière le fait ressortir de la situation et des passions

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit:*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même temps, sans écouter Sganarelle:*

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.*)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués par-tout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pen-

de ses personnages. Si Pancrace étoit moins en colère, et Sganarelle moins impatient; si tous deux étoient moins absorbés dans la pensée qui les agite, il y auroit bien encore une scène vigoureuse, mais il n'y auroit plus de scène comique.

sée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensentbien, sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir*[1].

[Peste de l'homme!

PANCRACE, *au-dedans de sa maison.*

Oui, la parole est *animi index et speculum*[2]. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'ame. (*Il monte à la fenêtre, et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes[3] de nos individus; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner, et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

[1] Tout le reste de la scène, à partir de cet endroit, n'existe pas dans l'édition originale de 1668, et s'est trouvé, pour la première fois, dans l'édition posthume de 1682.

[2] « L'indice et le miroir de l'ame. » C'est ce que Pancrace traduit encore mieux par les mots de *truchement* et d'*image*. (A.)

[3] *Arcanes*, mot latin francisé; il signifie secret mystérieux. Plus bas, *ratiociner* pour raisonner, terme de logique qui n'a jamais été en usage que dans les écoles.

PANCRACE.

Mais sur-tout soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Évitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé! monsi...

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

Point d'ambages[1], de circonlocution.

(*Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*)

PANCRACE.

Hé quoi! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*, que vous n'êtes et ne serez

[1] Point d'*ambages*, c'est-à-dire point d'embarras de paroles. Toute la partie de cette scène où Pancrace recommande à Sganarelle d'être bref, de *trancher* d'un apophthegme, se trouve dans *la Jalousie du Barbouillé*.

jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*[1], le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard!

PANCRACE, *en rentrant sur le théâtre.*

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore?

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité. (*s'en allant.*) Homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales, et politiques. (*revenant.*) Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*[2]. (*s'en allant.*) Homme qui possède, *superlativè*, fables, mythologies, et histoires, (*revenant.*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, et sophistique, (*s'en allant.*) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique[3], physique, et mathématique, (*revenant.*) cosmométrie[4], géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire[5], (*s'en allant.*) médecine, astronomie, as-

[1] La jurisprudence se composoit de deux corps de droit, l'ecclésiastique et le civil. *In utroque jure* veut dire dans l'un et dans l'autre droit. Un docteur *in utroque jure* étoit donc celui qui professoit le droit civil et le droit canon.

[2] Par tous les cas et modes imaginables.

[3] Art d'interpréter les songes.

[4] Mesure de la terre.

[5] *Spéculoire* et *spéculatoire.* — La *spéculatoire* est l'art d'interpréter les éclairs, le tonnerre, les comètes, et autres météores ou phénomènes semblables. — La *spéculoire* est la partie de l'art divinatoire, qui consiste à faire voir dans un miroir les personnes ou les choses que l'on desire connoître. (A.)

trologie, physionomie, métoposcopie [1], chiromancie, géomancie [2], etc.]

SCÈNE VII.

SGANARELLE.

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre; il est plus posé, et plus raisonnable. Holà!

SCÈNE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*à part.*) Ah! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

[1] Art de conjecturer le sort d'une personne par l'inspection des traits de son visage. Cardan a fait un volume in-folio fort curieux sur cette science chimérique.

[2] *Chiromancie*, divination par l'inspection des lignes de la main. — *Géomancie*, art de deviner, soit par des lignes qu'on trace au hasard sur la terre, soit par les fentes naturelles qu'on remarque à sa surface. (A.)

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, je suis venu, mais, il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé! que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me*

semble à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, *à part.*

Ah! ah! voici une autre musique. (*à Marphurius.*) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qu'il vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage.

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le vieux rêveur!

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra [1].

SGANARELLE, *à part.*

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

MARPHURIUS.

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

[1] Cette scène est imitée du chapitre de *Pantagruel*, dans lequel Panurge consulte Trouillogan, philosophe pyrrhonien, sur le mariage qu'il a projeté. La voici. « PANURGE. Doncques me ma-« rieray-je? TROUILLOGAN. Par adventure. PAN. M'en trouveray-je « bien? TR. Selon la rencontre. PAN. Aussi si je rencontre bien, « comme j'espère, seray-je heureux? TR. Assez. PAN. Tournons à « contre-poil. Et si je rencontre mal? TR. Je m'en excuse. PAN. Mais « conseillez-moi, de grace : que doibs-je faire? TR. Ce que vous « voudrez.... PAN. Que m'en conseillez-vous? TR. Rien. PAN. Me « doibs-je marier? TR. Je n'y estois pas. PAN. Je ne me marieray donc « point? TR. Je n'en peulx mais. PAN. Si je suis marié, je ne seray « jamais coqu? TR. Je y pensois.... PAN. Prenez le cas que marié « je sois. TR. Je suis d'ailleurs empêché.... PAN. Et doncques, si je « suis marié, je seray coqu? TR. On le diroit. PAN. Si ma femme « est preude et chaste, je ne seray jamais coqu? TR. Vous me « semblez parler correct.... PAN. Sera elle preude et chaste? Reste « seullement ce poinct. TR. J'en doubte. PAN. Vous ne la veistes « jamais? TR. Que je sçaiche. PAN. Pourquoi doncques doubtez-« vous d'une chose que ne congnoissez? TR. Pour cause. PAN. Et « si la congnoissez? TR. Encores plus.... PAN. Mais qui me fera « coqu? TR. Quelcqu'un. PAN. Par la ventre bœuf de bois, je vous « frotteray bien, monsieur le quelcqu'un. TR. Vous le dites, etc. »

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire [1].

SCÈNE IX.

SGANARELLE.

Comment! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! voici des Égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X.

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(*Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.*)

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

[1] L'idée de cette revanche si comique appartient à Molière: elle manque à la scène de Rabelais. Molière a reproduit cette combinaison, mais avec un effet plus plaisant encore, dans la scène entre madame Pernelle et Orgon, acte V du *Tartuffe*. Le rapprochement des deux scènes peut offrir une étude intéressante : la même idée y produit le même effet, quoiqu'elle soit présentée d'une manière absolument différente. Quant à la scène de Marphurius, elle n'avoit aucun but satirique. Molière venoit

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans [1], et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Oui, une bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose [2].

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

de donner une grande leçon dans la scène précédente, il ne vouloit que s'égayer dans celle-ci.

[1] C'est-à-dire une pièce *à la croix*, par allusion à la croix représentée sur certaine pièce de monnoie.

[2] L'équivoque de cette réponse est une demi-lumière qui n'échappe point au spectateur. Si Sganarelle ne devine rien, c'est

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu?

(*Les deux Égyptiennes dansent et chantent.*)

SGANARELLE.

Que diable, ce n'est pas là me répondre! Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu? vous?

qu'il cherche moins à s'éclairer qu'à se tromper lui-même sur ce qu'il veut savoir. (L. B.)

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Vous? cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai ou non [1]?

(*Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.*)

SCÈNE XI.

SGANARELLE.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et pour cela je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

[1] Ceci est imité de Rabelais. Panurge demande au théologien Hyppotadée « s'il ne sera point coeu. Neuni dà, mon ami, répon« dit Hyppotadée, si Dieu plaît. — Oh! la vertu de Dieu, s'écria « Panurge, vous soit en aide! Où me renvoyez-vous, bonnes « gens?... Si Dieu plait, je ne serai point coqqu; je serai coqqu, « si Dieu plaît. » (*Rabelais*, liv. III, chap. xxx.)

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, *retiré dans un coin du théâtre, sans être vu.*

LYCASTE.

Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMÈNE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMÈNE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir?

DORIMÈNE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE.

Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter; c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde;

et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve[1]. (*à Sganarelle qu'elle aperçoit.*) Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là monsieur?...

DORIMÈNE.

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez

[1] Plus ce discours est immoral, plus Sganarelle doit en être frappé. C'est le but de la scène. On a dit que Molière avoit manqué aux mœurs en faisant ainsi parler Dorimène. C'est à-peu-près comme si l'on eût dit qu'il étoit défendu aux auteurs comiques de représenter les vices. La véritable faute n'est pas de les mettre sur la scène, mais de les y rendre aimables; et c'est un reproche que Molière n'a jamais mérité: il entendoit la morale mieux que ses critiques. Il savoit, par exemple, que pour dégoûter du vice il suffit de le montrer tel qu'il est, c'est-à-dire dans toute sa laideur, ne sentant plus son avilissement, dépouillé même de cette dernière honte qui le sépare du crime. C'est ainsi que Lycaste et Dorimène ne se cachent rien. Mais en les montrant tels qu'ils sont, Molière étoit bien sûr que personne n'auroit l'envie de leur ressembler.

là une très honnête personne: et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE.

Me voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà!

(*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*)

SCÈNE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! mon gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excusez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être satisfait; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons. Entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon dieu, ne faisons point de cérémonie! Entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon dieu, je vous en dispense, et je...

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise; et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, *à part.*

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous? J'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison?

SGANARELLE.

La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier[1].

ALCANTOR.

Écoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV.

SGANARELLE.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être long-temps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

[1] Suivant Ménage, Molière a imité cet endroit d'une épigramme de Malleville:

> Mais sais-tu ce que tu dois faire
> Pour mettre ton esprit en paix?
> Résous-toi d'imiter ton père,
> Tu ne te marieras jamais. (B.)

SCÈNE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, *parlant d'un ton doucereux* [1].

Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS, *toujours avec le même ton.*

Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (*Alcidas présente à Sga-*

[1] Le chevalier de Grammont ayant quitté l'Angleterre sans remplir la promesse qu'il avoit faite d'épouser mademoiselle Hamilton, les deux frères de cette demoiselle le joignirent à Douvres: du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils lui crièrent: « Chevalier « de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? Pardonnez- « moi, messieurs, leur répondit-il; j'ai oublié d'épouser votre sœur, « et je retourne avec vous pour finir cette affaire. » Telle est l'anecdote qui, suivant quelques commentateurs, a fourni à Molière le dénouement du *Mariage forcé*. (Voyez le recueil de Cizeron Rival, page 8, et *Ana*, ou Bigarrure Calotine, première partie, page 18.)

narelle deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (*à part.*) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé! monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS, *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci?

ALCIDAS *lui présente encore les deux épées.*

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore [1] ?

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément ?

[1] *Encore* est très plaisant. Ainsi Sganarelle croyoit en être quitte pour les coups de bâton qu'il avoit reçus. Sa situation est assez semblable à celle du paysan qui avoit offensé son seigneur, et qui mangea les aulx, reçut les coups de bâton, et paya les cent écus. Il est vrai que le conte de La Fontaine ne fut imprimé qu'un an après la première représentation du *Mariage forcé*. Mais le livre où La Fontaine avoit puisé le sujet de ce conte étoit connu de Molière. C'est *Boniface et le Pédant*, comédie en cinq actes de Bruno Nolano. Il est probable que cet auteur avoit puisé lui-même dans quelques facéties italiennes ; mais ce qui prouve que La Fontaine avoit lu son ouvrage, c'est qu'il y a trouvé le sujet d'une de ses fables les plus ingénieuses, *le Gland et la Citrouille* (livre IX, fable IV). Cette origine, ainsi que la précédente, étant restée inconnue jusqu'à ce jour à tous les éditeurs de La Fontaine, je rapporterai la fable de *la Citrouille* telle qu'elle se trouve dans *Bruno Nolano*. « Momus un jour, disputant avec Mercure, « qui est l'interprète et l'avocat des dieux, vint à l'interroger de « cette sorte : O Mercure ! le meilleur sophiste d'ici-haut, dis-moi « un peu, pourquoi les citrouilles, qui sont si grosses, sont-elles « attachées à des branches si menues, et les noix, qui sont si « petites, sont-elles portées par de si gros arbres ? Parceque, ré- « pondit Mercure, il y avoit bien plus à craindre pour les hommes « de la chute d'une citrouille que de celle d'une noix. » (*Boniface et le Pédant*, acte V, scène XX.)

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc...

(*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah !

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(*Alcidas lève le bâton.*)

SGANARELLE.

Hé bien ! j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS.

Ah ! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure ; et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter[1]. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

(*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*)

[1] Molière a présenté le rôle d'Alcidas d'une manière très comique, en le rendant poli et doucereux. Il vient de donner des coups de bâton à Sganarelle, et il l'assure qu'il est ravi que les choses se passent doucement ; qu'il seroit au désespoir que Sganarelle l'eût contraint à le maltraiter. Rien ne fait plus d'effet au théâtre que cette espèce de contraste entre l'extérieur d'un homme et sa conduite habituelle. Molière n'a jamais manqué, lorsque

SCÈNE XVII.

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon père, voilà monsieur qui est tout-à-fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! m'en voilà déchargé[1], et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage[2].

l'occasion s'en est offerte, d'indiquer cette bizarrerie très commune dans le monde. (P.)

[1] On ne pouvoit marquer plus fortement la morale de la pièce, ni annoncer l'avenir avec moins de paroles. C'est pour ainsi dire le premier acte de *Georges Dandin*. Alcantor se réjouit, parcequ'il est *débarrassé*: c'est pour lui que le mariage est *heureux*, et il le dit de la manière la plus comique, en ayant l'air de féliciter Sganarelle, qui garde le plus profond silence: « Silence qui est un coup « de maître, dit Riccoboni; et c'est cette espèce de dénonement « que j'avois en vue, lorsque j'ai dit que le froid d'une situation « pouvoit quelquefois servir à dénoner une pièce, autant que le « feu et la vivacité d'une action. »

[2] Cette petite pièce renferme plusieurs scènes du meilleur comique, et une des plus fortes et des plus utiles leçons que la comédie ait jamais données à un grand corps de l'état. Voltaire a dit qu'on y remarquoit plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. En écrivant cette ligne, il avoit oublié la première scène,

qui est une des meilleures du théâtre de Molière : et lors même que cette scène n'existeroit pas, ce jugement seroit encore injuste; car les rôles de Pancrace, de Marphurius, et d'Alcidas, ne sont pas des rôles sans agrément; et il y a quelque chose de mieux que de la bouffonnerie dans la scène où Pancrace invoque la sévérité des magistrats contre un philosophe qui a osé penser autrement qu'Aristote.

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

LE MARIAGE
FORCÉ,
BALLET DU ROI,

Dansé par SA MAJESTÉ le 29e jour de janvier 1664.

PERSONNAGES.

SGANARELLE [1].
GÉRONIMO [2].
DORIMÈNE [3].
ALCANTOR [4].
LYCANTE* [5].
PREMIÈRE BOHÉMIENNE [6].
SECONDE BOHÉMIENNE [7].
PREMIER DOCTEUR [8].
SECOND DOCTEUR [9].

ACTEURS.

[1] Molière — [2] La Thorillière. — [3] Mademoiselle Du Parc. — [4] Béjart. — [5] La Grange. — [6] Mademoiselle Béjart. — [7] Mademoiselle De Brie. — [8] Brécourt. — [9] Du Croisy.

* Lycante est le même personnage qui est appelé Alcidas dans la comédie : c'est le fils d'Alcantor et le frère de Dorimène.

LE MARIAGE FORCÉ[1].

ARGUMENT.

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicule, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies, aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes; et c'est par-là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se doit marier ou non : cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage; et l'autre, voyant cette extravagance

[1] Lorsque Molière fit représenter *le Mariage forcé* sur le théâtre du Palais-Royal, il supprima les récits et les entrées de ballet, et réduisit sa pièce en un acte. Nous rétablissons ici tous les morceaux supprimés.

de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

SCÈNE II.

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses coudées franches; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul assez étonné; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire, qui chante ce récit:

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

Si l'Amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas:
Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.
Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas:
Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS, ET LES SOUPÇONS.

LA JALOUSIE, le sieur Dolivet.
LES CHAGRINS, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
LES SOUPÇONS, les sieurs De Lorge et Le Chantre.

SECONDE ENTRÉE.

QUATRE PLAISANTS, OU GOGUENARDS.

Le comte d'Armagnac, messieurs d'Heureux, Beauchamp, et Des-Airs le jeune.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Le seigneur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire ; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont contents de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II.

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet, et ne le laisse point parler ; ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien ; il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX ÉGYPTIENS, QUATRE ÉGYPTIENNES

DEUX ÉGYPTIENS, le ROI, le marquis de Villeroy.

ÉGYPTIENNES, le marquis de Rassan, les sieurs Raynal, Noblet, et La Pierre.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et, rencontrant deux Bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage : pour réponse, ils se mettent à danser, en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN,

CHANTÉ PAR M. DESTIVAL.

Holà !
Qui va là ?
Dis-moi vite quel souci
Te peut amener ici.

Mariage[1].

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

N'effrayez pas.

[1] Il ne reste des demandes de Sganarelle au magicien que ce qu'on appelle, en termes de théâtre, les *répliques*. (L'éditeur de 1664.)

Des puissances invincibles
Rendent depuis long-temps tous les démons muets;
Mais par signes intelligibles,
Ils répondront à tes souhaits.

QUATRIÈME ENTRÉE.

UN MAGICIEN, *qui fait sortir quatre* DÉMONS.

LE MAGICIEN, M. Beauchamp.
QUATRE DÉMONS, MM. d'Heureux, De Lorge, Des-Airs l'aîné, et Le Mercier.

Sganarelle les interroge; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout-à-l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II.

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE.

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

SCÈNE IV.

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL,

CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGEROTTI, BORDIGONI, CHIARINI, JON AGUSTIN, TAILLAVACA, ANGELO MICHAEL.

Ciego me tienes, Belisa,
Mas bien tus rigores veo,
Porque és tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no és menos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ya és el otro despierto.

Favores tuyos, Belisa,
Tuvieralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero [1].

[1] Voici la traduction de ces couplets :

« Tu prétends, Bélise, que je suis aveugle ; cependant je vois « bien tes rigueurs. Ton dédain est si sensible qu'il ne faut pas « d'yeux pour l'apercevoir.

« Mon amour est bien grand ; mais ma douleur n'est pas moindre. « Le sommeil calme celle-ci ; rien ne peut assoupir l'autre.

« Je saurois, Bélise, garder le secret de tes faveurs ; mais je ne « suis pas le maître d'empêcher mes douleurs d'éclater. » (A.)

SIXIÈME ENTRÉE.

DEUX ESPAGNOLS, ET DEUX ESPAGNOLES.

MM. du Pille, et Tartas, Espagnols.
MM. de La Lanne, et de Saint-André, Espagnoles.

SEPTIÈME ENTRÉE.

UN CHARIVARI GROTESQUE.

M. Lulli, les sieurs Balthasard, Vagnac, Bonnard, La Pierre, Descousteaux, et les trois Opterres, frères.

HUITIÈME ENTRÉE.

QUATRE GALANTS, *cajolant la femme de Sganarelle.*

M. le Duc, M. le duc de Saint-Aignan, MM. Beauchamp, et Raynal.

FIN DU BALLET.

LA PRINCESSE
D'ÉLIDE,

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES.

1664.



PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AURORE.
LYCISCAS, valet de chiens.
TROIS VALETS DE CHIENS chantants.
VALETS DE CHIENS dansants.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE[1].
AGLANTE, cousine de la princesse[2].
CYNTHIE, cousine de la princesse[3].
PHILIS, suivante de la princesse[4].
IPHITAS, père de la princesse[5].
EURYALE, prince d'Ithaque[6].
ARISTOMÈNE, prince de Messène[7].
THÉOCLE, prince de Pyle[8].
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque[9].
MORON, plaisant de la princesse[10].
LYCAS, suivant d'Iphitas[11].

ACTEURS.

[1] Armande Béjart. — [2] Mademoiselle Du Parc. — [3] Mademoiselle De Brie. — [4] Madeleine Béjart. — [5] Hubert. — [6] La Grange. — [7] Du Croisy. — [8] Béjart. — [9] La Thorillière. — [10] Molière. — [11] Prévot.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMÈDE.

MORON.
CHASSEURS dansants.

SECOND INTERMÈDE.

PHILIS.
MORON.
UN SATYRE chantant.
SATYRES dansants.

TROISIÈME INTERMÈDE.

PHILIS.
TIRCIS, berger chantant.
MORON.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

LA PRINCESSE.
PHILIS.
CLIMÈNE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS et BERGÈRES chantants.
BERGERS et BERGÈRES dansants.

La scène est en Élide.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

L'AURORE, LYCISCAS, ET PLUSIEURS AUTRES VALETS DE CHIENS, *endormis et couchés sur l'herbe.*

L'AURORE *chante.*

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.
Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer;
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCÈNE II.

LYCISCAS, ET AUTRES VALETS DE CHIENS, *endormis.*

TROIS VALETS DE CHIENS, *réveillés par l'Aurore, chantent ensemble.*

Holà! holà! Debout, debout, debout.

Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout;
Holà! ho! debout, vite debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent par-tout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vite debout.
(*à Lyciscas endormi.*)
Qu'est ceci, Lyciscas? Quoi! tu ronfles encore,
Toi, qui promettois tant de devancer l'Aurore?
Allons, debout, vite debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Debout, vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS, *en s'éveillant.*

Par la morbleu! vous êtes de grands braillards, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand par-tout?
Allons, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vite, debout.

LYCISCAS.

Hé! je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Hé bien! laissez-moi, je vais me lever. Vous êtes

d'étranges gens, de me tourmenter comme cela! Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée; car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme; et, lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on u'est... (*Il se rendort.*)

PREMIER.

Lyciscas!

DEUXIÈME.

Lyciscas!

TROISIÈME.

Lyciscas!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciscas!

LYCISCAS.

Diables soient les brailleurs! Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout;
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue, de ne pas dormir son soûl!

PREMIER.

Holà! ho!

DEUXIÈME.

Holà! ho!

TROISIÈME.

Holà! ho!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho! ho! ho! ho! ho!

LYCISCAS.

Ho! ho! La peste soit des gens, avec leurs chiens de hurlements! Je me donne au diable, si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Encore?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Le diable vous emporte!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS, *en se levant.*

Quoi! toujours? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter? Par la sambleu! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho! messieurs, debout, debout, vite; c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable par-tout. (*Il crie de toute sa force.*) Debout, debout, debout! Allons vite, ho! ho! ho! debout, debout! Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout : debout, debout! Lyciscas, debout! Ho! ho! ho! ho! ho[1]!

(*Plusieurs cors et trompes de chasse se font entendre;*

[1] Les intermèdes de *la Princesse d'Élide* sont dans le genre espagnol. Ils forment ordinairement, chez les poëtes de cette nation,

les valets de chiens que Lyciscas a réveillés, dansent une entrée; ils reprennent le son de leurs cors et trompes à certaines cadences.)

une petite pièce indépendante de celle à laquelle ils sont liés. Ils roulent presque toujours sur des amours populaires, sur des ridicules du moment, et sont en général remplis de sel et de comique : ceux de *la Princesse d'Élide* n'ont pas le même intérêt : on voit qu'ils ont été faits trop rapidement. (P.)

FIN DU PROLOGUE.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

EURYALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude;
Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,

[1] Cette pièce fut jouée pour la première fois à Versailles le 8 mai 1664. Elle fit partie des fêtes que Louis XIV donna à la reine sa mère, à Marie-Thérèse son épouse, sous le titre des *Plaisirs de l'Ile enchantée*. Ces fêtes célèbres, où l'on a cru voir aussi un hommage secret à mademoiselle de La Vallière, offrirent, pendant sept jours, tout ce que la magnificence et le bon goût du prince, le génie et les talents de tous ceux qui le servoient, pouvoient enfanter de plus merveilleux et de plus varié. L'Italien Vigarani, un des plus ingénieux décorateurs et des plus surprenants machinistes qu'on ait vus; le célèbre Lulli, qui annonça dans cette fête les charmes de sa mélodie; le président de Périgny, chargé des

Disent beaucoup, sans doute, à des gens de mon âge;
Et je pense, seigneur, entendre ce langage;
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURYALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour;
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements

vers consacrés aux éloges des reines; Bensserade, si connu par son double talent de lier la louange du personnage dramatique avec celle de l'acteur; Molière enfin, qui fit les honneurs de la seconde journée par *la Princesse d'Élide*, et ceux de la sixième par les trois premiers actes du *Tartuffe* : tout cela rendit cette fête une des plus étonnantes que l'Europe ait jamais vues. Pressé par le temps, Molière emprunta la fable de *la Princesse d'Élide* d'*Agostino Moreto*, auteur espagnol très estimé; et ce fut une galanterie fine de la part de Molière de présenter à deux reines, espagnoles de naissance, l'imitation d'un des meilleurs ouvrages du théâtre de leur nation. (B.) — La pièce de Moreto est intitulée *El desdèn con el desdèn*, dédain pour dédain. Le choix que Molière fit de cette pièce prouve la justesse de son esprit, comme l'art avec lequel il a embelli son sujet prouve la supériorité de son génie. Molière nous enseigne dans tout le cours de cet ouvrage comment il faut se servir d'une fable étrangère, et de quelle manière on peut la rendre propre aux mœurs et à la langue de son pays. Il fait voir qu'il ne suffit pas de traduire un bon original, mais que l'on doit souvent en changer la disposition. Ainsi une fable qui seroit bonne dans son premier état peut devenir parfaite suivant le génie de celui qui l'imite. (R.)

Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments!
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une ame est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque;
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance;
Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez;
J'y découvrois un fonds d'esprit et de lumière;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand, et l'ame fière;
Votre cœur, votre adresse, éclatoient chaque jour:
Mais je m'inquiétois de ne voir point d'amour;
Et, puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'alégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli[1].

[1] Ces vers flattoient la galanterie de Louis XIV et sa passion

EURYALE.

Si de l'Amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance!
Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abymé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, vois le sort où mon astre me guide;
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide;
Et tu sais que l'orgueil, sous des traits si charmants,
Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné nos ames!
A mon retour d'Argos, je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue.
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon ame aucun secret desir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,

pour mademoiselle de La Vallière. Il y avoit peut-être quelque inconvenance à les placer dans la bouche du gouverneur du prince: mais c'étoit alors le ton et les idées de la cour, et il semble que Molière ait songé à justifier Arbate en lui faisant dire:

Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.

Les commentateurs ont remarqué que le rôle d'Arbate, dans celle scène, ressemble un peu à celui de Théramène dans *Phèdre*. *Phèdre* fut jouée quinze ans après *la Princesse d'Élide*.

Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, et la fatalité!
Ce que n'avoient point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon ame fit naître [1]
Un transport inconnu dont je ne fus point maître:
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits [2];
Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,

[1] Du temps de Molière, le mot *fierté* prenoit le pluriel, même en prose. Le P. Bouhours a dit: Il est des *fiertés* comme des héros de plus d'une espèce et de plus d'une manière. (*Remarques sur la langue*, tome Ier, page 59.)

[2] On dit aujourd'hui plus généralement, *un prétexte pour....* J'avoue que, s'il falloit choisir entre l'ancienne manière de parler, *un prétexte à*, et la nouvelle, *un prétexte pour*, je préférerois la première, sur-tout en vers. Ces sortes de constructions elliptiques (*un prétexte qui serve à...*) animent toujours la diction; et, quand elles ne blessent en rien le génie de la langue et la grammaire générale, elles valent mieux que des constructions rigoureusement exactes. (L.)

Vit de sa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence;
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du desir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas, père de la princesse,
Assemble la plupart des princes de la Gréce [1].

ARBATE.

Mais à quoi bon, seigneur, les soins que vous prenez?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse;
Et nuls empressements, paroles ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants desirs?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique;
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURYALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jeter au rang de ces princes soumis,
Que le titre d'amants lui peint en ennemis?
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,

[1] Iphitus, roi d'Élide, contemporain de Lycurgue, et fameux dans la Grèce pour avoir rétabli les jeux olympiques. Molière a changé son nom en celui d'Iphitas.

Et de l'éclat pompeux des plus grandes vertus
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence :
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris, et dans cette humeur fière,
Que votre ame à ses vœux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une simple froideur,
Et qui n'oppose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment;
Mais, quand une ame est libre, on la force aisément;
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux;
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux fortifiez les vôtres.
Peut-être, pour toucher ses sévères appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas;
Et, si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURYALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme;
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon ame;

Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence;
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse, où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps que Moron, pour déclarer mon feu,
A pris...

ARBATE.

Moron, seigneur?

EURYALE.

Ce choix t'étonne un peu;
Par son titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroître;
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
La princesse se plaît à ses bouffonneries:
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseroient hasarder[1];

[1] Les fous de cour étoient encore fort à la mode. C'étoit un reste de barbarie, qui a duré plus long-temps en Allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusements, l'impuissance de s'en procurer d'agréables et d'honnêtes dans les temps d'ignorance et de mauvais goût, avoient fait imaginer ce triste plaisir qui dégrade l'esprit humain. Le fou qui étoit alors auprès de Louis XIV avoit appartenu au prince de Condé : il s'appeloit l'Angeli. Le comte de Grammont disoit que, de tous les fous qui avoient suivi M. le Prince, il n'y avoit que l'Angeli qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquoit

Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite:
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes états ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, *derrière le théâtre.*
Au secours! sauvez-moi de la bête cruelle.

EURYALE.
Je pense ouïr sa voix.

MORON, *derrière le théâtre.*
A moi! de grace, à moi!

EURYALE.
C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON, *entrant sans voir personne.*
Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux! préservez-moi de sa dent effroyable!
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,

pas d'esprit. C'est lui qui dit qu'*il n'alloit pas au sermon, parcequ'il n'aimoit pas le brailler, et qu'il n'entendoit pas le raisonner.* (VOLT.) — Boileau a parlé de l'Angeli dans sa première satire:

Un poëte à la cour fut jadis à la mode;
Mais des fous d'aujourd'hui c'est le plus incommode;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de *l'Angeli.*

On peut consulter Brossette, qui, dans une note sur ce dernier vers, a rassemblé tout ce qu'on connoissoit sur *l'Angeli.*

Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.
(Rencontrant Euryale, que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.)
Ah! je suis mort.

EURYALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête,
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête [1],
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

EURYALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Oh! que la princesse est d'une étrange humeur!
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances,
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs?
Encore si c'étoit qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe:
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

[1] *Diffamer* se prenoit autrefois non seulement dans le sens de déshonorer, mais aussi dans le sens de salir, gâter, *défigurer*. Les auteurs du temps en offrent un grand nombre d'exemples. Voyez ce mot dans le dictionnaire de Richelet.

EURYALE.

Dis-nous donc ce que c'est.

MORON.

Le pénible exercice
Où de notre princesse a volé le caprice!
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour;
Et, la course des chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grace,
Et faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit?

EURYALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah! oui. Succombant donc à ce travail horrible
(Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché),
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture, et, m'ajustant bientôt,
Prenois déja mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffue,
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour...

EURYALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur,

Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause;
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyants ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs... je vous laisse à penser.
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes;
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque sot.
J'ai jeté tout par terre et couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier, ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON.

J'y consens;
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON.

Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise:
C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Que si l'on y disoit: Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, signalant son audace,

Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort[1].

EURYALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'histoire

EURYALE.

En effet, ton trépas fâcheroit tes amis;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle?...

MORON.

Il ne faut pas, seigneur, que je vous dissimule;
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'état.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse;

[1] Ce trait est emprunté à l'Arétin, qui, dans une lettre à Baptiste Strozzi, a dit: *È meglio per la pelle vostra che si dica: qui fuggì il tale, che, quì morì il cotale.* « Il vaut mieux, pour votre peau, « qu'on dise, ici un tel prit la fuite, que, ici un tel trouva la « mort. » (P.)

Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame.
Je me sens là pour vous un zéle tout de flamme;
Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mère, dans son temps, passoit pour assez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux;
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appeloit mon père
A cause qu'il étoit le mari de ma mère,
Contoit pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce temps, il avoit l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village.
Baste. Quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...
Mais voici la princesse et deux de vos rivaux[1].

[1] Le caractère de Moron est très comique. Son extrême poltronnerie, ses réponses naïves et plaisantes, rappellent quelquefois les reparties de Sancho Pança. On dit que Molière avoit une sorte de prédilection pour ce rôle, et qu'il le jouoit parfaitement. (P.) — Ce rôle de bouffon est infiniment supérieur à celui de la pièce espagnole. Un seul trait suffira pour donner une idée des plaisanteries de Polilla (c'est ainsi que se nomme le bouffon). Lorsque, dans la première journée, il entend les amants de la princesse se plaindre de ses dédains, il propose de l'enfermer dans une chambre, de l'y laisser quatre jours sans boire ni manger, et de faire passer le cinquième devant elle le prince de Béarn et don Gaston, l'un avec six poulets et deux pains, l'autre avec un gigot de mouton; doux spectacle qui devoit forcer la princesse à courir après eux. Le comte de Barcelonne, persuadé que les deux princes

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURYALE, PHILIS, ARBATE, MORON.

ARISTOMÈNE.

Reprochez-vous, madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurois pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Étoit une aventure, ignorant votre chasse,
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grace;
Mais, à cette froideur, je connois clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE.

Pour moi, je tiens, madame, à sensible bonheur,
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

sauront employer des moyens plus efficaces pour fléchir sa fille, quitte la scène.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler[1],
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire, moi seule, à ma propre défense?
Certes, avec le temps, j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête.
Du moins, si, pour prétendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire;
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,

[1] Il y a quelque rapport entre le commencement de *la Princesse d'Élide* et le caractère de *Marcelle*, peint avec tant de charmes dans la première partie de *Don Quichotte*. Ces deux beautés ont la même fierté, le même goût pour l'indépendance, et la même aversion pour l'amour. Marcelle fait mourir son amant de désespoir, et ce malheureux expire sans se plaindre des rigueurs de sa maitresse. Ce dénouement est foible et commun. La fable de Molière est bien mieux conduite : l'amour-propre de la princesse d'Élide est piqué par l'indifférence apparente d'Euryale : son dépit lui apprend qu'elle n'est pas insensible, et ce sentiment est gradué avec beaucoup d'art. C'est le premier modèle du genre de Marivaux, dont toutes les pièces roulent sur cette idée, mais qui abusa singulièrement des petites nuances et du raffinement que ce genre semble exiger. (P.)

J'en ai mis bas sans vous de plus méchants que lui.

THÉOCLE.

Mais, madame...

LA PRINCESSE.

Hé bien! soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui, sans vous, c'étoit fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand secours;
Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON.

Eh! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!

ARBATE, *à Euryale.*

Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
Son heure doit venir, et c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux.
Et je...

EURYALE.

Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux,

Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire;
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle,
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux évènement.

ARBATE.

Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance?...

EURYALE.

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence [1].

[1] L'intention de cette scène est dans la comédie espagnole; c'est à Carlos, comme ici à Euryale, que vient l'idée d'employer un autre moyen que les témoignages d'amour pour vaincre l'indifférence de la princesse, idée qui est le fondement de toute la comédie. L'acte finit bien. Euryale, sortant sans faire connoître positivement en quoi consiste sa nouvelle résolution, tient l'esprit du spectateur en suspens, et excite sa curiosité. Cela appartient à Molière. (A.)

FIN DU PREMIER ACTE.

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE I.

MORON.

Jusqu'au revoir; pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime.
    Philis est l'objet charmant
    Qui tient mon cœur à l'attache;
    Et je devins son amant
    La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait et plus blancs mille fois,
Pressoient les bouts du pis, d'une grace admirable.
    Ouf! Cette idée est capable
    De me réduire aux abois.

Ah! Philis! Philis! Philis!

SCÈNE II.

MORON, UN ÉCHO.

L'ÉCHO.

Philis.

MORON.

Ah!

L'ÉCHO.

Ah.

MORON.

Hem.

L'ÉCHO.

Hem.

MORON.

Ah! ah!

L'ÉCHO.

Ah.

MORON.

Hi, hi.

L'ÉCHO.

Hi.

MORON.

Oh!

L'ÉCHO.

Oh.

MORON.

Oh!

L'ÉCHO.

Oh.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

L'ÉCHO.

On.

MORON.

Hon.

L'ÉCHO.

Hon.

MORON.

Ah!

L'ÉCHO.

Ah.

MORON.

Hu.

L'ÉCHO.

Hu.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

SCÈNE III.

MORON, *apercevant un ours qui vient à lui.*

Ah! monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux votre affaire. Hé! hé! hé! monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. Là, (*il caresse l'ours, et tremble de frayeur.*) là, là, là. Ah! monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite! Elle a tout-à-fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil, belle tête, beaux yeux brillants, et bien fendus! Ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenottes jolies! Ah! belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bienfaits! (*L'ours se lève sur ses pattes de derrière.*) A l'aide! au secours!

je suis mort! Miséricorde! Pauvre Moron! Ah! mon dieu! Hé! vite, à moi, je suis perdu.

(*Moron monte sur un arbre.*)

SCÈNE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON, *monté sur un arbre, aux chasseurs.*

Hé! messieurs, ayez pitié de moi. (*Les chasseurs combattent l'ours.*) Bon! messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O ciel! daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous alentour de lui. Courage! ferme! allons, mes amis! Bon! poussez fort! Encore! Ah! le voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort! Descendons maintenant pour lui donner cent coups. (*Moron descend de l'arbre.*) Serviteur, messieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

(*Moron donne mille coups à l'ours qui est mort.*)

ENTRÉE DE BALLET.

Les chasseurs dansent pour témoigner leur joie d'avoir remporté la victoire.

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE.

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux;
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmants ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Élis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude [1].
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants

[1] Les douze premiers vers de cet acte sont écrits avec soin, on peut même dire, avec charme. Ils entroient à merveille dans les intentions du prince qui donnoit la fête, et qui vouloit faire valoir sa création de Versailles, alors toute nouvelle. L'allusion est évidente. (A.)

Vos retraites ici me semblent hors de temps;
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je, après tout, à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperai fort, si pas un d'eux l'emporte.

CYNTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être,
S'oppose aux duretés que vous faites paroître;
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre [1].

[1] Le dessein de l'auteur étoit de traiter ainsi toute la comédie.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles? et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse, et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut; et je ne puis souffrir qu'une ame, qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

Mais un commandement du roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il auroit étendues davantage, s'il avoit eu plus de loisir. (*Note de Molière.*) — Le style de ces derniers actes est supérieur à celui du premier. Nous avons cru inutile de relever les fautes assez nombreuses de ce premier acte, la pièce n'étant pas restée au théâtre.

CYNTHIE.

Hé! madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée; et, s'il plaît au ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements; et, si jamais j'étois capable d'y descendre, je serois personne, sans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ses traits; et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, et qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CYNTHIE.

Mais, enfin, toute la terre reconnoît sa puissance, et vous voyez que les dieux mêmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur. Les dieux ne sont point faits comme les fait le

vulgaire; et c'est leur manquer de respect, que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'amour contre les sentiments de la princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foi, madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez long-temps, et fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous (*il montre Philis*) avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; et, puisque j'ai bien passé par-là, il peut bien y en passer d'autres.

CYNTHIE.

Quoi! Moron se mêle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CYNTHIE.

Et de vouloir être aimé?

MORON.

Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que pour le bel air, dieu merci, nous ne le cédons à personne.

CYNTHIE.

Sans doute, on auroit tort.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRINCESSE.

O ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Auroit-il résolu ma perte, et voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCÈNE IV.

IPHITAS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE, *à Iphitas.*

Seigneur, je vous demande la licence de prévenir

par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également; l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur; prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes; et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient satisfaits, si cela pouvoit arriver: et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Gréce a d'illustre, et que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; et, si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il

en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'état, ni avantages d'alliance; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer; mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnoissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paroître.

THÉOCLE, *à la princesse.*

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE.

Pour moi, madame, vous êtes le seul prix que je me propose par-tout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURYALE.

Pour moi, madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire [1].

[1] Il s'agit d'une course de chars, et l'on ne doit point oublier que la scène se passe en Élide. Dans la pièce espagnole, l'auteur amène

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON, *à part.*

Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter!

une fête ou un jeu dans le goût de sa nation; et il est malheureux que Molière n'ait pu emprunter l'idée de ce jeu, dont voici les règles. Chaque cavalier nomme une couleur à son choix. Alors les dames montrent des rubans qu'elles tenoient cachés; et les cavaliers sont obligés de danser, et de tenir des propos galants, pendant le reste du jour, à la dame dont la couleur répond à la leur. La princesse saisit l'occasion d'une fête semblable : elle présente un ruban de la couleur nommée par le prince Euryale; de manière qu'il s'établit entre eux un entretien fort tendre, l'un étant obligé de parler, et l'autre de répondre; ce qui produit une situation tout-à-fait théâtrale. Cependant le prince déclare sa passion avec vivacité, et d'une manière si vraie, que la princesse, persuadée que ce n'est point une feinte, reprend tout son orgueil, et le repousse fièrement. Mais Euryale reconnoit aussitôt son imprudence, et lui déclare qu'il n'a parlé avec tant de feu que pour observer les règles prescrites; ce qui pique vivement la princesse, et la jette dans une situation fort embarrassante. (R.) — Telle est la scène espagnole dont Molière n'a pu se servir, parcequ'il a transporté sa pièce en Élide. Ce jeu porte le nom de *sarao*. Il a fourni à Le Sage un des plus jolis chapitres du *Bachelier de Salamanque*.

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CYNTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE.

Prenez garde, madame. L'entreprise est périlleuse; et, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi[1].

[1] Voilà l'exposition terminée. L'auteur y a consacré deux actes. C'est trop d'un. Heureusement que le dépit secret de la princesse, qui se rend aux courses *pour donner de l'amour à Euryale*, promet quelques scènes intéressantes. Ainsi l'action ne commencera qu'au troisième acte. Par-tout on sent la précipitation avec laquelle Molière a été obligé de travailler.

FIN DU SECOND ACTE.

SECOND INTERMÈDE.

SCÈNE I.

PHILIS, MORON.

MORON.

Philis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah! cruelle! si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vite.

PHILIS.

Cela se pourroit faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, et toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne saurois.

MORON.

De grace!

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON, *retenant Philis.*

Je ne te laisserai point aller...

PHILIS.

Ah! que de façons!

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Hé bien! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne me parler point du tout.

MORON.

Hé! Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me...?

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien! oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde, au moins; car, à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Soit. (*Après avoir fait une scène de gestes.*) Ah! Philis!... Hé!...

SCÈNE II.

MORON.

Elle s'enfuit, et je ne saurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je savois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons, et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon, voici justement mon homme.

SCÈNE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE *chante.*

La, la, la.

MORON.

Ah! Satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a long-temps. Apprends-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE.

Je le veux. Mais auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MORON, *bas, à part.*

Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne sauroit parler d'autre façon. (*haut.*) Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE *chante.*

Je portois...

MORON.

Une chanson, dis-tu?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse? Peste!

LE SATYRE.

Je portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Chloris
Fit, dans un sombre bocage,
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage.
Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

(Moron demande au Satyre une chanson plus passionnée, et le prie de lui dire celle qu'il lui avoit ouï chanter quelques jours auparavant.)

LE SATYRE *chante.*

Dans vos chants si doux
Chantez à ma belle,

Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais, si la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous.

MORON.

Ah! qu'elle est belle! Apprends-la-moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fat, toi-même.

ENTRÉE DE BALLET.

Le Satyre, en colère, menace Moron, et plusieurs Satyres dansent une entrée plaisante.

FIN DU SECOND INTERMÈDE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

CYNTHIE.

Il est vrai, madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre; et, sans parler de tout le reste, la grace de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

EURYALE.

Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté; et ja-

mais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles! Elle est adorable en tout temps, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulù se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon ame, et tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caractères[1] qui m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivoit les mouvements de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle[2].

[1] Il y a de la passion dans cette tirade, mais il y a aussi un peu de recherche et d'affectation. Les précieuses, dont Molière s'étoit moqué si heureusement, disoient de la danse que *c'étoit tracer des chiffres amoureux*. Ce langage ressemble assez à celui d'Euryale; et l'on pourroit s'étonner de trouver de pareilles idées dans Molière, si l'on ne savoit que cette pièce n'est qu'une esquisse que les circonstances ne lui permirent pas d'achever.

[2] Cette scène de chant et de danse est en action dans la pièce espagnole. Molière la raconte; ainsi sa pièce marche dans l'en-

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque[1]?

tr'acte, et la situation de ses personnages présente un nouvel intérêt. (R.)

[1] Dans la pièce espagnole, le bouffon devient aussi le confident

MORON.

Ah! madame, il y a long-temps que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Étois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oui, madame, j'y étois; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, madame, vous ne feriez pas mal; il le mé-

de la princesse. Il est valet du prince, et se présente devant elle, pour la première fois, en habit de médecin, avec le titre de médecin de l'Amour. La princesse, charmée de ses bouffonneries, lui donne toute sa confiance, dès qu'elle lui a entendu dire qu'il est familier avec le prince. Molière a été plus heureux, en faisant de ce valet un bouffon depuis long-temps au service de la princesse, et en le montrant indigné de la froideur de sa maîtresse, et séduit par les bienfaits du prince. Ces changements ont suffi pour donner de la vraisemblance au rôle de Moron, et pour rentrer dans les convenances un peu trop oubliées par l'auteur espagnol. (R.)

riteroit bien : mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON.

Lui? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, *allant au-devant d'Euryale, et lui parlant bas.*

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princesse souhaite que vous l'abordiez; mais songez bien à continuer votre rôle; et, de peur de l'oublier, ne soyez pas long-temps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, seigneur; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURYALE.

Cette humeur, madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici; et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence; et ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une

femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme; et, comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE.

Je ne vois pas, madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, seigneur; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURYALE.

Pour moi, je ne suis pas de même; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison?

EURYALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURYALE.

Moi, madame? Point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat; mais je me résoudrois plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit peut-être, que votre cœur...

EURYALE.

Non, madame. Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux; et, quand le ciel emploieroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'ame, enfin quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerois pas [1].

LA PRINCESSE, *à part.*

A-t-on jamais rien vu de tel?

MORON, *à la princesse.*

Peste soit du petit brutal! J'aurois bien envie de lui bailler un coup de poing.

[1] *Quand le ciel formeroit une beauté parfaite!* dit le prince. Et il parle ainsi à une femme qui s'étonne qu'on puisse lui résister; et il semble ignorer même qu'elle est belle! Ce n'est pas assez pour lui de paroître indifférent, il est encore sans admiration! Cette injure est sans doute la plus forte qu'on puisse faire à une femme. Aussi les paroles du prince blessent si profondément la princesse, qu'on ne s'étonne plus de lui entendre dire à Moron, dans la scène suivante: « Tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de « quelque espoir; je te permets de dire tout ce que tu voudras « pour tâcher à me l'engager. » Ce discours répond à celui du prince. Elle n'aura plus de repos qu'elle n'ait vengé son injure.

LA PRINCESSE, *à part.*

Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON, *bas, au prince.*

Bon courage, seigneur. Voilà qui va le mieux du monde.

EURYALE, *bas, à Moron.*

Ah! Moron, je n'en puis plus! et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE, *à Euryale.*

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURYALE.

Le ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Il ne vous en doit rien, madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous savez bien, madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens; vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne physionomie; et je crois qu'il seroit assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE.

Ah! ce seroit lors que je prendrois plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma peine seroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son ame est entièrement insensible. Allons. Je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir[1].

[1] Enfin l'intérêt commence, et les caractères se développent. Sans doute les sentiments des deux principaux personnages sont un peu exagérés: mais c'est le défaut du sujet; car ils ressortent tout naturellement de la situation. Cette situation, comme l'a remarqué M. Petitot, est le fond de toutes les pièces de Marivaux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

TROISIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE I.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Viens, Tircis. Laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a long-temps que tes yeux me parlent; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS *chante.*

Tu m'écoutes, hélas! dans ma triste langueur:
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille;
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déja quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah! ah! je vous y prends, cruelle! Vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival!

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais avec lui; et l'on écoute volontiers les amants, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose; et quand...

PHILIS.

Tais-toi. Je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah! cruelle!...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS *chante.*

Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés,
Par le printemps vous est rendue.
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon ame ne reprend pas
La joie, hélas! que j'ai perdue!

MORON.

Morbleu! que n'ai-je de la voix! Ah! nature marâtre! pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomac, un gosier et une langue comme un autre? Oui, oui, allons. Je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, dis. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

(*Il chante.*)

Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur.
Ah! Philis, je trépasse;
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?

Vivat! Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai pas encore joui; et je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tueroit pour toi?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait. Je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime!

MORON, *à Tircis.*

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage, Moron. Meurs promptement
En généreux amant.

MORON, *à Tircis.*

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. (*à Philis.*) Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard. Prends bien garde comme je vais me percer le cœur. Je suis votre serviteur. Quelque niais.

PHILIS.

Allons, Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

FIN DU TROISIÈME INTERMÈDE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON[1].

LA PRINCESSE.

Prince, comme jusqu'ici nous avons fait paroître une conformité de sentiments, et que le ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avois fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux; et mon

[1] Dans la dernière scène du troisième acte, la princesse annonce qu'elle vient d'imaginer un moyen de découvrir les sentiments du prince. Cette scène, qui promet d'être intéressante, ouvre le quatrième acte : ainsi l'action a été suspendue. Molière a senti que, dans cette occasion, il ne pouvoit s'astreindre aux règles sans nuire à l'intérêt de la pièce; car le stratagème de la princesse est un des points principaux du sujet, et le mettre en récit, c'étoit non seulement se priver d'une excellente scène, mais encore ne pas répondre à l'attente des spectateurs. (R.)

ame tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un état; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, *à part.*

O ciel!

LA PRINCESSE, *bas, à Moron.*

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON, *à la princesse.*

Bon, madame. (*au prince.*) Courage, seigneur. (*à la princesse.*) Il en tient. (*au prince.*) Ne vous défaites pas[1].

LA PRINCESSE, *à Euryale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, *bas, au prince.*

Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit?

EURYALE.

Je le suis, à la vérité; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres, deux ames en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait

[1] A cette époque on disoit *se défaire*, pour être embarrassé, interdit.

éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, *bas, à Euryale.*

Ah! digne, ah! brave cœur[1]!

[1] Plus la situation des deux amants est pénible, plus elle présente d'intérêt, et plus on voudroit la prolonger. Molière ne l'a pas fait, parceque cette scène offroit une grande difficulté, et que le temps lui a manqué pour la vaincre. Dans la pièce espagnole, le prince exalte la beauté de celle dont il feint d'être amoureux. La princesse réplique en faisant à son tour l'éloge de l'amant en faveur de qui elle s'est déclarée. C'est une imitation de la troisième et de la quatrième strophe de l'ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, etc. Mais, pour sortir de cette situation, l'auteur a été obligé de montrer le prince parlant avec mépris de son rival, et le rabais-

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, je n'en puis plus; et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avois cru d'abord que votre stratagème avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

sant aux yeux de celle qu'il aime. Plus ce mouvement est naturel, et plus l'auteur devoit le craindre; car le dépit d'Euryale ne pouvoit manquer d'éclairer la princesse, dont alors le stratagème eût réussi. Voilà sans doute ce qui a empêché Molière d'emprunter cette scène, qui peut paroître piquante, mais qui devoit nécessairement terminer la pièce.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, madame, s'il étoit vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...?

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMÈNE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

Madame, je viens à vos pieds, rendre grace à l'a-

mour de mes heureux destins, et vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMÈNE.

Le prince d'Ithaque, madame, vient de m'assurer tout à l'heure, que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi; et vous êtes un peu trop crédule, prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle méritoit bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMÈNE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grace, prince, brisons là ce discours; et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude [1].

[1] La conception de ces deux scènes appartient à l'auteur espa-

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! qu'en cette aventure, le ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déja, madame, il faut vous obéir.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Mais, madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier[1].

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une

gnol; elle est fort dramatique; mais elle manque ici des développements nécessaires.

[1] Pour expliquer le sens de ce proverbe, il suffit de le donner dans son entier. Le voici: « Il est comme le chien du jardinier; il « ne mange point de chonx, et ne veut pas que les autres en « mangent. » Nous avons abrégé ce proverbe, qni est italien. On le tronve dans nne pastorale de Groto, intitulée *le Repentir d'amour de Diéromène* (acte II, scène IV, page 56).

autre; et, si la chose étoit, je crois que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foi, madame, avouous la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous; et, dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O ciel! je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON, *bas, à part.*

Ma foi, son cœur en a sa provision, et...

(*Il rencontre un regard de la princesse, qui l'oblige à se retirer.*)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint? Et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire? et, sans en rien savoir, n'aimerois-je point ce jeune prince? Ah! si cela étoit, je serois personne à me désespérer! mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis

pas l'aimer. Quoi! je serois capable de cette lâcheté! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages, et les soumissions, n'ont jamais pu toucher mon ame, et la fierté et le dédain en auroient triomphé! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerois le seul qui me méprise! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais, si ce n'est pas de l'amour, que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE.

O vous! admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grace; et tâchez de charmer, avec votre musique, le chagrin où je suis.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, CLIMÈNE, PHILIS.

CLIMÈNE *chante.*

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS *chante.*

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLIMÈNE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMÈNE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

28.

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par-tout l'amour et ses ardeurs.

CLIMÈNE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourments il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMÈNE.

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMÈNE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE.

Achevez seules, si vous voulez. Je ne saurois demeurer en repos; et, quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

FIN DU QUATRIÈME INTERMÈDE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

MORON, *à Iphitas.*

Oui, seigneur, ce n'est point raillerie; j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite[1], et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS, *à Euryale.*

Ah! prince, que je devrai de graces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURYALE.

Quelque chose, seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes états...

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un

[1] Expression proverbiale, pour s'enfuir, quitter un lieu à la hâte. (RICHELET.)

père; et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O ciel! que vois-je ici?

IPHITAS, *à Euryale.*

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE, *à Iphitas.*

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder; c'est de n'écouter point, seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui [1].

[1] La princesse cherche à se faire illusion, et veut persuader à son père qu'elle n'agit de la sorte que pour punir son insensibilité. Ce prétexte, tout spécieux qu'il paroit, fait assez entendre que l'amour est le motif qui l'anime. C'est ainsi qu'en apercevant son amant avec son père, et ne pouvant deviner ce qui se passe entre eux, elle découvre devant tout le monde qu'elle aime le prince, sans cependant le déclarer tout-à-fait. (R.)

IPHITAS.

Et par quelle raison, ma fille, voudrois-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille!

LA PRINCESSE.

Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront; et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui?

LA PRINCESSE.

J'en prends, seigneur, à me venger de son mépris; et, comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Oui, seigneur, sans doute; et, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, seigneur?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous? et vous m'imputez cette lâcheté! O ciel! quelle est mon infortune! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles? Et faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer? Ah! si c'étoit un autre que vous, seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferois point!

IPHITAS.

Eh bien! oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! seigneur, vous me donnez la vie!

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande[1].

EURYALE.

Pardonnez-moi, madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur; il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée; et tout ce que j'ai pu vous dire, n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour; car, enfin, je mourois, je brûlois dans l'ame, quand je vous déguisois mes sentiments; et jamais cœur n'a souffert

[1] C'est tout ce que la princesse pouvoit dire de plus adroit et de plus délicat. Par cette réponse, elle force Euryale à manifester ses vrais sentiments, et elle laisse apercevoir les siens, assez pour l'encourager à un aveu qu'elle desire, pas assez pour se compromettre elle-même. (A.)

une contrainte égale à la nienne. Que si cette feinte, madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vons en venger; vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée; et, tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez uu peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURYALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, madame, cet arrêt de ma destinée; et, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure [1].

[1] Dans la pièce espagnole, la princesse, qui vient d'entendre son amant déclarer au roi qu'il aime sa nièce, et non sa fille, demande à son père la liberté de choisir pour époux celui des trois princes rivaux qui lui plait davantage. Après avoir obtenu le consentement qu'elle souhaite, elle fait promettre aux trois prétendants d'applaudir au choix qu'elle va faire, et déclare aussitôt qu'elle

IPHITAS.

Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grace avec la princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

IPHITAS, *aux princes de Messène et de Pyle.*

Je crains bien, princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

donne la préférence à celui qui *a su vaincre le dédain par le dédain.* Quel est-il? s'écrie le prince. *Toi seul*, répond la princesse en lui donnant sa main. Et la pièce finit. Dans cette scène, le sexe, le rang, la bienséance, tout est blessé. La princesse, qui vient d'entendre que le prince en aime une autre, ne peut s'offrir elle-même sans s'exposer à un refus; et la précaution qu'elle a prise, en demandant aux princes leur parole de respecter son choix, ne peut qu'assurer son malheur, s'il est vrai qu'elle n'est pas aimée. La fable de Molière est infiniment supérieure. Le goût, la finesse du sentiment naturel et de la vraisemblance, se trouvent dans l'économie de ce dénouement. Les égards du sexe et du rang, la délicatesse du cœur, et toutes les bienséances, y sont marqués avec un art que l'on ne peut trop admirer. Enfin Molière a rendu ce dénouement excellent de défectueux qu'il étoit. (R.)

ARISTOMÈNE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti; et, si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, MORON.

PHILIS, *à Iphitas.*

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons, et, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'alégresse publique se répandre jusques ici [1].

[1] Les fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuoient en même temps à ses plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'Ile enchantée*, que Molière fit jouer *la Princesse d'Élide*. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respiroit que la joie, et qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvoit critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.... Mais rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgents; mais le public est toujours sévère. Le genre sérieux et galant n'étoit pas le génie de Molière;

et cette espèce de poëme, n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité. (V.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS ET BERGÈRES.

QUATRE BERGERS ET DEUX BERGÈRES HÉROÏQUES *chantent la chanson suivante, sur l'air de laquelle dansent d'autres bergers et bergères.*

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer:
Aimez, aimables bergères;
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

FIN DE LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

LES PLAISIRS
DE
L'ILE ENCHANTÉE.

COURSE DE BAGUE; COLLATION ORNÉE DE MACHINES;
COMÉDIE DE MOLIÈRE, INTITULÉE LA PRINCESSE D'ÉLIDE,
MÊLÉE DE DANSE ET DE MUSIQUE; BALLET DU PALAIS D'ALCINE;
FEU D'ARTIFICE, ET AUTRES FÊTES GALANTES ET MAGNIFIQUES,
FAITES PAR LE ROI A VERSAILLES, LE 7 MAI 1664,
ET CONTINUÉES PLUSIEURS AUTRES JOURS.

LES PLAISIRS

DE

L'ILE ENCHANTÉE[1].

Le roi, voulant donner aux reines et à toute sa cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un palais enchanté, tant les ajustements de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes manières; tout y rit dehors et dedans, l'or et le marbre y disputent de beauté et d'éclat; et, quoiqu'il n'y ait pas cette grande étendue qui se remarque en quelques autres palais de sa majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entendues et si bien achevées, que rien ne les peut égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, et le nombre infini de ses fleurs, comme de ses orangers,

[1] Cette relation n'est pas de Molière : elle fut rédigée par ordre, afin de transmettre à la postérité la magnificence de Louis XIV. Elle est précieuse, en ce qu'elle contient les véritables motifs qui firent suspendre le *Tartuffe*. (P.) — Voyez la fin de la sixième journée.

rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singulière. La diversité des bêtes contenues dans les deux parcs et dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoile sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtiments, joignent le plaisir avec la magnificence, et en font une maison accomplie.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Ce fut en ce beau lieu, où toute la cour se rendit le cinquième de mai, que le roi traita plus de six cents personnes, jusques au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de sa majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance et la puissance du roi étoient à l'épreuve des plus graudes incommodités. De hautes toiles, des bâtiments de bois, faits presque en un instant, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistèrent à ce vent qui, par-tout ailleurs, eût rendu ces divertissements comme impossibles à achever.

M. de Vigarani [1], gentilhomme Modénois, fort sa-

[1] Gaspard Vigarani, célèbre architecte, né à Reggio en 1586, fit les dessins de plusieurs beaux édifices dont Modène et d'autres villes d'Italie sont ornées. Louis XIV le fit venir à Paris pour le charger de la direction des fêtes qui furent données à l'occasion de son mariage. Il retourna en Italie, et mourut à Modène dans un âge fort avancé. (A.)

vant en toutes ces choses, inventa et proposa celles-ci; et le roi commanda au duc de Saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avoit déja donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des *Plaisirs de l'Ile enchantée;* puisque, selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoique empruntée, et du savoir de cette magicienne, et en furent délivrés, après beaucoup de temps consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantements. C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse, sous la forme du vieux Atlant, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation et de vingt-deux en carré d'ouverture, de plusieurs festons enrichis d'or et de diverses peintures, avec les armes de sa majesté.

Toute la cour s'y étant placée le septième, il entra dans la place, sur les six heures du soir, un hérant d'armes, représenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu, en broderie d'argent, et fort bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du roi (M. d'Ar-

tagnan) marchoit à la tête des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de sa majesté, portant sa lance et son écu, dans lequel brilloit un soleil de pierreries, avec ces mots:

Nec cesso, nec erro[1],

faisant allusion à l'attachement de sa majesté aux affaires de son état, et à la manière avec laquelle il agit; ce qui étoit encore représenté par ces quatre vers du président de Périgny, auteur de la même devise[2]:

« Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux
« Ont tant d'étonnement pour un objet si rare,
« Qui, dans son cours pénible, autant que glorieux,
« Jamais ne se repose, et jamais ne s'égare. »

[1] Jamais ne me repose, et jamais ne m'égare.

[2] Le président de Périgny et Bensserade étoient en rivalité pour les vers de cette espèce. Le président avoit composé ceux d'un ballet intitulé *les Amours déguisés*. Bensserade fit sur-le-champ cette épigramme :

Ami lecteur, ou président, n'importe,
La mascarade est belle, et vous l'entendez bien :
Vos Amours déguisés le sont de telle sorte,
Que le diable n'y connoît rien.

Le président riposta par ce quatrain sur les mêmes rimes :

Méchant plaisant, ou poëte, n'importe,
La mascarade est belle, et la cour l'entend bien;
Mais pour les gens de votre sorte,
On est ravi qu'ils n'y connoissent rien.

M. de Périgny étoit président aux enquêtes, précepteur du dauphin, et lecteur du roi. Suivant une lettre de Gui Patin, il mourut en septembre 1670, à Saint-Germain, d'une apoplexie. (A.)

Les deux autres pages étoient aux ducs de Saint-Aignan et de Noailles; le premier, maréchal de camp, et l'autre, juge des courses.

Celui du duc de Saint-Aignan portoit l'écu de sa devise, et étoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec les plumes incarnates et noires, et les rubans de même. Sa devise étoit un timbre d'horloge, avec ces mots :

De mis golpes mi ruido[1].

Le page du duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portoit dans son écu, étoit un aigle, avec ces mots :

Fidelis et audax[2].

Quatre trompettes et deux timbaliers marchoient après ces pages, habillés de satin couleur de feu et argent, leurs plumes de la même livrée, et les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatants aux banderoles des trompettes, et aux couvertures des timbales.

Le duc de Saint-Aignan, maréchal de camp, marchoit après eux, armé à la grecque, d'une cuirasse de toile d'argent, couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de saie, et son casque étoit orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches,

[1] De mes coups, mon bruit; ou le bruit est produit par mes coups. — [2] Fidèle et hardi.

mêlées d'incarnat et de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, et représentoit Guidon le sauvage.

Pour le duc DE SAINT-AIGNAN, *représentant Guidon le sauvage.*

Les combats que j'ai faits en l'Ile dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper [1].

Pour le même.

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit trompettes et deux timbaliers, vêtus comme les premiers, marchoient après le maréchal de camp.

[1] Ces vers et les suivants, jusques et y compris les vers *pour monsieur le Duc, représentant Roland*, sont de la composition de Bensserade.

Le ROI, représentant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, couleur de feu, éclatoit d'or, d'argent et de pierreries. Sa majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étoient dignes de son rang : son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable; et jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

Sonnet pour le ROI, *représentant Roger.*

Quelle taille, quel port a ce fier conquérant!
Sa personne éblouit quiconque l'examine;
Et, quoique par son poste il soit déja si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

Son front de ses destins est l'auguste garant,
Par-delà ses aïeux sa vertu l'achemine;
Il fait qu'on les oublie, et, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derrière lui laisse son origine.

De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi,
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi;
Là principalement sa force est occupée :

Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le roi, portant la couleur de feu et le noir sous une riche broderie d'argent; et ses plumes, aussi bien que tout le reste de son équipage, étoient de cette même livrée.

Pour le duc DE NOAILLES, *juge du camp, représentant Oger le Danois.*

Ce paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des rois.
Comme, pour bien juger, il faut savoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac marchoient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or et de jais; ses plumes, son cheval et sa lance assortissoient à sa livrée: et l'autre, représentant Griffon le blanc, portoit sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, et montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

Pour le duc DE GUISE, *représentant Aquilant le noir.*

La nuit a ses beautés, de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et, si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Pour le comte D'ARMAGNAC, *représentant Griffon le blanc.*

Voyez quelle candeur en moi le ciel a mis;
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et, quand il sera temps d'aller aux ennemis,
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix et de Coaslin, qui paroissoient ensuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or et argent, et l'autre de vert, blanc et argent; toute leur livrée et leurs chevaux étant dignes du reste de leur équipage.

Pour le duc DE FOIX, *représentant Renaud.*

Il porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage:
A vous dire le vrai, c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire, et le flegme qu'il faut.

Pour le duc DE COASLIN, *représentant Dudon.*

Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept rois, et, par mon grand courage,
Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux, marchoient le comte du Lude et le

prince de Marsillac; le premier vêtu d'incarnat et blanc; et l'autre, de jaune, blanc et noir, enrichis de broderie d'argent; leur livrée de même, et fort bien montés.

Pour le comte DU LUDE, *représentant Astolphe.*

De tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

Pour le prince DE MARSILLAC, *représentant Brandimart.*

Mes vœux seront contents, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous saurez mon zèle, aimable fleur-de-lis,
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les marquis de Villequier et de Soyecourt marchoient ensuite. L'un portoit le bleu et argent; et l'autre, le bleu, blanc et noir, avec or et argent; leurs plumes, et les harnois de leurs chevaux, étoient de la même couleur, et d'une pareille richesse.

Pour le marquis DE VILLEQUIER, *représentant Richardet.*

Personne, comme moi, n'est sorti galamment
D'une intrigue où, sans doute, il falloit quelque adresse;

Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidèle en trompant sa maîtresse.

Pour le marquis DE SOYECOURT [1], *représentant Olivier.*

Voici l'honneur du siècle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géants, de médiocres hommes;
Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joûte a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humières et de La Vallière les suivoient. Le premier, portant la couleur de chair et argent; et l'autre, le gris de lin, blanc et argent; toute leur livrée étant la plus riche et la mieux assortie du monde.

Pour le marquis D'HUMIÈRES, *représentant Ariodant.*

Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre;
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais,
Et ce charmant objet, l'adorable Genèvre,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

[1] Dans le recueil de Bensserade, on lit, *pour le marquis de Saucourt;* c'étoit le même personnage. Le marquis de Soyecourt ou de Saucourt passoit pour avoir les plus grands talents et les plus grands succès en amour; c'est à cela que le quatrain fait allusion. On l'appeloit *le grand Saucourt*. Ce nom, devenu proverbe, étoit le refrain d'une chanson qui fut très souvent parodiée. C'est lui qui fournit à Molière les termes de vénerie dont il avoit besoin pour sa scène du chasseur dans *les Fâcheux*. (A.)

Pour le marquis DE LA VALLIÈRE, *représentant Zerbin.*

Quelque beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne,
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

M. le Duc marchoit seul, portant pour sa livrée la couleur de feu, blanc et argent. Un grand nombre de diamants étoient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse et son bas de saie étoient couverts; son casque et le harnois de son cheval en étant aussi enrichis.

Pour M. le DUC, *représentant Roland.*

Roland fera bien loin son grand nom retentir;
La gloire deviendra sa fidèle compagne.
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir
Quand il est question de se mettre en campagne;
    Et, pour ne vous en point mentir,
    C'est le pur sang de Charlemagne.

Un char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, et de quinze de large, paroissoit ensuite, éclatant d'or et de diverses couleurs. Il représentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel se célébroient autrefois les jeux Pythiens, que ces chevaliers s'étoient proposé d'imiter en leurs courses et en leur

équipage. Cette divinité, brillante de lumière, étoit assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre Ages ou Siècles, distingués par de riches habits, et par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siècle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornements de cet heureux âge.

Ceux d'argent et d'airain avoient aussi leurs remarques particulières.

Et celui de fer étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief paroient les côtés de ce char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Temps, représenté par le sieur Millet [1], avec sa faux, ses ailes, et cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux, d'une taille et d'une beauté peu communes, couverts de grandes housses semées de soleils d'or, et attelés de front, tiroient cette machine.

Les douze Heures du jour, et les douze Signes du Zodiaque, habillés fort superbement, comme les poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

[1] Ce sieur Millet étoit le cocher ordinaire de Louis XIV. On vantoit beaucoup son adresse. (A.)

Tous les pages des chevaliers le suivoient deux à deux, après celui de M. le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres et les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilant le noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots :

Et quiescente pavescunt[1].

Le comte d'Armagnac, représentant Griffon le blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots :

Ex candore decus[2].

Le duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots :

Longè levis aura feret[3].

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, et l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots :

Splendor ab obsequio[4].

Le comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots :

Non fia mai sciolto[5].

[1] Ils tremblent même quand il sommeille. — [2] Sa candeur (ou sa blancheur) fait sa beauté. — [3] Le souffle léger des vents le portera bien loin. — [4] Il brille, parcequ'il obéit. — [5] Il ne sera jamais rompu.

Le prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots :

Chieto fuor, commoto dentro[1].

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots :

Uni militat astro[2].

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots :

Vix æquat fama labores[3].

Le marquis d'Humières, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots :

No quiero menos[4].

Le marquis de La Vallière, représentant Zerbin, ayant pour devise un phénix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots :

Hoc juvat uri[5].

M. le Duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots :

Certò ferit[6].

[1] Tranquille au-dehors, agité au-dedans. — [2] Il combat pour un seul astre. — [3] A peine sa renommée égale ses travaux. — [4] Je n'ambitionne pas moins. — [5] Heureux d'être embrasé de ses feux. — [6] Il frappe à coup sûr.

Vingt pasteurs, chargés des diverses pièces de la barrière qui devoit être dressée pour la course de bague, formoient la dernière troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, et des coiffures de même.

Aussitôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour; et, après avoir salué les reines, elles se séparèrent, et prirent chacune leur poste. Les pages de la tête, les trompettes et les timbaliers, se croisant, s'allèrent poster sur les ailes. Le roi, s'avançant au milieu, prit sa place vis-à-vis du haut dais; M. le Duc, proche de sa majesté; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles, à droite et à gauche; les dix chevaliers, en haie aux deux côtés du char; leurs pages, au même ordre, derrière eux; les Signes et les Heures, comme ils étoient entrés.

Lorsqu'on eut fait halte en cet état, un profond silence, causé tout ensemble par l'attention et par le respect, donna le moyen à mademoiselle de Brie, qui représentoit le Siécle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la reine[1], adressés à Apollon, représenté par le sieur La Grange:

LE SIÈCLE D'AIRAIN, *à Apollon.*

Brillant père du jour, toi, de qui la puissance,
Par ses divers aspects, nous donna la naissance,
Toi, l'espoir de la terre et l'ornement des cieux,
Toi, le plus nécessaire et le plus beau des dieux,

[1] Ces vers sont du président de Périgny, ainsi que les suivants pour Diane, Pan, et les quatre Saisons.

Toi, dont l'activité, dont la bonté suprême
Se fait voir et sentir en tous lieux par soi-même,
Dis-nous par quel destin, ou par quel nouveau choix,
Tu célèbres tes jeux aux rivages françois!

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
De gloire, de valeur, de mérite et d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés.

J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.

Depuis un si long temps que, pour le bien du monde,
Je fais l'immense tour de la terre et de l'onde,
Jamais je n'ai rien vu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si généreux,
Jamais tant de lumière avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.

Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les demi-dieux dont elle prit naissance,
Cédant à son mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.

Ce qu'eurent de grandeurs et la France et l'Espagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur sang heureusement transmis,
Rendront tout l'univers à son trône soumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage

Qui l'élève plus haut, qui lui plaît davantage,
Un nom qui tient en soi les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'épouse de Louis.

LE SIÈCLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller, avec tant d'injustice,
Dans le siècle de fer, un astre si propice?

LE SIÈCLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don si précieux,
Ce siècle, qui du ciel a mérité la haine,
En devroit augurer sa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
  Sitôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
Vois comme elle en bannit les fureurs de la guerre:
Comment, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains;
Par quels secrets ressorts un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siècle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocents desirs.

LE SIÈCLE DE FER.

Je sais quels ennemis ont entrepris ma perte;
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abattu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une foible et vaine résistance.
L'univers, opprimé de ton joug rigoureux,

Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est temps de céder à la loi souveraine
Que t'imposent les vœux de cette auguste reine;
Il est temps de céder aux travaux glorieux
D'un roi favorisé de la terre et des cieux.
Mais ici trop long-temps ce différent m'arrête;
A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, et ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le roi eut fait admirer l'adresse et la grace qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, et après plusieurs belles courses de tous les chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de La Vallière demeurèrent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamants, avec des boucles de baudrier de valeur que donna la reine-mère, et dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eue à les commencer; et, un nombre infini de lumières ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place:

Trente-quatre concertants fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, et faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant

leurs majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du Zodiaque, et les quatre Saisons, dansèrent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vues.

Le Printemps parut ensuite sur un cheval d'Espagne, représenté par mademoiselle du Parc, qui, avec le sexe et les avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent et de fleurs au naturel.

L'Été le suivoit, représenté par le sieur du Parc, sur un éléphant couvert d'une riche housse.

L'Automne, aussi avantageusement vêtu, représenté par le sieur de La Thorillière, venoit après, monté sur un chameau.

L'Hiver suivoit sur un ours, représenté par le sieur Béjart.

Leur suite étoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient toutes sur leurs têtes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers, couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert et d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures et d'autres choses délicieuses de la saison, qu'ils étoient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate qu'on remarque au soleil levant, et suivoient l'Été.

Douze, vêtus en vendangeurs, étoient couverts de

feuilles de vigne et de grappes de raisin, et portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits et confitures, à la suite de l'Automne.

Les douze derniers étoient des vieillards gelés, dont les fourrures et la démarche marquoient la froideur et la foiblesse, portant dans des bassins couverts d'une glace et d'une neige, si bien contrefaites, qu'on les eût prises pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, et suivoient l'Hiver.

Quatorze concertants de Pan et de Diane précédoient ces deux divinités, avec une agréable harmonie de flûtes et de musettes.

Elles venoient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui étoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir se pût découvrir à la vue.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan et de la chasse de Diane.

Dix-huit pages du roi, fort richement vêtus, qui devoient servir les dames à table, faisoient les derniers de cette troupe: laquelle étant rangée, Pan, Diane et les Saisons se présentant devant la reine, le Printemps lui adressa le premier ces vers:

LE PRINTEMPS, *à la reine.*

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses

Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lis,
Que, dès vos premiers ans, vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers charmé les respecte et les craint;
Mais leur régne est plus doux et plus puissant encore,
Quand ils brillent sur votre teint.

L'ÉTÉ.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement;
Mais, avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombèrent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
Mais vous vous souviendrez, princesse saus seconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croît dans votre maison,
Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'HIVER.

La neige, les glaçons, que j'apporte eu ces lieux,
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils sont des plus nécessaires
Dans une fête où mille objets charmants,
De leurs œillades meurtrières,

Font naître tant d'embrasements.

DIANE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chasseurs, et mes compagnes
Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vu paroître,
Ne veulent plus me reconnoître;
Et, chargés de présents, viennent avecque moi,
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitants légers de cet heureux bocage
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grace et le visage,
A le même secret que vous.

PAN.

Jeune divinité, ne vous étonnez pas,
Lorsque uous vous offrons en ce fameux repas
L'élite de nos bergeries;
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

Ces récits achevés, une grande table, en forme de croissant, ronde du côté où l'on devoit couvrir, et garnie de fleurs de celui où elle étoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons, très bien vêtus, parurent derrière sur un petit théâtre, pendant que messieurs de La Marche et Parfait, père, frère, et fils, contrôleurs-

généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joie, de la Propreté, et de la Bonne Chère, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, et par les Délices.

Leurs majestés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui eussent pu naître pour les rangs.

La reine-mère étoit assise au milieu de la table, et avoit à sa main droite :

LE ROI.
Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame de Béthune.
Madame la duchesse de Créquy.
MONSIEUR.
Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis.
Madame la maréchale d'Étampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humières.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.

De l'autre côté étoient assises,

LA REINE.
Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froullay.
Madame la duchesse de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Coetlogon.
Madame de Crussol.
Madame de Montausier.
MADAME.
Madame la princesse Bénédicte.
Madame la Duchesse.
Madame de Rouvroy.
Mademoiselle de la Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiselle de La Vallière.
Mademoiselle d'Artigny.
Mademoiselle du Bellay.
Mademoiselle de Dampierre.
Mademoiselle de Fiennes.

La somptuosité de cette collation passoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisoit aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens; puisque dans la nuit, auprès de la ver-

deur de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de vert et d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, et deux cents flambeaux de cire blanche, tenus par autant de personnes vêtues en masques, rendoient une clarté presque aussi grande et plus agréable que celle du jour. Tous les chevaliers, avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs, et leurs habits de la course, étoient appuyés sur la barrière; et ce grand nombre d'officiers richement vêtus qui servoient, en augmentoient encore la beauté, et rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, après la collation, leurs majestés et toute la cour sortirent par le portique opposé à la barrière, et, dans un grand nombre de galesches[1] fort ajustées, reprirent le chemin du château[2].

[1] Galesches pour calèches.

[2] Voici comment Loret rendit compte de cette première journée dans sa *Muse historique* du 10 mai 1664:

La première de trois journées
A cette fête destinées,
. . . .
Se firent des courses de bague,
Avec des habits fort galants,
D'argent, de soie, et d'or brillants,
Dont le brave et beau La Vallière,
Par son adresse singulière,
Devant plus de deux cents beaux yeux,
Emporta le prix glorieux,
De valeur extraordinaire,
Qu'il reçut de la reine-mère.
O vraiment trop heureux humain,
D'avoir d'une si belle main,
Si blanche, et même si royale,

Obtenu ce riche régale,
A savoir épée et baudrier,
Propres pour un jeune guerrier.
Illec les quatre Ages parurent,
Qui de tous trois admirés furent,
Et les quatre Saisons aussi,
Non pas certes cosi cosi,
Mais dans une admirable place,
Avec tant d'art et tant de grace,
Tant de pompe et tant de beauté,
Que l'on croyoit être enchanté.
Mais, entre tant de rares choses,
Le Printemps, avecque ses roses,
Avec ses œillets et ses lis,
Qui sembloient fraîchement cueillis,
Son visage et sa riche taille,
Charmèrent, dit-on, tout Versaille.
Puis, le soir on fit un repas,
Si plein de superbes appas,
Qu'on n'a, dans pas un siècle antique,
Rien vu qui fût si magnifique :
Car enfin on n'a jamais su,
Et dans nul auteur aperçu,
Que, sans miracles ou magies,
On ait vu deux mille bougies
Éclairer par profusion
Une seule collation.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

SECONDE JOURNÉE.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, leurs majestés se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier, et sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignoit que le palais d'Alcine étoit bâti.

Le dessein de cette seconde fête étoit que Roger et les chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses que, par l'ordre de la belle magicienne, ils avoient faites en faveur de la reine, continuoient en ce même dessein pour le divertissement suivant; et que l'Ile flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à sa majesté le plaisir d'uue comédie dont la scène étoit en Élide.

Le roi fit donc couvrir de toiles, en si peu de temps qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espèce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devoient éclairer le théâtre, dont la décoration étoit fort agréable.

Aussitôt qu'on eut tiré la toile, un grand concert de plusieurs instruments se fit entendre, et l'Aurore, représentée par mademoiselle Hilaire, ouvrit la scène, et chanta ce récit.

C'est ici que, dans l'édition originale, se trouve pla-

cée la comédie de *la Princesse d'Élide*, avec son prologue et ses intermèdes.

Voici les noms des personnes qui ont récité, chanté, et dansé dans cette pièce.

DANS LE PROLOGUE.

L'AURORE, mademoiselle *Hilaire*.
LYCISCAS, le sieur *Molière*.
VALETS DE CHIENS CHANTANTS, les sieurs *Estival*, *Don*, *Blondel*.
VALETS DE CHIENS DANSANTS, les sieurs *Paysan*, *Chicaneau*, *Noblet*, *Pesan*, *Bonard*, *La Pierre*.

DANS LA COMÉDIE.

IPHITAS, le sieur *Hubert*.
LA PRINCESSE D'ÉLIDE, mademoiselle *Molière*.
EURYALE, le sieur *de La Grange*.
ARISTOMÈNE, le sieur *du Croisy*.
THÉOCLE, le sieur *Béjart*.
AGLANTE, mademoiselle *du Parc*.
CYNTHIE, mademoiselle *de Brie*.
ARBATE, le sieur *de La Thorillière*.
PHILIS, mademoiselle *Béjart*.
MORON, le sieur *Molière*.
LYCAS, le sieur *Prévost*.



DANS LES INTERMÈDES.

Dans le premier.

CHASSEURS DANSANTS, les sieurs *Manceau*, *Chicaneau*, *Balthazard*, *Noblet*, *Bonard*, *Magny*, *La Pierre*.

Dans le deuxième.

SATYRE CHANTANT, le sieur *Estival*.
SATYRES DANSANTS...

Dans le troisième.

BERGER CHANTANT, le sieur *Blondel*.

Dans le quatrième.

PHILIS, mademoiselle *Béjart*.
CLIMÈNE, mademoiselle...

Dans le cinquième.

BERGERS CHANTANTS, les sieurs *Le Gros*, *Estival*, *Don*, *Blondel*.

BERGÈRES CHANTANTES, mesdemoiselles *Hilaire*, et *La Barre*.

Après le cinquième et dernier intermède de la pièce, le récit continue en ces termes :

Pendant que ces aimables personnes dansoient, il sortit de dessous le théâtre la machine d'un grand ar-



bre chargé de seize Faunes, dont huit jouèrent de la flûte, et les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondoient de l'orchestre, avec six autres concertants de clavecins et de tuorbes, qui étoient les sieurs *d'Anglebert*, *Richard*, *Itier*, *La Barre le cadet*, *Tissu*, et *Le Moine*.

Et quatre bergers et quatre bergères vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les Faunes, descendant de l'arbre, se mêlèrent de temps en temps.

Et toute cette scène fut si grande, si remplie et si agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vu de plus beau en ballet.

Aussi fit-elle une avantageuse conclusion aux divertissements de ce jour, que toute la cour ne loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complète.

Les bergers étoient les sieurs *Chicaneau*, *du Pron*, *Noblet*, *La Pierre*;

Et les bergères, les sieurs *Balthazard*, *Magny*, *Arnald*, *Bonard*.

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE.

Plus on s'avançoit vers le grand rond d'eau qui représentoit le lac sur lequel étoit autrefois bâti le palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertissements de l'Ile enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que tant de braves chevaliers demeurassent plus loug-temps dans une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feiguoit donc, suivant toujours le premier dessein, que, le ciel ayant résolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des pressentiments qui la remplirent de terreur et d'inquiétude. Elle voulut apporter tous les remédes possibles pour prévenir ce malheur, et fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfermer tout son repos et sa joie.

On fit paroître sur ce rond d'eau, dont l'étendue et la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une île couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres îles plus longues, mais d'une moiudre largeur, paroissoient aux deux côtés de la première; et toutes trois, aussi bien que les bords du rond d'eau, étoient si fort éclairés, que ces lumières faisoient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs majestés, étant arrivées, n'eurent pas plus tôt pris leurs places, que l'une des deux îles qui paroissoient aux côtés de la première, fut toute couverte de violons fort bien vêtus.

L'autre, qui étoit opposée, le fut en même temps de trompettes et de timbaliers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage, fut de voir sortir Alcine de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des nymphes de sa suite, sous les noms de Célie et de Dircé, partirent au même temps à sa suite; et, se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent du bord du rond d'eau; et Alcine commença des vers auxquels ses compagnes répondirent, et qui furent à la louange de la reine, mère du roi [1].

ALCINE, CÉLIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CÉLIE.

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes,
Qui de vos yeux charmants font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frémissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant,

[1] Ces vers sont sans doute aussi du président de Périgny.

Un spectre m'avertit, d'une voix éperdue,
Que pour moi des enfers la force est suspendue;
Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
  Ce que versa de triste, au point de ma naissance,
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse, et l'heur de Bradamante.
J'avois prévu ces maux; mais les charmants plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos desirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chères compagnes,
Nos jeux et nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des zéphyrs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces aventures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,
Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveler.
Chaque instant, je crois voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgés, et mes prisons forcées;
Je crois voir mille amants, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter, en même temps, leurs troncs et leurs feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger,
De mes fers méprisés prêt à se dégager.

CÉLIE.

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.

Vous régnez seule ici, pour vous seule on soupire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentements,
Que les accents plaintifs de vos tristes amants;
Logistille et ses gens, chassés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flattons point. Ce fantôme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Hélas! de nos malheurs qui peut encor douter?

CÉLIE.

J'y vois un grand remède, et facile à tenter;
Une reine paroît, dont le secours propice
Nous saura garantir des efforts de Mélisse.
Par-tout de cette reine on vante la bonté;
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre le vœu des siens est toujours sans défense.

ALCINE.

Il est vrai, je la vois. En ce pressant danger,
A nous donner secours tâchons de l'engager.
Disons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de son ame royale;
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de notre sexe elle a porté la gloire
Si loin que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bonheur public son grand cœur amoureux

Fit toujours des périls un mépris généreux;
Que de ses propres maux son ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'état garda toute sa crainte;
Disons que ses bienfaits, versés à pleines mains,
Lui gagnent le respect et l'amour des humains,
Et qu'aux moindres dangers dont elle est menacée,
Toute la terre en deuil se montre intéressée.
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste et sans orgueil, sa grandeur s'est fait voir;
Qu'aux temps les plus fâcheux, sa sagesse constante,
Sans crainte a soutenu l'autorité penchante,
Et dans le calme heureux par ses travaux acquis,
Sans regret, la remit dans les mains de son fils.
Disons par quels respects, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la récompense.
Vantons les longs travaux, vantons les justes lois
De ce fils reconnu pour le plus grand des rois,
Et comment cette mère, heureusement féconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
Enfin, faisons parler nos soupirs et nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs;
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paisible aux pieds de cette reine.

DIRCÉ.

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
Écoute avec plaisir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance,
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sais qu'elle peut tout; mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser.

De nos douces erreurs elle peut être instruite;
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zèle si connu pour le culte des dieux,
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux;
Et, loin qu'à son abord mon effroi diminue,
Malgré moi, je le sens qui redouble à sa vue.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager,
Et tâche de fournir à mon ame oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les gardes du palais;
Et, s'il n'est point pour nous d'asile désormais,
Dans notre désespoir cherchons notre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

Alcine, mademoiselle *du Parc.*
Célie, mademoiselle *de Brie.*
Dircé, mademoiselle *Molière.*

Lorsqu'ils eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que, le frontispice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours à s'élever à vue d'œil,

Quatre géants, d'une grandeur démesurée, vinrent à paroître avec quatre nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géants encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.

BALLET DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

QUATRE GÉANTS ET QUATRE NAINS.

GÉANTS, les sieurs *Manceau*, *Vagnard*, *Pesan*, et *Joubert*.

NAINS, les deux petits *Des-Airs*, le petit *Vagnard*, et le petit *Tutin*.

SECONDE ENTRÉE.

Huit Maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte visite, avec chacun deux flambeaux.

MAURES, les sieurs *d'Heureux*, *Beauchamp*, *Molière*[1], *La Marre*, *Le Chantre*, *de Gan*, *du Pron*, et *Mercier*.

TROISIÈME ENTRÉE.

Cependant un dépit amoureux oblige six des chevaliers qu'Alcine retenoit auprès d'elle, à tenter la sortie de ce palais; mais, la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur désespoir, ils sont

[1] Ce *Molière* étoit un danseur de profession, dont on voit le nom figurer dans tous les livrets de ballets dansés devant le roi à cette époque. (A.)

vaincus, après un grand combat, par autant de monstres qui les attaquent.

SIX CHEVALIERS, ET SIX MONSTRES.

CHEVALIERS, M. *de Souville*, les sieurs *Raynal*, *Des-Airs* l'aîné, *Des-Airs* le second, *de Lorge*, et *Balthazard*.

MONSTRES, les sieurs *Chicaneau*, *Noblet*, *Arnald*, *Desbrosses*, *Desonets*, et *La Pierre*.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Alcine, alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses Esprits, et leur demande secours : il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force et une agilité merveilleuses.

DÉMONS AGILES, les sieurs *Saint-André* et *Magny*.

CINQUIÈME ENTRÉE.

D'autres démons viennent encore, et semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

AUTRES DÉMONS SAUTEURS, les sieurs *Tutin*, *La Brodière*, *Pesan*, et *Bureau*.

SIXIÈME ENTRÉE.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paroître auprès de Roger, et de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse, sous la forme d'At-

lant. Elle court aussitôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déja mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantements. Lors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cette aventure, et aux divertissements de l'Ile enchantée.

ALCINE, mademoiselle *du Parc.*
MÉLISSE, le sieur *de Lorge.*
ROGER, le sieur *Beauchamp.*
CHEVALIERS, les sieurs *d'Heureux*, *Raynal*, *du Pron*, et *Desbrosses.*
ÉCUYERS, les sieurs *La Marre*, *Le Chantre*, *de Gan*, et *Mercier.*

FIN DU BALLET.

Il sembloit que le ciel, la terre et l'eau, fussent tout en feu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des miracles. La hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, et celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand et si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantements qu'un si beau feu d'artifice; lequel ayant enfin cessé après un bruit et une longueur extraordinaires,

les coups de boîtes qui l'avoient commencé redoublèrent encore.

Alors toute la cour se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes; et c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune ses beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors, et les surpasser peut-être[1].

[1] Voici comment Loret raconte cette dernière journée des *Plaisirs de l'Ile enchantée*, dans sa *Gazette* en vers du 10 mai 1664:

Le troisième jour, aux flambeaux,
Un grand ballet, et des plus beaux,
Dont étoit en propre personne
Notre digne porte-couronne,
Avec maint prince, et grand seigneur,
Et d'autres gens qui, par honneur,
Comme étant personnes de marques,
Sont dans les plaisirs des monarques,
Fut admirablement dansé;
Et quand ce plaisir fut passé,
On finit toutes ces délices
Par des feux, par des artifices,
Allumés sur de claires eaux,
Si radieux et si nouveaux,
Que, si les bruits sont véritables,
On n'en vit jamais de semblables.
Enfin tant de ravissements,
Tant de pompeux contentements,
Courses de bague magnifiques,
Carrousels, spectacles comiques,
Mille feux brillants dans les airs,

Tant de festins, tant de concerts,
Et, dans des marches rayonnantes,
Tant de machines surprenantes;
Bref, tant d'apprêts délicieux
Avoient pour titre spécieux,
Les Plaisirs de l'Ile enchantée,
Que l'Arioste a tant chantée,
Où quantité de paladins,
Des plus preux et des moins gredins
(Sans alors se soucier d'armes),
D'Alcine idolâtroient les charmes;
Et c'étoit là le fondement
De ce grand divertissement.

FIN DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Mais, quoique les fêtes comprises dans le sujet des Plaisirs de l'Ile enchantée fussent terminées, tous les divertissements de Versailles ne l'étoient pas; et la magnificence et la galanterie du roi en avoient encore réservé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le samedi, dixième, sa majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard, et d'une épée. Si quelqu'un ne les a point vus courre, il en trouvera ici la description, étant moins communes que la bague, et seulement ici depuis peu d'années; et ceux qui en ont eu le plaisir, ne s'ennuieront pas pourtant d'une narration si peu étendue.

Les chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, et un dard sous la cuisse droite; et, après que l'un d'eux a couru et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page; et, faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte

avec le dard, qu'il lui jette en passant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade, il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse; et, achevant sa demi-volte, il tire l'épée dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre; puis, faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui régnoit autour de l'agréable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la lice avec des barrières, le roi s'y rendit, suivi des mêmes chevaliers qui avoient couru la bague; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles y continuoient leurs premières fonctions, l'un de maréchal de camp, et l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs, fort belles et heureuses; mais l'adresse du roi lui fit emporter hautement, en suite du prix de la course des dames, encore celui que donnoit la reine : c'étoit une rose de diamants de grand prix, que le roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt, et gagna.

FIN DE LA QUATRIÈME JOURNÉE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le dimanche, au lever du roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, et donna lieu à un grand défi entre le duc de Saint-Aignan, qui n'avoit point encore couru, et le marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, pour ce que le maréchal duc de Grammont, qui parioit pour ce marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le roi mena toute la cour, cette après-dînée, à sa ménagerie, dont on admira les beautés particulières, et le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Le soir, sa majesté fit représenter, sur l'un de ces théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventés, la comédie des *Fâcheux*, faite par le sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet, et fort ingénieuse.

FIN DE LA CINQUIÈME JOURNÉE.

SIXIÈME JOURNÉE.

Le bruit du défi, qui se devoit courir le lundi douzième, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers ne fût que de cent pistoles; et, comme le duc, par une heureuse audace, donnoit une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à quelques uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers :

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentiments sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.

faisant toujours allusion à son nom de Guidon le sauvage, que l'aventure de l'Ile périlleuse rendit victorieux de dix chevaliers.

Aussitôt que le roi eut dîné, il conduisit les reines, Monsieur, Madame, et toutes les dames, dans un

lieu où on devoit tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoit des pierreries, des ameublements, de l'argenterie, et autres choses semblables; et, quoique le sort ait accoutumé de décider de ces présents, il s'accorda sans doute avec le desir de sa majesté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la reine; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses qui s'alloient commencer.

Enfin, Guidon et Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vêtus et bien montés.

Le roi, avec toute la cour, les honora de sa présence; et sa majesté lut même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entre eux. Le succès en fut heureux au duc de Saint-Aignan, qui gagna le défi.

Le soir, sa majesté fit jouer les trois premiers actes d'une comédie, nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avoit faite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoient être pris l'un pour l'autre; et, quoiqu'on ne

doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement.

FIN DE LA SIXIÈME JOURNÉE.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Le mardi, treizième, le roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa majesté eut encore le prix de la course des dames, le duc de Saint-Aignan, celui du jeu; et, ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec sa majesté, l'adresse incomparable du roi lui fit encore avoir ce prix; et ce ne fut pas sans un étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit gagner quatre à sa majesté, en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua, le même soir, la comédie du *Mariage forcé*, encore de la façon du même sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet et de récits; puis le roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi, quatorzième. Toute la cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avoit vu, que chacun crut qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit, pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pu voir des fêtes si diversifiées et si agréables, où l'on a pu admirer tout à-la-fois le projet avec le succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre et la satisfaction de tous; où les soins infatigables de M. de Colbert s'employèrent en tous ces divertissements, malgré ses importantes affaires; où le duc de Saint-Aignan

joignit l'action à l'invention du dessein, où les beaux vers du président de Périgny, à la louange des reines, furent si justement pensés, si agréablement tournés, et récités avec tant d'art; où ceux que M. de Bensserade fit pour les chevaliers, eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de M. Bontemps[1], et l'application de M. de Launay[2], ne laissèrent manquer d'aucune des choses nécessaires; enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au roi, dans le temps où sa majesté ne pensoit elle-même qu'à plaire, et où ce qu'on a vu ne sauroit jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver, par cet écrit, le souvenir de toutes ces merveilles.

[1] Premier valet-de-chambre de Louis XIV.

[2] Intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre.

FIN DES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

